2: Mangin

FA28 Mossi

R. P. Eugène MANGIN
des Pères Blancs
Missionnaire d'Afrique, à Koupéla (Mossi)

LES MOSSI

Essai sur les us et coutumes du peuple Mossi au Soudan occidental

TIRAGE A PART DE L'ANTHROPOS (1916)

PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
RUE JACOB, 17
Librairie Maritime et Coloniale

1921

[title page]

À

SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR LEMAÎTRE

ÉVÊQUE DE SÉTIF
VICAIRE APOSTOLIQUE DU SOUDAN FRANÇAIS

RESPECTUEUX ET FILIAL HOMMAGE.

[p. i]

[p.ii is blank]

LETTRE
DE
MONSEIGNEUR LIVINHAC
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES PÈRES-BLANCS
AU
PÈRE EUGÈNE MANGIN.

MAISON-CARRÉE (ALGER)
le 12 février 1914.

Mon cher Père,

Vous avez bien voulu, durant vos dix ans d'apostolat au milieu des Mossi, consacrer vos rares loisirs à étudier les mœurs et coutumes de ce peuple encore peu connu. Vos patientes recherches vous ont fourni les matériaux d'un travail qui, je n'en doute pas, sera lu avec autant de plaisir que de profit, par tous ceux qui s'intéressent à l'ethnographie des mystérieuses régions du centre de l'Afrique.

Je ne puis donc que vous encourager à le publier.

Votre affectionné et tout dévoué en Notre Seigneur

† Leon Livinhac.

[p. iii]
[p. iv is blank]

Table des matières.

Page
Lettre de sa grandeur Monseigneur LIVINHAC à l'auteur III
Table analytique des matières VI
Table des illustrations XII
Introduction . . . . 1—3
Livre premier: Vie politique . . . . 4—27
    Chapitre premier: Le pays et ses habitants . . . . 4—14
    Chapitre deuxième: Administration . . . . 15—22
    Chapitre troisième: Droits des chefs, droits des particuliers . . . 22—27
Livre deuxième: Vie familiale . . . . 28—44
    Chapitre premier: Constitution de la famille par le mariage . . . . 28—34
    Chapitre deuxième: La famille . . . . 34—44
Livre troisième: Vie active et industrielle . . . . 45—76
    Chapitre premier: Occupations d'un Mossi . . . . 45—52
    Chapitre deuxième: Industries et commerce . . . . 52—66
    Chapitre troisième: La hygiène, la maladie, la mort, la sépulture . 65—74
Livre quatrième: Vie religieuse . . . . 77—107
    Chapitre premier: Dogme et morale . . . . 77—89
    Chapitre deuxième: Culte . . . . 89—98
    Chapitre troisième: Magie . . . . 98—107
Conclusion . . . . 108—116

Table analytique des matières.

Page

- **Introduction** 1—3
  - La conquête du Mossi par la France 1—2
  - Le Mossi et les nations européennes avant la conquête 2
  - Méthode de travail et but poursuivi 2—3
  - Remarque sur le mot «Mossi» 3
- **Livre premier: Vie politique** 4—27
  - **Chapitre premier: Le pays et ses habitants** 4—14
    - Portrait d'un Mossi 4
    - Relations entre les Gourmantché, les Dagomsé et les Mossi 4
    - La légende de Yennenga et la conquête du pays actuellement occupé pas les Mossi 5
    - Description du pays 5
    - Limites et populations 5
    - Hydrographie 5
    - Orographie 6
    - Cultures 7
    - Arbres utiles 7—8
    - Animaux domestiques 8—9
      - Les chevaux 8—9
      - Les bœufs 9
      - Les abeilles 9
    - Habitations 10—11
      - Construction d'une case 10
      - La *soukala* type 10—11
    - Les Mossi à la guerre 11—13
      - Les dernières guerres 11
      - Naba Ibri et les gens de Kazem'bouanga 12
      - Gourmantché et Mossi 12
      - Koupéla contre Tenkodogo 12—13
      - Mossi et Bousancé 13
    - L'esclavage au Mossi 13—14
    - Le servage au Mossi 14
  - **Chapitre deuxième: Administration** 15—22
    - Relations entre les chefs et leurs sujets 15—16
      - Le salut Mossi 15
      - Naba et Dimma 15—16
    - Le grand Conseil du Moro-Naba 16
    - Division administrative du pays 16
    - Le conseil des Nabas 16—17
    - La cour du Moro-Naba 17
      - Ministres 17
      - Iman 17
      - *Teng'soba* 17
      - Eunuques 17
      - Pages et musiciens 17—18
      - Une sortie du Moro-Naba 18

Page
Intronisation des chefs de village . . . 19
Que faire pour devenir Naba . . . 19
L'intronisation . . . 19
Les chants et la fête . . . 20
Imposition du nom . . . 20
Quelques devises . . . 20—21
Nomination des grands ministres . . . 21
Nomination du Naba de Koupéla . . . 21
Election du Moro-Naba . . . 21—22
Chapitre troisième: Droits des chefs, droits des particuliers . . . 22—27
A qui appartient la terre? . . . 22
L'impôt . . . 22—23
Sa répartition . . . 23
Arbitraire dans le prélèvement de l'impôt . . . 23
Circonstances dans lesquelles on doit un cadeau au Naba . . . 23
La guerre, source de profits . . . 23—24
La justice . . . 24
Différents tribunaux . . . 24
L'audience . . . 24
Les témoins . . . 24
Le jugement . . . 25
Exécution du jugement: Solidarité de la famille . . . 25
Peines infligées à quelques crimes . . . 25
Vénalité de la justice . . . 25
Punition des voleurs . . . 25
Meurtre . . . 25—26
Les sorcières . . . 26
Dégâts causés par les bestiaux . . . 26
Objets trouvés . . . 26
Ravisseur . . . 26
Le Poënaba . . . 26
Conclusion . . . 27
Livre deuxième: Vie familiale . . . 28—44
Chapitre premier: Constitution de la famille par le mariage . . . 28—34
Comment sont mariées les jeunes filles . . . 28—29
La dot . . . 29—30
La polygamie . . . 30
Mariage exogamique . . . 30
Les fêtes du mariage . . . 31
Quelques remarques . . . 32
Le divorce . . . 32
Les castes . . . 33—34
Chapitre deuxième: La famille . . . 34—44
Le chef de famille, ses droits . . . 34
Le père de famille . . . 35
Education des enfants . . . 35
Liberté des enfants . . . 35—36
Amour paternel . . . 36
Travail des filles . . . 36
Travail des garçons . . . 36—37
Jeux des enfants . . . 37
La danse . . . 37—38
Affection des enfants les uns pour les autres . . . 38
Hiérarchie parmi les femmes . . . 38—39
Biens appartenant à la femme . . . 39

Page
La femme peut s'absenter 39
La naissance d'un enfant 39
La grossesse 39
Le sort des enfants mal conformés 40
Le sort des jumeaux 40
Imposition du nom . . . . 40—41
Tatouages 41
Circoncision . . . . 41—44
Origine 41
L'opération 42
Occupations des nouveaux circoncis 42
Libertés qu'ils prennent 42
Instructions qu'on leur donne . . . . 42—43
Fin des cérémonies 43
Costume des nouveaux circoncis 43
Leurs danses 44
Livre troisième: Vie active et industrielle . . . . 45—76
Chapitre premier: Occupations d'un Mossi . . . . 45—52
Au printemps . . . . 45—46
En été 46
En automne . . . . 46—47
Récolte du petit mil 47
Récolte des arachides 47
Provision de paille . . . . 47—48
En hiver 48
Battage du mil . . . . 48—49
La chasse 49
Fabrication de la poudre 49
Ruses de chasse 49
Chasses des particuliers . . . . 49—50
Grandes chasses 50
Les arcs 50
Gibier tué . . . . 50—51
La pêche . . . . 51—52
Lieux de pêches 51
Engins de pêche 51
Sacrifices à faire 51
Comment procèdent les indigènes . . . . 51—52
Pêches des particuliers 52
Travaux divers 52
Chapitre deuxième: Industries et commerce . . . . 52—64
Industries . . . . 52—59
Les marchés . . . . 53—54
Fréquentation 53
Lieu 53
Ce qu'on trouve sur les grands et sur les petits marchés . . . . 53—54
Tissage . . . . 54—55
Préparation du coton . . . . 54—55
Métier à tisser 55
Différentes espèces d'étoffe 55
Teinturerie . . . . 55—56
Vannerie 56
Chapeaux 56
Panniers 56
Travail du cuir . . . . 56—57

Page

  - Bière de mil 57
  - Savon 57
  - Huile 57
  - Kalro 57
  - Poteries 57—58
    - Procédé de fabrication 58
    - Cuisson 58
  - Travail du bois 58
  - Forgerons 58
  - Bijoutiers 59
- Commerce 59—64
  - Les voyages et les caravanes 59—60
  - Aléas à courir 60
  - Ponts et passeurs 60
  - Cherté des vivres 60
  - Les intermédiaires 60—61
  - Commerce avec la Gold Coast et le Togo 61
  - Extension du commerce 61—62
  - Commerce avec le nord 62
  - Commerce avec les autres pays 62
  - Comment voyagent les indigènes 62—63
  - Le portage 63
  - Le retour 63—64
  - Les Européens commerçants 64

Chapitre troisième: La hygiène, la maladie, la mort, la sépulture 65—76

- Les songes 65
- L'hygiène des Mossi 65
- La propreté 65
- Noms donnés aux enfants 65
- Comment prendre des nouvelles de la santé 65
- Causes des maladies 66
- Soins donnés aux malades 66
- La variole 66
- Remèdes employés 66—67
- Conduite tenue vis-à-vis des malades 67
- La mort 67—69
  - Avant la mort 67
  - Après la mort 67—68
  - La tombe 68—69
  - Habits de deuil 69
- La sépulture 69—72
  - La sépulture d'un homme ou d'une femme mariés 70—71
  - La sépulture des Nabas 71—72
  - La sépulture des jeunes gens 72
  - La sépulture des petits enfants 72
  - La sépulture de ceux qui sont morts d'accident 72
- La première *kourita* 72—73
- La seconde *kourita* 73
- *Kourita* du Moro-Naba 73—74
- Le *kouré* 74
  - D'un homme ou d'une femme mariés 74—75
  - Des jeunes gens 75
  - Des Nabas 75
- L'héritage 75—76

Page

- **Livre quatrième: Vie Religieuse** . . . 77—107
  - **Chapitre premier: Dogme et morale** . . . 77—89
    - Combien il est difficile d'obtenir des renseignements sur ces matières . . . 77
    - Méthode employée . . . 77
    - Dogme . . . 77—78
      - Dieu . . . 78
      - Croyance à l'existence de Dieu . . . 78
      - Nature de Dieu, son unité . . . 78—79
      - Dieu et le soleil . . . 79—80
      - Les phénomènes de la nature . . . 80
      - Les génies . . . 80—84
        - Les *tisé* . . . 80
        - Leur nature . . . 80
        - Leurs relations avec les hommes . . . 80—81
        - Comment se défendre contre eux . . . 81
        - Les *kikirsi* . . . 81
        - Leur nature et leurs goûts . . . 81
        - Les *kikirsi* et les jumeaux . . . 81—82
        - Leurs relations avec les hommes . . . 82
        - Le *tangandé* . . . 83
        - Sa nature . . . 83
        - Les relations avec les hommes . . . 83
        - Le bois sacré . . . 84
        - Origine . . . 84
        - *Tangandé* et Totem . . . 84
      - L'âme . . . 84
        - Sa nature . . . 84—88
        - Ame et totem . . . 84—85
        - L'âme et le corps . . . 85
        - Causes de la maladie et de la mort . . . 85—86
        - Châtiments après la mort . . . 86
        - Survivance . . . 86
        - Leur état après la mort . . . 86—87
        - Les défunts et les vivants . . . 87
        - Réincarnation . . . 87
    - Morale . . . 87—89
      - Morale générale . . . 87
      - Interdictions . . . 88—89
      - *Kisgou* perpétuels . . . 88—89
      - *Kisgou* personnels . . . 89
  - **Chapitre deuxième: Culte** . . . 89—98
    - Division . . . 89
    - Culte . . . 89
    - Le sacrifice . . . 89
    - A qui et dans quelles conditions sacrifier . . . 90
    - Lieux du sacrifice . . . 90
    - Qui peut sacrifier . . . 90
    - Différents sacrifices . . . 90—94
    - *Mand'zallé*, formule du sacrifice . . . 90—92
    - *Mand'lingdem* . . . 93
    - *Mand'mouhou* . . . 93
    - Mauvais sacrifice . . . 94
    - Ce que l'on offre en sacrifice . . . 94
    - Le vœu . . . 94
    - Prière des musulmans . . . 94—95

Page
- Bénédiction et malédiction 95
- Fêtes 95—98
- La fête des morts 95
- La *kibsa* 96—97
- Le *naky* 97—98
- Le *nakobo* 98

Chapitre troisième: Magie 98—107
- Les superstitions 98
- Amulettes et talismans 99
- Exemples de quelques superstitions 99—101
- Les nombres 3 et 4 100
- Les cheveux rasés 100
- La croix 100—101
- Les *tim* 101
- Remèdes véritables 101
- Remèdes superstitieux 101
- Quand un chasseur a tué une hyène 101—102
- La pluie et la foudre 102
- Qui indique les remèdes 103
- Empoisonneurs 103
- Les sorciers 103
- Ceux qui le deviennent 103
- *Bara* 103—104
- *Seuyan* 105
- Ceux qui le sont de naissance 105
- *Tibo* 105
- *Bartibo* 106
- *Waongo* 106
- *Nyonnyonsé* 106
- Magie noire 106
- Pas de sociétés secrètes 106—107
- Conclusion 107

Conclusion 108—116
- Défauts d'un Mossi 108
- Sa manière de voler 108
- Sa manière de mentir 108
- Ses passions 109
- Sa susceptibilité, son irascibilité 109
- Son tempérament 109
- Manque de réflexion 110
- Qualités d'un Mossi 110
- Intelligence 110
- Quelques proverbes 110—111
- Facilité d'assimilation 111
- Amour des images 111
- Gaieté 112
- Instruction possible 112
- Quelques fables 112—113
- Politesse 113
- Sensibilité et délicatesse 114
- Amour du travail 114
- Conclusion générale 115—116

Table des illustrations.

Page
Introduction: La brousse aux pays mossi (planche) . . . 2
Livre premier: Jeunes Mossi (planche) . . . 4
Les falaises de Bandiagara (Soudan) (figure) . . . 6
L'entrée dans la brousse (figure) . . . 6
En haut: Un baobab (planche) . . . 8
En bas: Village mossi (planche) . . . 8
En haut: Le salut Mossi (planche) . . . 14
En bas: Un naba et ses cavaliers (planche) . . . 14
Un chef de province mossi (planche) . . . 16
Le Moro-Naba des Mossi (planche) . . . 16
En haut: Le Moro-Naba. Derrière lui: son frère, âgé d'une douzaine d'années et chef d'une grande province; à ces côtés: deux pages . . . 18
En bas: Bullom-Naba entouré de ses pages. — Debout derrière lui: ses deux enfants chrétiens (planche) . . . 18
En haut: Un naba et ses gens (planche) . . . 22
En bas: Un groupe de vieillards mossi (planche) . . . 22
Livre deuxième: Les grands tambours chez les Mossi (planche) . . . 34
Danse de fillettes mossi (planche) . . . 34
Danseurs mossi (planche) . . . 38
Femmes mossi tatouées (planche) . . . 40
Type de jeune homme mossi tatoué (planche) . . . 40
Livre troisième: Danseur mossi avec son cimier fait de cauris (planche) . . . 42
En haut: Porteurs d'eau. — Battage du mil (planche) . . . 46
En bas: Jeunes gens revenant de la brousse avec des bottes de paille. — Le mil battu est vanné. Au fond: Greniers à mil (planche) . . . 46
En haut: Intérieur d'une soukala. — Les habitants d'une soukala (planche) . . . 52
Au milieu: Porteurs. — Tisserand (planche) . . . 52
En bas: Place d'un marché (planche) . . . 52
En haut: Cuisson du Sarabo. — Greniers à mil (planche) . . . 60
En bas: La cuisine en plein air. — Un bœuf porteur (planche) . . . 60

Livre quatrième:

En haut: L'ensemble de la Mission de Ouagadougou (planche) . . . 110
En bas: Un campement (planche) . . . 110
En haut: Clocher de l'église de Ouagadougou (planche) . . . 114
En bas: L'intérieur de l'église de Ouagadougou (planche) . . . 114

◆

Les Mossi.

Essai sur les us et coutumes du peuple Mossi au Soudan Occidental.

Par le P. Eugène Mangin, P. B., missionnaire d'Afrique à Koupéla (Mossi).

Introduction.

Le 1er septembre 1896, le lieutenant Voulet, envoyé par le colonel de Trentinian pour occuper le Mossi et le Gourounsi, entrait à Ouagadougou, capitale du Mossi. Naba Wobro, l'empereur régnant, s'enfuit et son armée fut dispersée. L'heure était critique pour notre Soudan. Les négociations entamées au début de cette même année entre la France et l'Angleterre d'une part, et l'Allemagne et la France d'autre part venaient d'être rompues. M. Terrier dans son beau livre: «L'expansion française et la formation territoriale», que nous ne faisons que résumer, décrit ainsi la situation: «Les Allemands tenaient à pousser le Togo jusqu'au Niger en coupant notre Dahomey du Soudan et les Anglais nous refusaient l'accès du bas Niger et la domination du Borgou. Le Dahomey devait, si ces exigences eussent été admises, devenir une simple enclave côtière[1].» Déjà les Allemands occupaient le marché très important de Sansané Mango et poussaient à l'est vers le Niger; tandis que Ferousson, mulâtre, au service de l'Angleterre, montait de la Gold Coast vers le nord, et que la compagnie royale du Niger s'emparait de Boussa, de Say et des pays environnants, pays contestés et dont nous n'avions pas entrepris la conquête par respect pour les négociations en cours. Quand ces nouvelles furent connues en France, grâce à la brillante mission du lieutenant de vaisseau Hourst, le colonel de Trentinian, d'accord avec le gouverneur du Dahomey, M. Ballot, résolut de prendre possession des territoires qui permettraient de réunir le Soudan au Dahomey, au Niger et à la Côte d'Ivoire.

Le capitaine Destenave, résident à Bandiagara, notre poste le plus avancé dans cette région, reçut l'ordre de se porter en avant et d'occuper Ouahigouya, qui est Mossi, mais se heurta à la résistance du naba de Yako et se vit refuser l'accès de Ouagadougou. En mai 1896, le colonel de Trentinian donna pour mission au lieutenant Voulet de devancer au Mossi les Anglais qui s'avançaient par le sud, et étaient aidés par Samory et surtout par son fils Sanrankégny Mory qui occoupait le Gourounsi, puis de réunir le Mossi au Dahomey par le Gourma. La colonne Voulet forte d'une cinquantaine de tirailleurs quitte Bandiagara le 30 juillet, passe à Ouahigouya, soumet le naba de Yako et entre à Ouagadougou le 1er septembre. Le 20 janvier 1897, naba Wobro, qui a refusé d'entrer en pourparler avec Voulet, est destitué et Kouka Kountou, membre de la famille du Moro Naba, est intrônisé à sa place et prend le nom de naba Sigri. Il signe avec Voulet un traité de protectorat qui donne à la France tous les territoires relevant de l'autorité du Moro Naba.

Le Mossi conquis, il fallait arrêter les Anglais au sud et les Allemands à l'est. Voulet apprend en effet que le capitaine Donald Stewart, résident anglais à Coumassie, marche sur Tenkodogo. Il s'y rend lui même, le rejoint le 17 février et obtient que l'Anglais se retirera à 120 *km* plus au sud, en dehors des territoires Mossi et Manpoursi en raison des traités passés avec les chefs de ces pays par l'officier français qui lui même abandonnera Tenkodogo, laissant aux gouvernements le soin de décider à qui restera cette localité.

---

[1] L'œuvre de la troisième République en Afrique Occidentale, p. 301.

Pendant ces pourparlers, VOULET entend dire qu'une troupe armée, venant de l'est, s'avance vers le Mossi. Il quitte Tenkodogo, écrit au chef inconnu de la mission qu'il a à se retirer parce que tous ces territoires appartiennent à la France de par les traités que nous avons signés avec les chefs indigènes et lui même se dirige, avec ses troupes, sur Fada N'Gourma, s'empare au passage de Koupéla dont la population affolée fuit de toutes parts, et arrive le 27 février à Tigba, où il trouve le capitaine VERMEESCH, envoyé par le capitaine BAUD et venant du Dahomey. Ainsi les Anglais devaient rester au sud, les Allemands dans le Togo, et le Soudan était réuni au Dahomey.

Le pays ainsi conquis n'était pas ignoré en France et de très brillantes missions l'avaient déjà fait connaître. BINGER surtout par son ouvrage: «Du Niger au golfe de Guinée», attira l'attention sur ces populations et montra en Boukary Koutou, ce qu'était un chef Mossi intelligent, ouvert, gai, en même temps fort autoritaire et exactement obéi de ses gens. Pourquoi faut-il que ce même Boukary Koutou, Moro Naba sous le nom de Naba Wobro, reçut si mal le docteur CROZAT et MONTEIL, et refusat d'entrer en conversation avec VOULET? Ce manque de sens politique lui coûta sa couronne. BINGER avait été précédé à Ouagadougou, en 1885, par le docteur KRAUSE qui fut le premier Européen admis à entrer dans la capitale; VON FRANÇOIS, venant du Togo allemand, fut arrêté au premier village mossi en 1887. Nous venons de voir que BINGER put parvenir, non sans difficulté, à Ouagadougou, en 1888. Il y séjourna quelque temps, plus longtemps qu'il n'aurait voulu, et c'est grâce à son admirable énergie qu'il put poursuivre sa mission vers le sud. Le docteur CROZAT, en 1890, fut reçu une première fois par le Moro Naba, mais il dut quitter rapidement Ouagadougou. L'année suivante, MONTEIL ne put même pas parvenir jusqu'à la capitale. Il fut arrêté à quelques kilomètres et obligé de partir précipitamment. Le mulâtre FERGUSSON, au service des Anglais, passa par Tenkodogo, Nyaogo, Kombisgri, et gagna Ouagadougou. VON CARNAP, Allemand, venant de Sansané-Mango, visita Tenkodogo et Koupéla en 1897.

Telles sont, rapidement ésquissées, les relations certaines que les Mossi eurent avec les Européens. Etaient-ils, dès le XVI^e siècle, connus de Jean II de Portugal; et même de Jean III? Viennent-ils de très loin dans l'est, du Sokoto, du Bornou, voire même de Ouadai? Autant de questions qui nous semblent très mystérieuses, étant donné l'état actuel de nos connaissances sur ces peuples de la boucle du Niger qui n'ont aucune tradition écrite. M. le lieutenant MARC discute longuement les différentes opinions à ce sujet dans son livre: «Au pays des Mossi» (chap. 1 et 7), et M. DELAFOSSE, dans son ouvrage sur le Haut Sénégal et Niger (spécialment dans le tome 2), donne à son tour son opinion. Nous nous en tiendrons ici aux traditions recueillies auprès des indigènes.

En effet, notre méthode de travail a été d'interroger les indigènes en aussi grand nombre que possible, et de recueillir leurs dires sur tous les sujets qui nous ont paru pouvoir intéresser. Nous nous sommes gardés d'«interpréter» ces faits. Nous avons laissé les indigènes causer, raconter leur histoire, décrire

2: Mangin

FA28 Mossi

[facing p. 2]

Anthropos IX.

La brousse aux pays mossi.

leurs mœurs, expliquer, comme ils les entendent, les phénomènes de la nature et de la vie. Notre rôle s'est borné à noter au jour le jour ce que nous entendions, à provoquer des explications, à mettre toutes ces notes en ordre. Mais il est bien évident que parfois, nos questions sont restées sans réponses. Nous les laisserons telles dans cet ouvrage. N'ayant aucun système à défendre, nous espérons avoir pu rester assez objectif.

Heureux serons-nous pourtant si ce modeste travail peut apporter sa petite contribution à cette étude dont on parle tant aujourd'hui, de l'histoire des religions. Si par lui, l'ethnographie s'enrichit de documents nouveaux; si l'indigène, mieux connu de tous, missionnaires, administrateurs, officiers, colons, négociants, est par là même mieux compris; si le rapprochement entre nous et lui en est facilité. Le chemin de fer bientôt va ouvrir et profondément modifier le pays. Hâtons-nous, alors qu'il en est encore temps, de saisir ce peuple dans sa mentalité primitive. Un séjour de dix années consécutives au Mossi, dont sept à Koupéla, une connaissance de la langue suffissante pour tenir une conversation courante, sur quelque sujet que ce soit, avec les indigènes, des relations plus intimes que notre ministère nous amenait à avoir avec les habitants des villages: autant de circonstances qui nous ont permis de recueillir des documents que nous pouvons considérer comme très approchés de la vérité. Nous reconnaîtrons cependant facilement que des erreurs ont pu se glisser ça et là. Il est si difficile d'obtenir un renseignement précis, et plusieurs indigènes, interrogés sur le même sujet, nous ont fait souvent des réponses différentes. Il nous a fallu choisir, et bien que penchant toujours vers le récit qui nous semblait offrir le plus de garanties, nous avons pu nous tromper.

Il ne faut pas oublier non plus que notre but n'est pas de donner un recueil complet de tous les us et coutumes des Mossi. Ce n'était pas possible, c'eût été fastidieux et ce n'était point nécessaire pour donner de ce peuple une idée d'ensemble assez exacte, croyons nous. La vérité nous oblige à dire que ces notes ont été réunies pour la plus part dans la province de Koupéla et sentent le terroir. Nos confrères de Ouagadougou ont bien voulu nous donner quelques renseignements; mais nous sommes restés sans documents pour tout le Yatenga. Si Dieu nous le permet, nous compléterons ces notes dans un ouvrage d'ensemble.

Avant d'entrer dans notre sujet, une remarque s'impose. On a pris l'habitude de parler des Mossi, du mossi, de la langue mossi, comme si ce mot était invariable; nous suivrons la coutume et écrirons toujours «Mossi», invariable au singulier et au pluriel, bien que le vrai nom de ce peuple soit *Moaga*, pluriel *Mosé*. De même, nous avons orthographié les noms géographiques comme le fait l'administration afin de ne pas avoir l'air de vouloir tout réformer.

Qu'il nous soit permis de remercier ici tous ceux qui de près ou de loin ont bien voulu nous aider dans ce travail et surtout ceux qui nous ont communiqué les intéressantes photographies qui l'illustrent.

LIVRE PREMIER.

Vie politique.

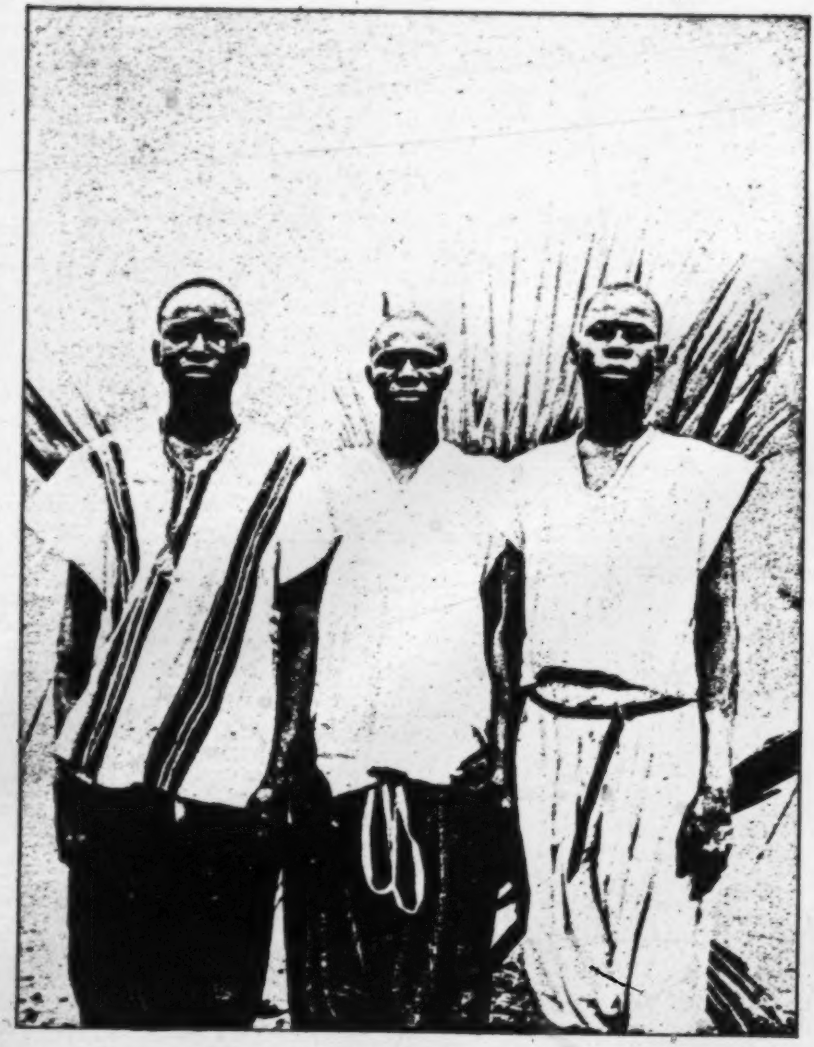
Chapitre premier. — **Le pays et ses habitants.**

Plutôt grand que petit, l'œil vif, les cheveux crépus, le nez épaté, les lèvres grosses sans être lippues, les traits parfois assez fins, les joues largement marquées de trois barres parallèles qui commencent aux tempes et descendent jusqu'au menton et d'une quatrième qui part du nez et tombe perpendiculairement sur les trois premières, les membres bien musclés, ni noir d'ébène, ni cuivré, mais d'une couleur intermédiaire, le Mossi sans être un beau type de Noir, n'a rien de désagréable.

Quand il a revêtu ses habits de fête, son large pantalon à la zouave bleu foncé, son ample veste de bandes d'étoffe rayées bleu et blanc qui retombe légèrement sur les bras, qu'il porte sur son épaule droite son *doré*, sorte d'arme composée d'une tige de fer un peu courbée, aplatie à l'une de ses extrémités et terminée de l'autre par un anneau qui s'emmanche perpendiculairement à un bâton court, il fait vraiment bonne impression et a l'air décidé. Souvent son poignet est orné d'un bracelet de cuivre, presque toujours il porte à la ceinture un couteau rigide, enfermé dans un fourreau en cuir que termine un pompon fait de lanières de cuir auxquelles sont attachés des cauris. Il a la tête très près de son bonnet, composé de deux losanges d'étoffe de couleur, cousus jusqu'à la moitié, les deux pointes libres peuvent couvrir les oreilles et les joues mais le plus souvent sont relevées en forme de tiare. Grand batailleur, il joue facilement du couteau ou frappe avec son *doré* qui devient alors un casse-tête dangereux.

Le Mossi est un peuple conquérant. Il n'a pas toujours habité le pays qu'il occupe actuellement. Mais d'où vient-il? Les vieux interrogés disent tous qu'ils viennent de Gambaka (Côte d'or anglaise) et que c'est pour cela que le Moro Naba Wobro, détrôné par la conquète française, s'était réfugié à Gambaka; c'est pour cela qu'à la mort de tout Moro Naba, on prévient le naba de Gambaka et on envoie en cadeau les savates, le bonnet et le bâton de commandement du défunt qui sont déposés sur la tombe de l'aïeul. Des cadeaux sont aussi envoyés au naba de Fada N'Gourma que les Mossi appellent «Bingo». A la mort du Moro Naba, le chef de Fada reçoit son arc et son carquois, les deux meilleurs chevaux sellés du défunt, ses deux plus jeunes femmes, douze bœufs, un captif, trois barres de sel. Par contre, quand le naba de Fada meurt, on n'envoie rien au Moro Naba, mais on fait don de son meilleur cheval au chef de Gambaka.

Il y a donc eu des relations entre les Gourmantché de Fada, les Mossi et les Dagomse de Gambaka. Les Gourmantché disent venir du Bornou. Le premier naba de Fada était esclave du naba de Bornou. Les Gourmantché ont été maîtres de la région jusqu'à Dori. Les Peuls sont venus et les ont chassés de cette contrée après une longue guerre. Au contraire, les Gourmantché ne se battaient ni avec les gens de Gambaka, ni avec les Mossi. S'il y a eu des luttes avec ces derniers, c'étaient des guerres civiles: le naba de Fada demandait aux Mossi de l'aider contre ses propres sujets.



Anthropos IX.

Jeunes Mossi.

[facing p. 4]

Voici comment les Mossi racontent la conquête du pays. Une fille du chef de Gambaka, appelée Yennenga, eut, du chasseur Riala, un fils qui reçut le nom de Weddaogo. Ce dernier a donné le jour à Zougourana qui prit Tenkodogo et s'y installa; le fils de celui-ci, naba Oubri, s'empara de la région de Ouagadougou et devint maître de tout le pays, cependant que le fils aîné de Yennenga s'était emparé de Fada, fondant la dynastie actuelle, mais n'avait pu imposer aux habitants ni sa langue, ni ses tatouages. Ainsi s'expliquent les cadeaux envoyés à Gambaka, au berceau de la race et au naba de Fada, l'aîné de la famille. Les habitants autochtones, chassés par l'invasion mossi, se retirèrent en partie vers le sud-est et sont devenus les Bousansé et les Gourounsi, tandis que les autres, restant dans le pays, furent assimilés par les Mossi et apprirent la langue des conquérants. Un fils de naba Oubri, naba Namendé, s'est emparé de Bélousa et de son territoire.

Sur ces entrefaites, le naba de Tenkodogo mourut, ne laissant qu'un fils qui lui succéda. Sa famille demanda alors au naba de Bélousa de leur donner son propre fils qui devint le Kourita — représentant après la mort — du défunt naba de Tenkodogo. Kourita voulut retourner chez son père à Bélousa, mais ce dernier lui fit dire de ne pas revenir, et Kourita s'arrêta à Zaoré, à une journée de marche de Bélousa et où résidèrent ses successeurs immédiats. Ce n'est que plus tard que cette dynastie vint s'installer à Koupéla après avoir battu et chassé, avec l'aide du naba de Bélousa, les descendants de naba Guigma qui étaient installés à Gobro, près de Soulgou. Ainsi est née la province de Koupéla, et c'est pourquoi le naba de Koupéla doit recevoir l'investiture de son suzerain, le naba de Bélousa.

Tandis que ces événements se passaient dans l'est, une des sœurs du Moro Naba, préposée à la garde des fétiches *tibo*, se disputa avec son frère et se sauva vers l'ouest jusqu'à Ouahigouya. Cette région est ainsi devenue mossi et prit le nom de terre de Ya[1].

Le pays ainsi conquis s'étend, dans la boucle du Niger, environ entre le 11° 30 et le 13° 30 parallèle et du 2° au 5° latitude ouest de Paris. Ses plus proches voisins sont, au nord, le Macina et les Habés; au nord-ouest, les Samos; à l'ouest et au sud-ouest, les Gourounsi; au sud, les Nancana; au sud-est, les Bousansé; à l'est, les Gourmantché; au nord-est, les Peuls de Dori. La population mossi a été évaluée à 1,500.000 habitants, auxquels il faut ajouter les Yarsé, qui sont des Mandés complètement assimilés aux Mossi, les Peuls pasteurs, les Haoussa qui ferment de petites colonies près des grands centres commerciaux de la région et quelques groupes moins importants. Nous ne nous occuperons de ces populations qu'en tant qu'elles sont en relation avec les Mossi dans le territoire desquels elles sont disséminées.

Deux grandes rivières traversent le pays du nord-est au sud-est. Ce sont les deux Volta, la blanche et la rouge. En dehors de ces deux artères plus importantes, bien qu'elles ne coulent pas toute l'année, on rencontre un très grand nombre de marigots, vrais torrents infranchissables après un orage, mais sans eau pendant la saison sèche, de novembre à juin. C'est généralement dans le lit de ces marigots que les femmes creusent les puits peu profonds qui fournissent l'eau du ménage.

---

[1] Pour plus de détails voir lieutenant MARC, *l. c.* chap. 7, et surtout DELAFOSSE: «Haut Sénégal et Niger», 1re série, tome 2, p. 305 et suiv.

Il n'y a pas de hautes montagnes au Mossi. En arrivant par le nord, on traverse la belle falaise de Bandiagara et le pays montagneux des Habés. Le

Les falaises de Bandiagara (Soudan).

L'entrée dans la brousse.

pays mossi commence presque au pied de la falaise. La région du nord-ouest est cependant assez accidentée et renferme le pic Pilimpikou; les deux Volta, surtout la Blanche, sont bordées de collines, mais on peut dire d'une façon générale que le Mossi est un pays plat. C'est la brousse classique du Soudan, avec ses petits arbustes et ses hautes herbes, entremêlées de cailcédrats, de tamariniers, de fromagers, d'énormes troncs de baobabs, plus épaisse sur les bords des Volta, plus clairsemée autour des villages.

* * *

Le pays est très suffisamment fertile et nourrit sans peine ses habitants. Les différentes variétés de mil y poussent bien, spécialement le petit mil blanc *(pennisetum spicatum)* qui, écrasé et bouilli, fait le fond de la nourriture; le sorgho, ou gros mil rouge, qui sert à la fabrication de la bière, si réputée du pays; c'est aussi ce mil que mangent les chevaux, bien qu'ils préfèrent le gros mil blanc. Autour des cases, dans les terrains engraissés par les dépôts journaliers, le maïs vient bien; c'est une grande ressource quand la provision de mil de l'année précédente commence à s'épuiser et que la récolte de l'année n'est pas encore mûre. On entoure les champs de maïs d'une double ligne de sorgho et souvent d'une double rangée de *bérensé*, plante fibreuse, sorte de chanvre, dont les indigènes se servent pour faire des cordes. Quand le maïs a été récolté, on le remplace par du tabac dont on a précédemment préparé les semis. Enfin les fossées qui ont été creusées lors de la construction des cases et tous les endroits un peu humides sont occupés par des gombos, la corne grecque, très appréciée dans la sauce.

Pendant la saison des pluies, aucun coin de terre ne reste inoccupé autour des villages, et quand le mil rouge est mûr et que les épis se rejoignent de chaque côté du sentier, la circulation devient difficile. Le toit même des cases sert de support à toutes les espèces de calebassiers qui donnent aux ménagères leurs calebasses qui servent autant que nos plats, nos assiettes, nos verres et nos cuvettes; aux voyageurs, leurs gourdes; aux priseurs, leurs tabatières; aux sorciers, leur ustensile pour appeler les génies, tandis que les grosses calebasses dont sont faits les tambours croissent à travers les pieds de mais. Dans les bas-fonds, auprès des marigots, là où l'eau séjourne, des rizières sont aménagées, mais le riz est un aliment de luxe, d'une culture difficile à cause des soins qu'elle demande; les indigènes n'en usent que les jours de fête ou quand ils veulent honorer un hôte de marque. Le coton se sème entre les pieds de gros mil rouge, dans les endroits humides et se récolte beaucoup plus tard. Les arachides et les pois occupent aussi une partie des terrains cultivés tandis que les haricots courent à terre entre les pieds de petit mil. Le piment, le sésame, l'indigo, l'igname, le manioc, la patate, et un petit tubercule, le *coleus coffini* que les Européens appellent *oussounifing* ou *fabirama*, et qui peut — à la rigueur — tenir lieu de pomme de terre, sont cultivés dans les terrains qui leur sont favorables.

Les champs renferment généralement des *karité (butyrospermum parkii)* arbre précieux, car les fruits dont la chair fraîche et légèrement sucrée, offre une friandise appréciée, renferment un noyau qui produit le beurre de *karité*, la graisse la plus généralement employée pour cuire les aliments et faire le savon. Autour des villages, souvent même dans l'intérieur des villages, les *néré (parkia africana)* produisent leurs gousses allongées; l'écorce, écrasée dans l'eau, donne un enduit qui rend plus ferme le sol des cases. La farine, délayée dans l'eau, est une boisson rafraîchissante et se mange, et les graines servent à la confection du *kalre*, le *soumbara* des Bambaras, qui entre dans toutes les sauces un peu soignées. Les *dioubalé* et les fromagers ou *kapokiero* offrent leur ombre aux tisserands, nombreux au Mossi, et aux causeurs plus nombreux encore. Le bambou pousse bien dans les régions humides du sud, et le palmier à huile se rencontre parfois. Par contre, la liane à caoutchouc n'a pas encore été introduite.

Les poules, de petite taille, courent dans toutes les directions dans les villages, en compagnie des pintades domestiques, et dans la brousse, à proximité des habitations, on rencontre partout des gamins qui gardent chèvres et moutons: c'est l'occupation du jeune âge ici, à l'heure où leurs contemporains de chez nous apprennent l'alphabet. Les ovidés les plus communs sont de petite taille; les moutons ont le poil court. Parfois, sourtout dans les villages un peu importants où se tient un marché, on peut voir des chèvres et des moutons hauts sur pattes, aux cornes longues et vrillées, mais ce sont des animaux importés; ils viennent du nord-est et sont engraissés pour être vendus comme viande de boucherie. Le grand chic pour une femme aisée de naba est de se faire suivre par un mouton de race touareg bien lavé et bien blanc. L'animal est nourri avec des déchets de mil, de bouillie de haricots, sa maîtresse lui présente souvent un morceau de sel à lécher, en un mot il est très soigné et bien gras; un jour de grande fête, il agrémentera le menu.

Les cases sont généralement gardées par des chiens très ordinaires, souvent rageurs, mais peureux, un bâton les met en fuite. Ils servent sourtout à la chasse, la grande occupation des Mossi pendant la saison sèche. Les canards domestiques se voient parfois chez les nabas, ainsi que les pigeons, mais ce ne sont pas des volatiles répandues et à la portée de tous. Enfin, presque tous les groupes de cases possèdent des chats, propriété de la femme et d'un abord difficile parce qu'à demi sauvages. Les ânes sont de taille moyenne mais robustes et résistants; ils peuvent pendant plusieurs jours consécutifs, porter des charges de soixante kilos et sont d'un précieux secours pour ceux qui se livrent au commerce des étoffes, des kolas et du sel. Il n'est guère de village qui ne possède un certain nombre d'ânes.

Les chevaux sont assez répandus dans tout le pays, et tout naba un tant soit peu important possède un ou plusieurs chevaux. Il y a deux races de chevaux très distinctes et que BINGER décrit ainsi: «La plus commune a, sans en avoir les qualités, tous les caractères du cheval arabe: tête fine, encolure courte, membres grêles et croupe fuyante, crinière et queue très longue. Les robes que l'on rencontre le plus souvent sont bai, alezan, gris isabelle et rouan; ces trois dernières ont toutes du ladre au chanfrein. Il est rare de rencontrer des chevaux sans balzane. L'autre race n'a rien du cheval arabe. C'est une forte et belle bête, ayant les caractères de notre cheval de dragon, environ 1 *m* 57 *cm* à 1 *m* 62 *cm*. Il se distingue par une tête fine et bien attachée, les membres inférieurs forts, bien musclés, un sabot large et la corne bien consistante, un beau poitrail large, la crinière et les crins de la queue courts. Les robes les plus communes sont différents bai et alezan[1].» Mais les

---

[1] BINGER, Du Niger au Golfe de Guinée, tome I, p. 485. Il semble cependant exagéré d'attribuer 1 *m* 57 *cm* au cheval mossi. Un cheval de 1 *m* 52 *cm* est un grand cheval ici et la

[facing p. 8]

En haut: Un baobab.
En bas: Village mossi.

Anthropos IX.

Mossi, habitués sans doute à se procurer leur cavalerie par razzias, ne s'occupent guère d'élevage, aussi le nombre des chevaux diminue, et ce pays, réputé naguère pour ses montures, risque dans un avenir, qui n'est peut-être pas très éloigné, d'en manquer.

Malheureusement d'ailleurs les chevaux ne vivent pas dans toutes les régions, et Ouagadougou en particulier leur est funeste, sans qu'il ait été possible, à ma connaissance, d'établir la véritable cause de cette insalubrité. Les indigènes l'attribuent à l'eau, et il est un fait certain c'est que les chevaux abreuvés aux puits, se portent mieux que ceux qui le sont au marigot, et que les chevaux se portent fort bien à quelques kilomètres de Ouagadougou. Les Européens ont une tendance à attribuer cette mortalité à la tsétsé. Les deux opinions peuvent se concilier, car la tsétsé aime les endroits humides, et d'autre part, les puits de Ouagadougou contiennent du sel de magnésie qui purge les chevaux et enraye ainsi la maladie.

Les Peuls ont de beaux troupeaux de bovidés, les uns assez petits et sans bosse, les petits bœufs, les autres de belle taille et avec bosse, les zébus. Les commerçants se servent aussi de zébus pour le portage. Beaucoup de ces bœufs appartiennent aux Mossi, qui gardent rarement leurs troupeaux eux-mêmes et les confient aux Peuls pasteurs, qui retiennent le lait en paiement: une vache adulte en fournit deux à quatre litres par jour dans la bonne saison. Mais les gardiens savent tirer parti de cette quasi servitude. Quand une bête meurt ce n'est jamais une des leurs, et si le propriétaire du troupeau vient à mourir sans indiquer à ses héritiers le lieu où se trouve son troupeau et le nombre de ses bêtes, les Peuls se gardent bien de déclarer le troupeau à eux confié. Autrefois ils étaient un peu plus consciencieux qu'aujourd'hui, parce qu'ils craignaient les représailles, mais maintenant ils bénissent l'occupation française.

Les bœufs sont aussi parfois décimés par l'épizootie, et c'est ainsi qu'en 1910 et 1911, la région de Koupéla fut ravagée par la maladie, sans doute la peste bovine ou la péripneumonie. Les bœufs toussaient, perdaient tout appétit, et mouraient en quelques jours.

Les Mossi s'adonnent aussi à l'élevage des abeilles. Les ruches sont fabriquées avec de la paille ou des tiges d'un bois flexible, et posées dans les arbres; parfois aussi les troncs creux des baobabs servent de refuge aux essaims. La récolte du miel se fait à la fin et au commencement de l'hivernage: la ruche est enfumée et les abeilles sont détruites. Le miel sert surtout à la fabrication du *bésé*, sorte d'hydromel, dont les Yarsé, les Peuls, et les Haoussa musulmans sont très friands, et qu'ils peuvent boire bien que ce soit une boisson fermentée, tandis que la bière de mil leur est interdite en principe. La cire est vendue aux bijoutiers et sert à la fabrication des bracelets, faits d'après la méthode de la cire perdue.

---

moyenne ne dépasse guère 1 *m* 44 *cm*. De son côté, M. Meniaud (Haut-Sénégal et Niger, Géographie économique II, p. 106) dit que «la population chevaline du Haut-Sénégal et Niger doit présenter les caractères des *races* aryenne et mongolique, parfois influencés de race germanique.» Et plus loin (p. 110) il range le cheval mossi parmi les chevaux de race mongolique, variété dougolawi ou nubienne.

Rien qu'à voir les villages on sent que les habitants se croient en sûreté. Pas de ces amoncellements de cases dans un endroit restreint et entouré de murs pour résister aux invasions d'un El-hadj-Omar ou d'un Samory, comme en pays bambara; pas de ces groupements familiaux de cases à toits plats, de ces châteaux forts réunissant toute la famille depuis le grand-père jusqu'au dernier des petits fils, afin d'être assez nombreux pour résister aux incursions d'un voisin plus puissant, comme en pays gourounsi où l'autorité des chefs est si méconnue. Ici chaque chef de famille, et il faut entendre par ce mot un homme avec ses femmes, ses enfants non mariés et ses serviteurs, occupe un certain nombre de cases dont l'ensemble forme son *yri*, groupe appelé par les Européens du nom bambara *soukala*.

Les cases sont rondes, construites généralement en terre, mais faites quelques fois de pieux fichés en terre et entourés de *sékos*, sorte de natte de grande paille tressée. Elles sont coiffées d'un toit également en paille à armatures de bois. Quand un indigène veut bâtir, il prend jour avec un maçon, habile à poser les mottes de terre, et prévient les gens du village. Au jour dit, chacun se rend chez lui, les femmes vont puiser de l'eau au marigot, les hommes piochent la terre à quelques mètres de la case à construire, les enfants piétinent le mortier et portent au maçon les mottes de terre préparées par les vieux qui sont gravement assis autour du tas de boue. C'est fête au village, car celui qui fait construire doit abreuver tout son monde, et même le nourrir s'il veut bien faire les choses.

Un cercle est tracé à terre pour indiquer les dimensions à donner à la case, et le maçon pose les mottes de terre suivant ce cercle, obliquement, les unes à côté des autres. Quand il a fini un premier tour, il en commence un second et continue ainsi jusqu'à mi-hauteur. Il interrompt alors son œuvre et la remet au lendemain afin de laisser à la première partie le temps de sécher, aussi construit-on généralement plusieurs cases à la fois. Aucune ouverture n'est laissée dans le mur. Quand il est sec, on perce une porte généralement ceintrée et basée de telle sorte qu'on ne peut entrer qu'en rempant sur les mains et les genoux. Les femmes à l'aise ferment leur case avec une porte en bois qui s'ouvre dans l'intérieur, et est munie d'un loquet en bois qui fonctionne au moyen d'une grosse clef composée d'un bâton sur lequel sont perpendiculairement adaptées de petites tiges de fer. C'est ordinairement dans ces cases fermées et, par conséquent, mieux défendues contre les voleurs, que les enfants et même le mari déposent leurs habits, leurs objets de luxe, leurs cauris. Ceux qui ne peuvent pas se payer ce luxe d'une porte, plantent deux piquets de chaque côté de l'entrée, et entre eux et le mur de la case glissent une natte.

Une *soukala*-type se compose de la case du maître, d'autant de cases qu'il y a de femmes chez lui, d'une case pour les moutons et les chèvres, d'une autre pour le cheval s'il y en a un, d'une case qui abrite le moulin familial. Enfin d'une case de réception à deux portes assez hautes pour qu'on puisse entrer sans se baisser, qui tantôt sert d'entrée, tantôt se trouve dans l'intérieur du groupe de cases. Toutes ces habitations sont disposées en cercle, et sont réunies entre elles soit par un mur en pisé, soit par des barrières en nattes plus hautes qu'un homme et soutenus par des piquets. La case du maître, à côté de laquelle se trouvent le plus souvent les cases des chevaux et des moutons, est séparée des autres cases par des nattes afin qu'il soit bien chez lui. Dans la cour intérieure, se trouve un petit mur disposé en arc de cercle: c'est la cuisine quand il ne pleut pas. Entre les cases sont disposées les grandes cruches en terre cuite qui servent à faire la bière de mil. Devant ce groupe est construit un abri, généralement assez haut pour permettre de se tenir debout et composé essentiellement de piquets fourchus sur lesquels reposent des bois et des *sékos* formant hangar et servant de refuge pendant les heures chaudes de la journée. Les garçons en bas âge et les filles non mariées vivent avec leur mère tandis que les grand garçons, les serviteurs et les esclaves ont chacun leurs cases distinctes construites devant le groupe d'habitations qui abritent le maître et ses femmes.

C'est tout l'ensemble de ces constructions que l'on appelle *yri*, la *soukala*. Chaque *soukala* est distincte, et quelque temps après leur mariage, les enfants construisent leur demeure absolument séparée de celle de leurs parents, souvent dans un autre quartier du village et parfois dans un village différent. Les *soukala* sont à quinze ou vingt mètres les unes des autres, de telle sorte que les villages, bien que suffisamment groupés, occupent cependant une superficie de terrain assez étendue. Les chefs de canton placent un œuf d'autruche sur la pointe du toit de leur propre habitation et quelques uns construisent même des cases terrassées plus hautes que celles qui les entourent. C'est dans cette case qu'ils enferment leurs richesses et dans son sous-sol se trouve leur prison. Un escalier en terre donne accès sur la terrasse où le maître des céans reçoit ses hôtes quand le soleil commence baisser à l'horizon.

Ce peuple d'aspect si paisible aujourd'hui était autrefois fort guerrier et pour un rien partait en guerre. Etrangers dans le pays qu'ils occupent actuellement, les Mossi ont dû le conquérir par la force des armes, et le Tarik-es-Soudan ne raconte-il pas que ceux du Yatenga, sans doute, s'emparèrent au XIVe siècle de Tombouctou et au XVe poussèrent leurs incursions jusqu'au lac Débo et même jusqu'à Oualata[1]. L'armée mossi était fort redoutée. Quand un chef rassemblait ses gens personne ne restait en arrière. Les femmes, les enfants, les invalides et les vieillards seuls gardaient les villages. Ceux qui n'avaient pas de chevaux formaient l'infanterie, armés d'un arc et de flèches le plus souvent empoisonnées et d'un grand sabre suspendu à l'épaule. Les cavaliers portaient le sabre et la lance plantée sur le bout du pied et tenue à mi-hauteur avec la main droite. La cavalerie mossi était particulièrement terrible et nombreuse. Quand ses gens partaient en guerre le Moro-Naba restait chez lui; il rassemblait le plus de chevaux qu'il lui était possible et quand des cavaliers avaient perdu leur monture ils venaient chercher un autre cheval chez le naba et rejoignaient les combattants.

Les dernières guerres qui ont précédé la conquête française de Koupéla et dont nous allons dire un mot, ont été des guerres civiles, soit entre gens de Tenkodogo et de Koupéla, soit entre les Mossi et les Gourmantché.

---

[1] DELAFOSSE, *l. c.* II, p. 80.

Ces guerres, comme cela arrivait généralement en pareilles circonstances, ont suivi la mort des nabas, dont plusieurs prétendants se disputaient la succession. Et c'est pour les prevenir que seul l'entourage immédiat d'un naba connaissait sa mort. Les profanes devaient l'ignorer et croire le naba malade et dans sa case. Ce n'est que quand le chef de famille avait réuni ce qu'il faut pour honorer dignement le défunt par la célébration du *kouré*[1] que la fatale nouvelle se répandait.

Naba Kidba ne laissant à sa mort pour lui succéder qu'un enfant de cinq à six ans, un individu de Kazem'bouanga, puissant par ses richesses et le nombre de ses gens, résolut de s'emparer du pouvoir. Ses partisans s'étaient eux-mêmes donnés ce nom de Kazem'bouanga et disaient: «Bien que l'hyène *(katré)* ne soit pas égale *(zéma)* à l'âne *(bouanga)*, cependant, si elle le rencontre dans la brousse, elle s'attaque à lui et le tue: de même, bien qu'ils ne soient pas aussi puissants que les habitants de Koupéla, ils sauront bien les vaincre.» Et, en effet, ils se dirigèrent sur Koupéla. Le premier ministre, qui porte le nom générique de Saman'naba (chef de la cour extérieure) et qui de son propre nom s'appelait Wenkosgaraga, prit l'enfant et se sauva avec lui jusqu'à Sapara, le premier village dépendant directement du Moro-Naba, situé à 9 *km* de Koupéla. Les gens de Kazem'bouanga l'ayant appris se dirigèrent sur Sapara mais les habitants de cette localité refusèrent de leur livrer l'enfant à eux confié, tandis que le Saman'naba retournait dans sa province et réunissait tous les partisans du jeune naba. Unis aux habitants de Sapara, les guerriers du Saman'naba taillèrent en pièces les gens du prétendant, en tuèrent un grand nombre et les repoussèrent jusque chez eux. Le Saman'naba prit alors l'enfant, le conduisit à Ouagadougou, obtint que le Moro-Naba lui donnât l'investiture et revint à Koupéla. C'est le naba Ibri, le père du naba actuel, et celui qui régnait à Koupéla lors de l'arrivée du lieutenant VOULET. Son concurrent défait se donna la mort.

Vers la même époque, à la mort de son père Yenkouaré, Batchandé fut élu roi du Gourma. Certains villages, entre autres Gyekango, ne voulurent pas reconnaître son autorité. Batchandé fit appel au naba de Bélousa qui réunit ses guerriers et donna à tous l'ordre de se joindre aux gens du naba de Fada. Koupéla, dépendant de Bélousa, prit part à l'expédition. Mais Gyekango fut vaillamment défendu par son chef et ses habitants, favorisés d'ailleurs par un terrain très propice, tout couvert d'épines derrière lesquelles les assiégés s'embusquaient pour tirer sur les Mossi. C'était pendant la saison sèche. La soif termina ce qu'avait commencé le courage des gens de Gyekango, et beaucoup de Mossi périrent. Le naba de Beloussa, humilié, voulut se laisser mourir de soif mais fut sauvé par le naba de Pwitenga. Sur ces entrefaites, le capitaine BAUD, venant du Dahomey, arriva à Fada. Batchandé lui demanda son secours contre ses sujets révoltés, et le capitaine BAUD s'empara de Gyékango qui, depuis cette époque, s'appelle Baudéni, le village de BAUD.

Une guerre qui a laissée de profonds souvenirs, fut celle entreprise par les gens de Koupéla en faveur de Lébréboundou, contre ceux de Tenkodogo.

---

[1] *Kouré*, cérémonie funéraire en l'honneur des défunts, v. plus bas.

Comme précédemment c'est une guerre civile qui éclata à la mort d'un chef. Le naba de Tenkodogo étant mort, les anciens élurent, pour lui succéder, Naba Korongo. Mais Lébréboundou voulut s'emparer du pouvoir. Il fit appel aux gens de Fada et à ceux de Koupéla. Le naba de Tenkodogo aux abois recourut en vain au naba de Bélousa et au Moro-Naba. Ils répondirent tous deux que le vainqueur serait reconnu pour chef. Les gens de Tenkodogo furent repoussés avec pertes, mais c'était au moment de l'arrivée des troupes françaises. Le naba élu de Tenkodogo fit appel au chef de l'expédition, qui tua son prétendant et installa à Tenkodogo celui qui avait été légitimement élu.

Les dernières guerres de la région de Koupéla furent donc toutes des guerres civiles, et éclataient à la mort des chefs de provinces avoisinantes, Koupéla, Fada, Tenkodogo.

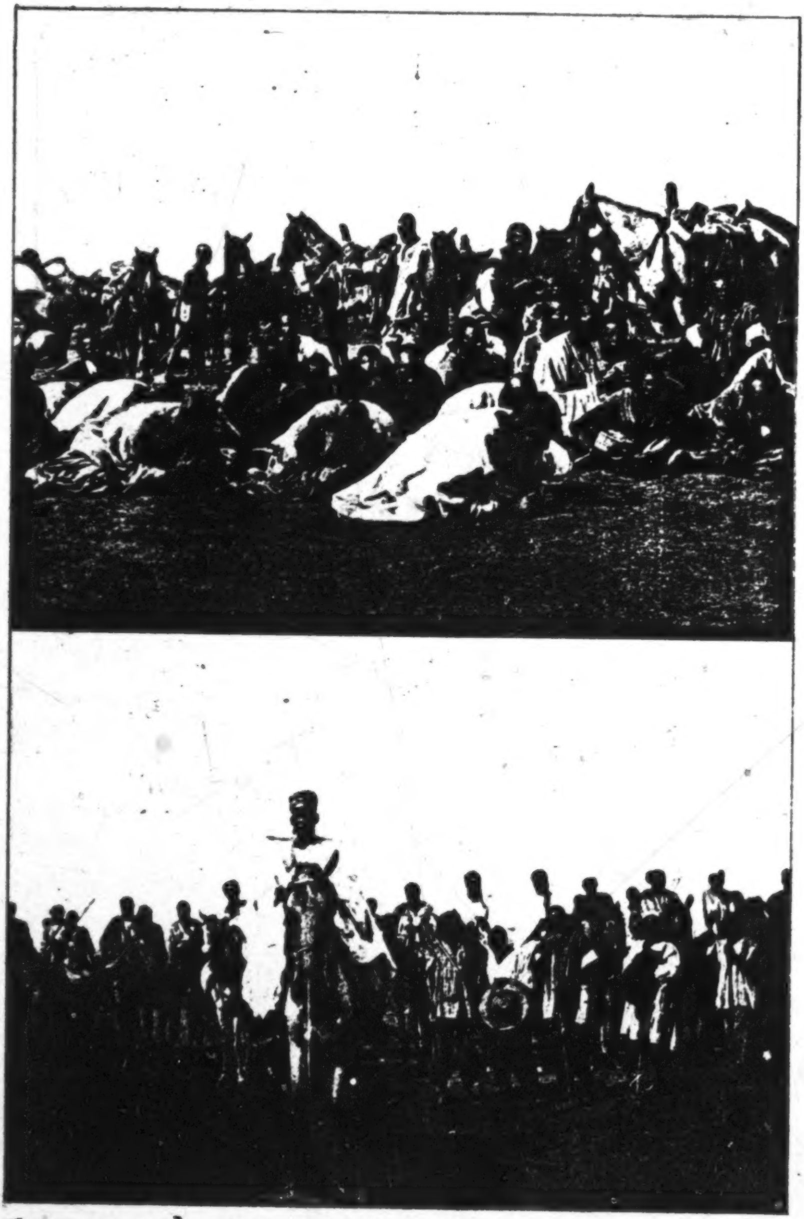
Mais le terrain le plus ordinaire de la guerre était le Bousanga. Une femme bousanga, esclave du naba de Koupéla, venait-elle à s'enfuir, le naba la réclamait. Si on refusait de la lui rendre, c'était la guerre. Quand les Mossi n'avaient pas suffisamment de mil, quand leurs troupeaux avaient été décimés par une épizootie, ou même simplement quand ils voulaient se procurer des esclaves, le naba réunissait ses ministres et les engageait à aller razzier les Bousansé. Le Saman-Naba prenait la direction de la guerre. Le Trabana, guerrier éprouvé, était chef d'état major, et tous les autres chefs, les chefs de cantons, et ceux des villages, réunissaient leurs gens: c'était une vraie fête, que beaucoup, surtout parmi les chefs, regrettent encore d'avoir été abolie. On razziait tout ce que l'on trouvait, on se partagait les récoltes et les troupeaux, et la population était réduite en esclavage. Et puisque le cours du récit nous amène à parler des esclaves, on nous permettra d'entrer dans quelques details à leur sujet.

Car l'esclavage existait au Mossi, mais il était très doux. Peuple de cultivateurs, les Mossi avaient des esclaves pour travailler leurs champs. Ils avaient donc avantage à les bien traiter afin de pouvoir tirer d'eux un bon parti. Les esclaves étaient aussi une source de richesses. Un esclave adulte se vendait entre 50 et 100 frcs selon sa force. On ne distinguait pas entre les hommes et les femmes. Aussi était-il rare qu'un Mossi tuât son esclave. L'usage lui en donnait certes le droit, et personne, pas même son chef, ne pouvait lui demander compte de son acte; son esclave était sa chose et il en faisait ce qu'il voulait. Mais quand il désirait s'en débarasser, il le vendait, c'était plus lucratif. D'ailleurs, il fallait attacher l'esclave à la maison; l'esclave maltraité se serait sauvé au risque d'être repris, et malgré la drogue qu'on lui faisait boire, et qui comme l'eau du Léthé, devait lui faire perdre la mémoire; tandis qu'un esclave bien traité, bien nourri, avait l'espérance d'obtenir une femme et de devenir chef de case à son tour. Quand son maître était content de lui, quand il avait rendu un service signalé, son maître lui donnait parfois une de ses filles en mariage: il était libre alors et ses enfants ne naissaient plus esclaves. Un esclave pouvait être libéré quand sa famille consentait à le racheter. Le mode de libération le plus fréquemment employé était l'échange: une fille, sœur ou nièce de l'esclave à libérer, était donnée à sa place. C'est une coutume qui a existé jusqu'à ces derniers temps.

Les Mossi se procuraient des esclaves soit par achat, soit par la guerre, soit par la naissance. Aucune distinction n'existait entre ces différentes sortes d'esclavage. Les esclaves étaient tout traités de même. Les Bousansé et les Gourounsi fournirent le plus grand nombre d'esclaves, et comme partout, les Yarsé et les Haoussa musulmans étaient les grands commerçants. Mais les Mossi se vendaient aussi entre eux, et quand un homme puissant s'emparait d'un enfant ou même d'un adulte, trouvé sans défense dans la brousse, il le vendait en esclavage. Parfois l'enfant était séparé de sa mère esclave, mais c'était rare. Les esclaves faisaient partie des biens de la famille, et en cas de décès, devenaient la propriété de l'héritier. Mariés par leur maître, ils acquéraient une liberté relative, avaient leur chez eux, leur champs qu'ils cultivaient pour eux mêmes, ils pouvaient acquérir des biens, acheter des bêtes de somme, des chèvres, des moutons, des bœufs. La seule servitude qui leur restât, c'est qu'ils devaient donner en mariage, à leur maître, toutes leurs filles. C'est ainsi qu'il y a des villages entiers d'esclaves, ne se distinguant en rien des autres villages. C'est ainsi que le village de Koupéla, évalué à 2500 habitants, est entièrement composé par les esclaves du naba, excepté trois familles. Le premier ministre lui-même, le Saman-Naba, et tous les ministres sont des esclaves du naba. Il est vrai que sous cette dénomination sont compris les esclaves pour dettes. Quand un indigène avait emprunté au naba une somme assez importante, la valeur d'un bœuf, par exemple, et qu'il ne pouvait pas payer, un compromis s'établissait entre le débiteur et le naba. Le débiteur promettait de donner toutes ses filles au naba et ainsi engageait toute sa postérité. On disait alors qu'il était devenu l'esclave du naba.

Un autre moyen de se procurer des bras pour travailler la terre, c'était d'avoir des serfs. Il y a deux sortes de serfs — domestiques si l'on veut —: les *dakwaba* et les *noakansé*. Un *dakonré* (singulier de *dakwaba*, désigne, étymologiquement, celui qui n'est pas marié) a une famille, et est mis, par sa famille, au service d'un homme riche dans le seul but, quand il sera en âge, d'être marié, d'avoir une femme. Il travaille pour son maître, pioche ses champs, fait ses commissions, il peut, avec l'autorisation de son maître, avoir son champ à lui, et quelques petits biens, mais quoique libre, il ne peut quitter son maître pour se mettre en service chez un autre indigène. Un *noakanga* (singulier de *noakansé*) n'a pas de famille. Il se met librement en service pour être nourri, logé, parfois habillé, son maître le mariera plus ou moins vite selon les régions. Un *noakanga* est plus libre qu'un *dakonré*, car il peut quitter son maître quand il veut, soit pour commercer, soit pour se mettre en service chez un autre individu, mais souvent il doit tout son travail à son maître.

Les Peuls pasteurs n'ont jamais été les esclaves des Mossi par ce qu'ils ne peuvent que garder les troupeaux et sont incapables de travailler la terre; ils étaient cependant dans un vasselage très dur sous la coupe des Mossi, spécialement des nabas et servaient de victimes dans certains sacrifices. Des Mossi, vendus par des Yarsé ou d'autres Mossi, ont été parfois leurs esclaves, surtout dans la région de Dori, appelé Gyémaré par les indigènes.



[facing p. 14]

Anthropos IX.

En haut: Le salut Mossi.
En bas: Un naba et ses cavaliers.

Chapitre deuxième. — **Administration.**

Un des traits caractéristiques du pays mossi, c'est la puissance des chefs et la soumission des sujets. Cet esprit de soumission imprègne toute la mentalité mossi. Le Mossi n'est pas très dissimulé, fermé à ses semblables, comme l'est, dit-on, le Bambara. Il cause au contraire assez librement avec ses amis, même de ses affaires personnelles; ce qui ne veut pas dire qu'il ne sait pas garder un secret, surtout si c'est le secret du roi. Mais pour qu'une certaine liberté, qui devient presque de l'intimité, mais jamais de l'amitié au sens le plus élevé du mot, s'établisse entre deux individus, il faut qu'ils soient égaux. Si le Mossi paraît dissimulé, c'est qu'il a peur de froisser un plus puissant que lui. En face d'un chef, de quelqu'un qui a la force, comme il dit, il cédera toujours quitte à garder intérieurement son sentiment et à agir à sa guise; et un chef quand il parle, n'entend que ces mots: *bé néré, naba* — c'est bien, c'est cela. Je suis de ton avis.

Le salut mossi, autrefois en usage dans tous les empires noirs du Soudan, spécialement aux cours de Ghana, Mali et Gao, indique bien cette mentalité et quand, étrangers, nous pénétrons pour la première fois dans ce pays, nous sommes choqués de voir un homme s'abaisser ainsi devant un autre homme. C'est que pour saluer, le Mossi, dépose tout charge, chapeau, sabre, retire ses savates, s'asseoit à terre, replie légèrement les jambes, porte le buste en avant, les coudes sont appuyés à terre et aussi écartés que possible l'un de l'autre; les avants-bras repliés devant la poitrine et les deux mains à demi fermées le pouce levé en l'air, frappent ensemble la terre trois ou quatre fois; puis l'individu se relève un peu et frotte ensemble la paume de ses deux mains. Jamais il ne regarde en face celui qu'il veut saluer, mais les yeux sont légèrement baissés. C'est vraiment une attitude très humiliée, surtout quand le chef ainsi salué, reste debout, ou se trouve à cheval et dominant son subordonné, daigne à peine lui accorder un regard. Les femmes, au lieu de frapper la terre avec les avant-bras, la frappent avec les coudes et relèvent, à la hauteur des épaules, les mains ouvertes et les doigts allongés. Le grand salut, très rarement employé d'ailleurs, consiste, après le salut ordinaire, à se retourner, à prendre de la poussière avec ses deux mains et à s'en couvrir le front, puis à revenir saluer son interlocuteur.

Deux indigènes qui se connaissent, se croissent-ils dans un chemin, le plus jeune s'accroupit le premier et commence le salut auquel l'autre répond en s'accroupissant à son tour. S'ils portent des charges, ils les déposent à terre, puis se saluent. Ils ne sont jamais pressés. Les serviteurs et les femmes, passant devant un chef, s'inclinent légèrement et joignent les mains devant la poitrine, paume contre paume. Si compliqué que soit le salut mossi, les indigènes le font avec grace et aisance; ils y sont habitués dès leur plus jeune âge, et en tous cas ne sont pas alors gauches et empruntés comme lors qu'ils s'essaient à ébaucher le salut militaire, si beau et si noble quand il est bien fait, mais geste ridicule quand il est déformé par un Noir.

Le terme générique pour désigner les chefs est *naba*. Cependant il y a une distinction entre *naba* et *dimma*. Le dimma est celui qui est élu selon des règles très précises, que nous étudierons plus loin, mais dont l'autorité procède directement de cette élection. Il n'y a au Mossi que cinq dimma: le Moro-Naba, le naba de Fada, celui de Tenkodogo, celui de Boussouma, et celui du Yatenga. Le naba, au contraire, tient son autorité d'un autre chef plus puissant que lui, qui l'a désigné entre plusieurs prétendants. Ce sont tous les autres chefs.

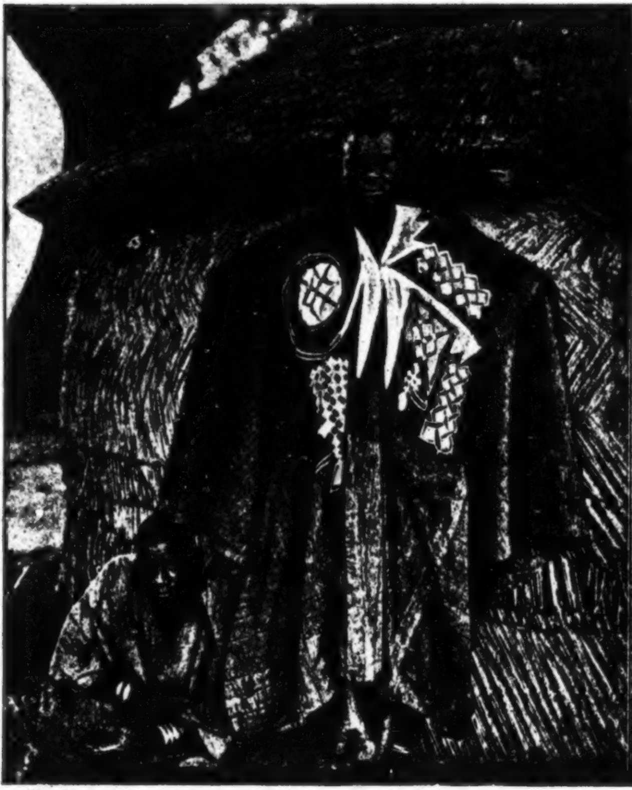
Le pays mossi est tout entier sous l'autorité du *Moro-naba*, assisté de cinq grands ministres: le *Widi-naba*, le *Laralé-naba*, le *Gounga-naba*, le *Kamisoro-naba*, et le *Ballum-naba*. Les attributions de ces ministres sont assez mal définies. Le Kamisoro est eunuque et chef des eunuques. A sa mort tous ses biens reviennent au Moro-Naba, puisqu'il ne laisse pas d'héritier. Aussi le Moro-Naba avait-il avantage à l'enrichir, et à lui donner la plus belle province de ses états. Le Widi-naba remplace le Moro-Naba depuis sa mort jusqu'à l'intronisation de son successeur. C'est lui qui préside à l'élection et proclame l'élu. Le Laralé est le gardien des tombes des ancêtres du Moro-Naba, et le Ballum est le chef des pages et des danseurs; quand le Moro-Naba marie un de ses pages, celui-ci s'installe près des cases du Ballum-naba. C'est le moins important des ministres et, avant l'occupation française, il ne commandait à aucune province.

Le Moro-Naba commande directement à une grande partie des territoires mossi. La partie soumise à ses ordres immédiats était divisée entre les quatre grands ministres, qui avaient chacun sous leurs ordres des chefs de canton. Les territoires non soumis directement au Moro-Naba, sont placés sous l'autorité de chefs puissants que l'on peut appeler chefs de province, vassaux assurément du Moro-Naba, mais vassaux très indépendants et un peu comme l'étaient les duc de Brétagne et de Bourgogne vis-à-vis du roi de France. Tels sont les nabas de Ouahigouya, de Yako, de Boussouma, de Bélousa, etc., car ils sont nombreux tout autour du pays réservé au Moro-Naba, surtout au nord, à l'est et au sud. Ces chefs de province pouvaient avoir des vassaux indépendants, mais qui cependant reconnaissaient leur autorité; tel le naba de Koupéla, vrai chef de province, mais vassal du naba de Bélousa, vassal lui-même du Moro-Naba. Le naba de Salmatenga se trouve dans la même condition vis-à-vis du naba de Boussouma.

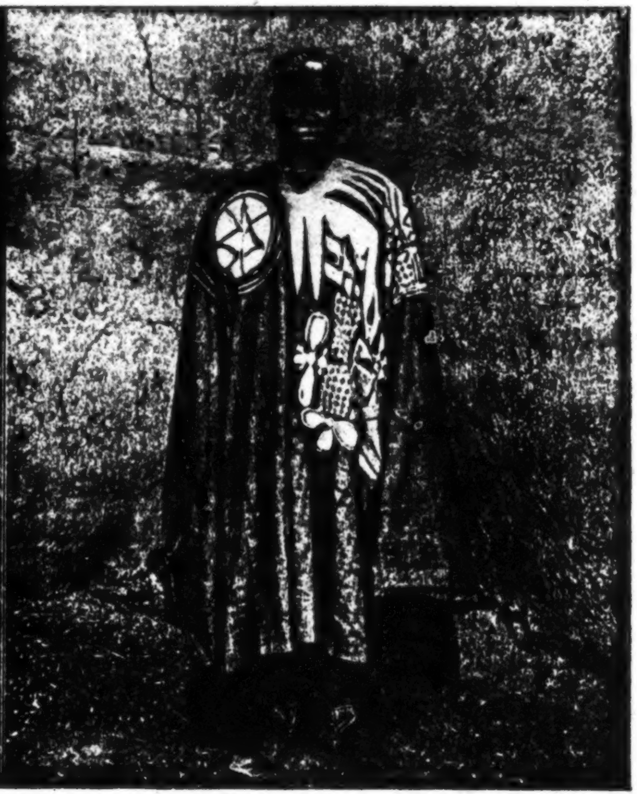
Chaque province est divisée en cantons ayant chacun à sa tête un naba, et le canton est formé d'un certain nombre de villages qui ont, en général, chacun un naba. Certains villages dépendent directement du chef de province qui les distribue entre ses ministres. Il arrive même que certains villages n'ont pas de naba proprement dit. Ce sont principalement les villages formés par les enfants d'un grand naba. Un vieillard est alors chargé des fonctions administratives. Ces villages qui n'ont pas de naba, peuvent cependant en obtenir un, par exemple, si le chef de province a un fils qui s'installe dans ce village et que les habitants soient contents de sa présence, son père peut le nommer naba de ce village. Certains villages, très rares d'ailleurs, sont commandés par des femmes, que des anciens assistent, quand il y a une affaire à juger.

L'autorité de chaque chef est tempérée par son conseil. Le Moro-Naba lui-même n'agit pas sans prendre l'avis de ses ministres. Chaque chef de

[facing p. 16]



Un chef de province mossi.



Le Moro-Naba des Mossi.

Anthropos IX.

2: Mangin

FA28 Mossi

province a son conseil. Les noms donnés aux ministres varient d'une province à une autre province, mais les attributions restent les mêmes. Les chefs de cantons consultent les hommes les plus âgés du village dans lequel ils résident, et un chef de village ne prend aucune résolution, pouvant intéresser la communauté, sans réunir les anciens et sans les consulter.

Tout se fait par la voie hiérarchique. Jamais un chef de province ne donnera un ordre directement à un village dépendant d'un chef de canton, mais il fera prévenir ce dernier qui lui-même préviendra le chef de village, et ce dernier, réunissant ses vieux, leur communiquera les ordres reçus, et par eux préviendra tous ses administrés. Les ordres ainsi transmis régulièrement sont toujours exécutés, mais si, par hasard, un chef de canton voulait désobéir à son chef de province, il serait suivi par ses gens qui reconnaissent son autorité avant toute autre.

Les derniers Moro-Naba étaient devenus un peu des rois fainéants et le protocole auquel ils étaient astreints de par la coutume, ne laissait pas d'être gênant à l'instar de l'étiquette des cours européennes. Car le Moro-Naba est entouré d'une véritable cour. Nous avons vu que son grand conseil se compose de cinq grands ministres. A eux se joignent l'Iman qui représente les musulmans et a une certaine influence, et le *Teng'Soba*. Les fonctions de ce dernier sont assez spéciales. Il n'habite pas le même village que le Moro-Naba, et commande un canton. Mais en cas de guerre, c'est lui qui est consulté sur l'opportunité des hostilités et sur leurs chances de succès. C'est lui qui doit alors faire les sacrifices et questionner les mânes des ancêtres. Quand la guerre est décidée, il prend le commandement des armées, et tous, ministres et chefs de cantons, doivent lui obéir. Le Moro-Naba ne quitte pas Ouagadougou.

Autour de ces grands dignitaires s'agite tout un monde de subalternes. Les eunuques, gens peu recommandables, puisque on faisait parfois eunuques les voleurs récidivistes, et généralement les pages qui s'étaient permis trop de familiarités avec les femmes du naba. Quelques-uns pouvaient arriver à une haute situation. Le Kamisoro est toujours eunuque, et quelques cantons importants leur étaient réservés.

Les pages sont de jeunes enfants choisis avec soin parmi les mieux doués du pays. Ils doivent servir le naba et portent le nom de *soroné*. Jamais le naba n'est seul; il a toujours à ses côtés un ou plusieurs pages. Celui-ci tient l'éventail, celui-là est près du monarque pour l'aider à changer de position, un autre s'occupe des savates, un autre du bâton de commandement, et le grand échanson tient sans cesse dans sa main une calebasse remplie de bière de mil forte et recouverte d'un plateau en vannerie artistement tressé. Les soronés ont les bras ornés de bracelets de cuivre, souvent de cuivre jaune et rouge alterné, deux, trois, quatre bracelets. Ils ont parfois des bracelets aux poignets et au dessus du coude; parfois aussi les deux pieds sont ornés de gros bracelets ou même de guêtres de cuivre qui embarrassent singulièrement la marche de celui qui les porte, mais sont un ornement très recherché. Tous ces soronés sont aux petits «soins» autour du monarque. Tousse-t-il, les paumes des mains se frottent l'une contre l'autre; les doigts claquent. Il en est de même quand il boit, éternue ou crache. S'il se lève, toute la cour se lève, et lorsqu'il est sujet aux infirmités communes à touts les mortels, toute la cour le suit et s'accroupit comme lui.

Les jours de grandes cérémonies, la musique accompagne le naba, et il ne peut plus faire un geste, dire un mot, faire un pas, sans que les musiciens jouent des différentes espèces de tambours. Le tambour type, spécial au mossi, le *bindré*, celui dont seuls les membres de la corporation des tambours peuvent jouer, se compose d'une calebasse qui peut atteindre 70 à 80 *cm* de diamètre. Elle est vidée, le côté où s'attachait la queue du fruit est enlevé, et remplacé par une peau de chèvre fortement tendue. C'est en frappant cette peau avec ses mains que l'artiste tire de son instrument des sons très différents. C'est tout un art de bien jouer de ce tambour, et les membres de la confrérie y sont habitués dès leur jeune âge. Ce sont les troubadours, les griots du pays, qui chantent les louanges des chefs dont ils connaissent toute la généalogie, qui fréquentent les marchés, qui suivent les gens riches et les proclament les plus braves, les plus généreux, les plus beaux des hommes que la terre ait portés, afin d'obtenir quelques cadeaux. Ils sont de toutes les fêtes.

Il y a aussi le *lounga*, fait d'un morçeau de bois évidé en forme de sablier; les deux extrémités sont assez larges et réunies par un cylindre plus étroit; ce tambour se porte sous le bras, et ses deux ouvertures sont fermées par des peaux de chèvres; elles sont réunies par des cordes que l'artiste tend plus ou moins en serrant le tambour entre son bras et son côté gauche, tandis que de la main droite il frappe une des peaux avec un petit bâton recourbé et terminé par une boule.

La musique du naba se compose encore de flûtes, dont les indigènes, souvent les Peuls, savent tirer de jolis sons, mais trop souvent les mêmes, et de petits violons à une seule corde, qui, sous l'archet habilement manié, ne laissent pas de rendre des sons agréables.

Si le Moro-Naba doit monter à cheval, les palfreniers amènent sa monture magnifiquement caparaçonnée avec têtière en cuivre, grand tapis brodé qui couvre tout le dos et la croupe même. Une pièce d'étoffe brodée cache tout le poitrail de la bête et la selle, genre arabe, avec grands étriers de cuivre, supporte de chaque côté de grands plateaux de même métal. Les tambours jouent quand le naba sort de sa demeure, ils changent d'air quand il met le pied à l'étrier, l'air varie encore quand il se met en route, et toute la population à plusieurs kilomètres à la ronde, est avertie de tous les gestes du Moro-Naba. Un soroné le précède portant son coussin, et un autre portant son bâton de commandement. Les ministres présents à la cour et les chefs étrangers présents à la capitale s'empressent de monter à cheval. Des gardes du corps du Moro-Naba l'accompagnent, quatre forts gaillards marchent à ses côtés, les bras appuyés sur la croupe du cheval comme pour empêcher le monarque de tomber, tandis que des cavaliers, armés de lances, font la fantasia, courent 100 *m* devant le naba, en brandissant leurs lances, et reviennent au grand galop, puis repartent. C'est un va-et-vient continuel et une distraction pour le naba qui, lui, ne peut pas galoper.

2

[facing p. 18]

Anthropos IX.

En haut: Le Moro-Naba. Derrière lui son frère, âgé d'une douzaine d'années et chef d'une grande province; à ses côtés: deux pages.

En bas: Ballom-Naba entouré de ses pages. Debout derrière lui: ses deux enfants chrétiens.

Tous les chefs de province et les chefs de cantons ont leur cour, leurs ministres, leurs soronés, leurs tambours. Le privilège d'avoir des eunuques est cependant réservé au Moro-Naba. Mais pour avoir droit aux soronés, au coussin et aux éperons, il faut avoir été régulièrement intronisé. Et c'est pour avoir négligé de suivre les traditions, que le naba actuel de Koupéla ne possède aucun de ces privilèges.

C'est qu'il y a toute une tradition pour l'intronisation des naba. Chaque naba intronise ses vassaux. Le Moro-Naba intronise les chefs de provinces excepté ceux qui portent le titre de *dimma*; les chefs de provinces intronisent les chefs de cantons, et ceux-ci, les chefs de villages qui dépendent d'eux. Le droit de nomination est une grande source de revenus pour les nabas.

En effet, à la mort d'un chef de village, plusieurs prétendants briguent le pouvoir. Tous vont saluer le naba, qui les commande, et lui offrent de nombreux cadeaux, des cauris, des poules, des moutons, et, s'il sont assez riches, des barres de sel, un cheval, et parfois même une femme. Celui qui donnera le plus, a le plus de chances d'être choisi, et ce n'est que quand le naba électeur prévoit que les prétendants vont être à court de cadeaux qu'il se décide à désigner l'élu.

Voici comment les choses se passent à Koupéla pour la nomination d'un chef de village dépendant directement du chef de province. Les prétendants doivent s'adresser au ministre qui a la haute main sur leur village, c'est leur introducteur obligé auprès du naba dont dépend le choix, c'est le maître du chemin, le *sor'soba*. Quand la nomination est proche, le ministre se rend de nuit auprès de ce naba, et ils s'entendent ensemble sur le choix à faire. Ce ne peut être qu'un parent du défunt ou un parent d'un naba mort précédemment. Quand ils se sont mis d'accord, le naba désigne le jour et fait prévenir les intéressés. Chacun d'eux, plein d'espoir, vient, vers le soir, avec ses gens. Ils sont vêtus d'un pantalon, d'une peau qu'ils portent en sautoir, et d'une couverture rejetée sur l'épaule à la manière antique, de façon à ce que l'épaule et le bras droit soient libres. Devant chacun d'eux se tient une jeune fille, munie d'un bâton, qui deviendra peut-être dans quelques instants, le bâton de commandement. Cette jeune fille est censée recevoir le pouvoir en même temps que le prétendant élu, et pendant toutes les fêtes de l'investiture, c'est elle qui prendra soin des objets au service du nouveau naba, et chacun lui donnera des cauris. Après les fêtes, elle retourne chez elle.

Tous les prétendants étant arrivés sont assis dans la cour extérieure. Le naba reste dans sa case, et le ministre introducteur se rend auprès de lui. Le naba désigne celui sur qui porte son choix, et le ministre sort, prend la couverture de l'élu et lui dit que c'est lui, que le naba a choisi. Aussitôt les prétendants évincés se sauvent, tandis que leurs gens portent l'élu sur leurs épaules qui servent de pavois, et chantent ses louanges, en l'appelant *Wobro*, l'éléphant. Le *Trabrana*, un brave entre les braves, vient alors avec une sacoche en cuir, et l'élu doit lui donner des cauris. Il en donnera encore à son introducteur pour avoir sa couverture, et pendant les trois jours de fête qui suivent son élection, il doit fournir quantité de bière de mil. Il est d'ailleurs aidé dans ses dépenses par ses nouveaux administrés qui, bientôt prévenus, viennent le saluer et lui offrir leurs cadeaux. Les prétendants non élus reviennent le lendemain, tête rasée, faire leur soumission à leur heureux concurrent. Pendant trois jours donc c'est grande fête chez le ministre introducteur. On joue du tambour, on danse, on chante:

Sen kong'nam, lébra sonkam ysa.	Celui qui n'a pas été élu, glanera les arachides.
Bamb'naba y minimini biga, ka zué waodo, dem kom.	Leur naba est comme le petit de la sarcelle, il ne craint pas le froid, il joue dans l'eau.
Sérendé wobro, n'béla.	Venez à la rencontre de l'éléphant, pour le saluer.
Sen damma nyébra, baryoro nan wa.	Quelqu'un veut-il tuer le caïman, le serpent vient de suite[1].

Le troisième jour, on rase le nouveau naba. Sa sœur ou, à son défaut, une vieille, commence l'opération; mais n'importe qui peut l'achever. Puis tous se rendent chez le naba: l'élu va recevoir un nom, et désormais il sera défendu de le désigner par le nom qu'il portait précédemment. Chaque naba, en effet, reçoit trois noms, ou mieux trois devises, choisies par sa sœur, ou par une vieille femme de la famille. Ces devises font allusion à un fait historique passé ou à la situation de l'élu. Quand tous sont arrivés chez le naba, la sœur de l'élu indique les devises au naba, qui les proclame, et les tambours les redisent au peuple. Et l'on danse, et l'on chante, et l'on boit. Le lendemain seulement le nouveau naba bien dûment intronisé, retourne dans son village pour en prendre possession officielle.

Voici quelques devises:

I° Les devises du naba de Koupéla font allusion à la guerre qui eut lieu précédemment lors de l'élection de son père, naba Ibri, entre ce dernier et les gens de Kazémabouanga:

1° *Wadra yerda né kyongou. Wadra gousa menga, t'a péleum ka yd kyongou.* L'étoile brille malgré la lune. Mais que l'étoile se tienne sur ses gardes, car sa blancheur n'efface pas celle de la lune. (L'étoile représente le prétendant de Kazémabouanga. La lune c'est le naba de Koupéla.)

2° *Kalébdo kanenga, la son boulwaka.* La sauce de kalebdo n'est pas bonne, mais elle est meilleure que celle de boulwaka. (Le naba de Koupéla n'est pas très puissant, mais il l'est plus que les gens de Kazémabouanga.)

3° *Néda gwanga nan samma.* Le boiteux prétend qu'il le tuera. (Le prétendant — le boiteux — prétend tuer le naba de Koupéla.)

II° Les devises du Saman-Naba, le premier ministre de Koupéla, font allusion à sa situation vis-à-vis du naba, auquel il doit tout, et qui est son appui:

1° *Tídouda béleum villi n'pam n'dou.* Qui veut monter à un arbre saisit les branches pour s'aider.

---

[1] Pour dire que si quelqu'un attaque le nouveau naba, le chef de province, viendra l'aider.

2° *Gigemdé sen touka séolro, wénniginamma, walpélronamma, nonga morbo, la'b zuéta gemdé.* Le lion pioche la terre salée (bonne à manger), les bœufs sauvages, les kobas, aiment à en manger, mais craignent le lion. (Les ennemis du Saman'Naba voudraient bien avoir sa place mais craignent le naba.)

3° *Kong'panga, bar'bala.* Qui manque de force n'est que serviteur.

L'élection des grands ministres ne comporte que fort peu de cadeaux, offerts aux jours de fête qui suivent la mort du ministre, jusqu'à la nomination de son successeur. C'est le fils aîné qui généralement hérite de la charge, mais le chef de province peut nommer qu'il veut.

A la mort du naba de Koupéla, chef de province, les ministres tiennent conseil et désignent entre eux quel sera le successeur, presque toujours le fils aîné. Avant même la publication du nom de l'élu, le chef du quartier qui porte le nom de Koupéla, fait prévenir les chefs de canton, et ils se réunissent à Koupéla. Quand tout le monde est arrivé, le Tabrana proclame le nom de l'élu, et tous se rendent à Bélousa pour indiquer au naba celui qu'ils ont choisi et pour lui demander l'investiture. Généralement le naba de Bélousa accepte celui qui a été régulièrement nommé. En cas de conflit, ou si lui-même désire faire un autre choix, il le fait savoir au Moro-Naba en indiquant ses préférences, et quand son envoyé revient, il proclame l'élu, et tous se soumettent à sa volonté. N'a-t-il pas la force? En signe d'investiture, le naba de Bélousa remet à l'élu une calotte, des savates et un sceptre. Mais le nouveau naba ne peut encore ni mettre la calotte, ni enfiler les savates, ni porter le sceptre. Il doit tout d'abord se rendre au tombeau de l'ancêtre de la race, naba Kourita, auquel il offre des sacrifices, spécialement un bœuf. Il y a sept jours de fête, pendant lesquels la bière de mil coule à flots, et des bœufs sont tués en grand nombre. C'est pendant ces fêtes que l'élu se rase la tête et reçoit des mains des envoyés du naba de Bélousa la calotte, les savates, et le sceptre; c'est alors seulement qu'il est vraiment naba, et peut porter des éperons, avoir des pages et un coussin. Quand la fête est terminée à Kourit'Yaorin, le naba fait son entrée à Koupéla, sa résidence.

Quand mourait le Moro-Naba, le pays était en révolution, et livré aux serviteurs du naba défunt qui pillaient tant qu'ils pouvaient. C'est pourquoi la mort du Moro-Naba était soigneusement cachée jusqu'au jour des funérailles; c'est pourquoi quand elle était connue, personne ne sortait plus sans être armé de son arc et de ses flèches, ou au moins d'une lance. Les femmes et les enfants restaient à la maison. Pour prévenir tout désordre, on procédait le plus rapidement possible à une nouvelle élection. Le Widi-Naba faisait l'intérim et réunissait les voix des électeurs. Ils étaient vingt-cinq: les cinq grands ministres, et vingt autres chefs, peu importants dans le cours ordinaire de l'existence, non chefs de cantons et maîtres souvent de leur seule famille, mais grands électeurs de père en fils depuis la fondation de la dynastie de Ouagadougou. Ces vingt-cinq électeurs consultaient leur entourage et venaient désigner au Widi-Naba celui des prétendants sur lequel se portait leur suffrage. Car il pouvait y avoir plusieurs prétendants, mais ne pouvait être élu qu'un membre de la famille de naba Oubri, le fondateur de la dynastie. Quand les fêtes de l'enterrement étaient terminées, le Widi-Naba réunissait tous les chefs de canton et tous les nabas présents à Ouagadougou et proclamait le nom de l'élu, auquel il remettait les insignes du pouvoir. Ensuite avaient lieu de nombreuses fêtes, dont la plus solennelle se déroulait dans un petit village, situé à 2 *km* de Ouagadougou, et appelé Paspanga. C'est là que tous les nabas venaient, à tour de rôle, en commençant par les prétendants évincés, prêter le serment de fidélité.

Toutes ces coutumes ont été suivies lors de l'intronisation du Moro-Naba actuel, Naba Kom.

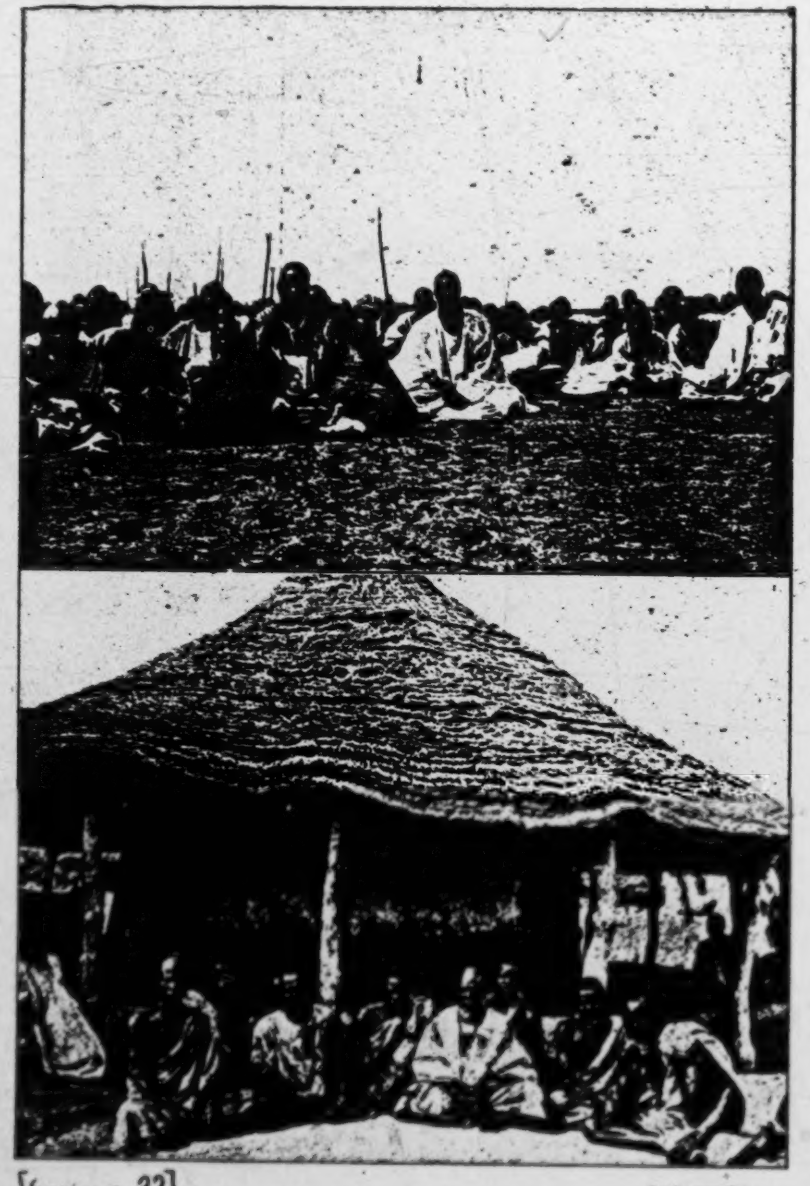
Chapitre troisième. — **Droits des chefs, droits des particuliers.**

Les nabas, qu'ils soient chefs de villages, de canton ou de province, étaient tout-puissants, et personne ne pouvait agir que sous leur regard et ne rien posséder que dans la mesure ou le naba le permettait.

En principe, tout le pays mossi appartient au Moro-Naba, qui peut disposer de tout à sa guise et donner des terres à qui il veut. En pratique, le Moro-Naba délègue ses pouvoirs à ses vassaux, les chefs de province, qui eux-mêmes les transmettent aux chefs de canton, et ceux-ci aux chefs de village. C'est ainsi qu'un indigène qui veut passer d'un canton dans un autre canton, ou même d'un village à un autre village, doit en obtenir l'autorisation, et demander au chef de canton ou de village de s'installer dans tel ou tel endroit, c'est le chef de village dans lequel il désire résider qui lui indique où il peut construire ses cases et quel champ il peut cultiver. Le naba peut déposséder un de ses administrés, s'il le veut, pour donner son champ à un autre. N'a-t-il pas la force? Le cas était cependant rare, et un indigène qui a défriché un coin de brousse, engraissé un espace libre pour semer du maïs, qui a semé et pioché, est généralement assuré de faire sa récolte, à moins de guerre. En cas d'éviction, le malheureux dépossédé n'a aucun recours: ni le chef de canton, ni le chef de province ne l'écouteraient; n'en faisaient-ils pas autant à l'occasion?

Il n'y a pas de propriété collective. Chaque individu cultive ses champs pour son propre compte; il récolte lui-même les fruits de son travail et en est le maître absolu. Cependant chaque indigène devait une dîme à ses chefs et à ses bienfaiteurs, et il est curieux, au moment de la récolte, de voir les particuliers partager leurs épis de maïs, tresser des tiges de sorgho, mesurer des paniers plus ou moins grands de petit mil. Le chef de village aura tant d'épis de maïs, le chef de canton, s'il n'est pas trop éloigné, en aura tant, le ou les beaux-pères auront les leurs et aussi tel ou tel ami auquel on doit des cauris, ou qui a précédemment rendu un service. Mais celui qui distribue ainsi à droite et à gauche, recevra à son tour de différents côtés et rentrera à peu près dans ses fonds. Les chefs de village font des cadeaux plus importants aux chefs de canton, et ceux-ci aux chefs de province.

C'était l'impôt, non pas l'impôt fixe et par tête, mais un impôt tout à fait arbitraire, et si le naba auquel on venait apporter son cadeau ne le trouvait pas suffisant, il savait bien le dire, et l'intéressé n'avait qu'à s'exécuter. Le naba de Koupéla payait, dit-on, chaque année 500.000 cauris, soit 500 frcs. et



[facing p. 22]

Anthropos IX.

En haut: Un naba et ses gens.
En bas: Un groupe de vieillards mossi.

trois chevaux au naba de Bélousa, et un million de cauris, soit 1000 frcs., en deux fois, au Moro-Naba, auquel il offrait aussi cinq chevaux. Les cadeaux au Moro-Naba étaient d'abord présentés au naba de Bélousa et de là conduits à Ouagadougou: toujours la hiérarchie.

Mais cet impôt quasi régulier n'était pas le seul. Quand le Moro-Naba désirait des chevaux, des bœufs, ou que ce soit, il faisait prévenir un chef de province, et tous s'empressaient de le satisfaire. Un chef de province à son tour désirait-il quelque chose, manquait-il de mil ou voulait-il construire des cases, il faisait prévenir un ou plusieurs chefs de canton qui eux-mêmes prévenaient les chefs de villages et par leur intermédiaire tout arrivait à point, doucement, car il fallait du temps pour que tous ces ordres fussent transmis, mais les particuliers s'exécutaient toujours.

Avec ce système il était impossible à un indigène de s'enrichir. Trop de biens auraient excité la cupidité du naba, qui aurait trouvé un prétexte quelconque pour imposer plus que d'autres cet administré trop entreprenant, et c'est pourquoi ceux qui avaient quelques vaches, avaient bien soin de les cacher en les confiant à des Peuls. Mais ceux-ci non plus ne pouvaient pas espérer voir leur troupeau s'augmenter rapidement parce que, sous prétexte de sacrifice ou de fête, les nabas avaient toujours besoin de beaux bœufs bien gras.

Il y a aussi certaines circonstances dans lesquelles les chefs de canton et même de villages et ceux qui veulent se faire bien voir, doivent venir saluer le naba et lui offrir leurs présents, jamais moins de 500 cauris, soit 50 frcs. Le naba a-t-il entrepris un gros travail comme la construction de plusieurs cases, pioche-t-il son champ ou coupe-t-il son mil: les uns sont convoqués pour l'aider; il est de bon ton que les autres viennent lui offrir leurs cadeaux. Relève-t-il de maladie, c'est encore pour lui l'occasion de recevoir des cadeaux; a-t-il échappé à un danger, vite il faut le féliciter et lui donner des cauris. A chaque fête, soit le jour même, soit dans les jours qui suivent, chaque naba doit venir saluer son chef de province et lui apporter ses cadeaux, proportionnés à l'importance de son propre commandement. Le naba se déplace-t-il: le village dans lequel il s'arrête doit le nourrir, l'abreuver et donc lui offrir poules, chèvres, moutons, voire un bœuf, si le village est assez important, et les palefreniers et les autres serviteurs de la suite du naba se débrouillent aux dépens des habitants. C'est assez onéreux. D'autant qu'une fois le naba rentré chez lui, il faut encore venir le saluer et lui offrir des cauris.

Enfin une grande source de profits c'était la guerre. Binger raconte les faits dont il fut témoin chez Boukari-Koutou, plus tard Moro-Naba sous le nom de naba Wobro, et détroné par l'arrivée de Voulet. Avant de partir en guerre, les sorciers étaient consultés, et désignaient le *tangandé*, le bois sacré, dans lequel il fallait sacrifier pour revenir vainqueur. ~~Le chef de~~ province sortait alors son drapeau, composé d'un simple bâton au bout duquel pendaient des grisgris et une queue de vache. Un homme, désigné à cet effet, portait ce drapeau sur le front de la bataille. Il ne devait jamais regarder en arrière mais toujours marcher devant lui, il ne portait aucune autre arme qu'un arc et des flèches, et s'il était tué un autre le remplaçait. Quand un village était cerné, toutes les prises appartenaient de droit au naba, qui faisait son choix, et laissait le reste à ses gens. Tous les hommes valides qui pouvaient encore se battre et refusaient de devenir esclaves, étaient mis à mort; les vieillards étaient épargnés, les femmes et les enfants étaient réduits en esclavage. Le naba était maître de ceux pris par des cavaliers montant ses propres chevaux; en cas de discussion sur la prise, le naba s'emparait des captures; si les particuliers réussissaient à s'entendre, ils partageaient à l'amiable; celui qui avait pris un cheval ou un esclave par ses propres moyens, en était le maître, mais pour éviter des représailles, il offrait le plus souvent au naba une partie de ses prises. Aucun traité de paix ne mettait fin à la guerre. Elle cessait quand le butin était jugé suffisant. C'est ainsi que les pays Gourounsi et Bousansé étaient de vrais greniers pour les Mossi, où ils allaient puiser selon leurs besoins.

Les nabas ne se contentaient pas d'administrer et de toucher l'impôt, ils rendaient aussi la justice, au civil comme au criminel. Le chef de village jugeait généralement en première instance, mais le condamné pouvait faire appel de son jugement au chef de canton et de celui-ci au chef de province ou même recourir directement à ce dernier. Les juges étaient toujours assistés par des assesseurs, par les anciens du village pour les nabas subalternes, par les ministres pour le chef de province. Un criminel était jugé dans le plus bref délai, et l'accusé n'était mis en prison préventive que pour attendre l'arrivée des témoins. Il pouvait d'ailleurs citer ses témoins, et ils étaient convoqués.

Aucun interrogatoire ressemblant à l'inquisition de nos juges d'instruction ne précédait l'audience. Tout se passait en plein jour, chacun pouvait intervenir quand il voulait, et la torture n'était pas employée pour obtenir des aveux compromettants, mais parfois pour faire avouer de faux témoins. Un fils n'était pas admis à témoigner en faveur de son père, les esclaves et les serviteurs ne témoignaient pas en faveur de leur maître: leur déposition aurait pu trop facilement manquer de sincérité.

En cas de contestation il n'y avait pas d'ordalie ni d'intervention de sorcier. Le serment n'était pas déféré aux témoins par le juge, mais un plaideur pouvait dire: «Que je ne puisse plus me lever d'ici, si je mens (i. e. que je meure).» Si celui qui est accusé d'avoir une dette envers un individu mort récemment, nie cette dette, l'héritier peut le conduire à la tombe et l'obliger à boire de l'eau dans laquelle a été délayée de la terre du tombeau. C'est une épreuve très redoutée, car les Mossi croient que le mort viendra se venger.

La culpabilité doit être prouvée par des témoins, sinon l'accusé est laissé libre; en cas de discussion sur la propriété de champs, d'animaux domestiques, etc., chacun apportait ses arguments, citait ses témoins, et les juges décidaient d'après les débats. Si deux femmes se disputaient entre elles, les maris devaient s'entendre pour les départager; s'il s'agissait de contestations au sujet de mariage, le chef de province était juge. Par exemple: Une jeune fille a été promise et la dot en partie payée, puis le père de la jeune fille s'est ravisé et l'a donnée à un autre, le prétendant frustré pouvait recourir au chef de province qui faisait rendre la dot. Quand un accusé se sauvait pour éviter le jugement, il ne pouvait être jugé que si des témoins déposaient contre lui.

Le jugement prononcé était exécuté autant que possible, même en l'absence du condamné, et s'il revenait, le jugement n'était pas recommencé, mais le condamné pouvait en appeler au chef de province. Dans tous les cas, la famille est responsable. Si la condamnation comporte une amende à payer, et si les biens du condamné sont insuffisants, les biens de ses parents sont saisis; les parents répondent des dettes de leurs enfants, et si un accusé est en fuite, un de ses parents est saisi à sa place. Par contre, le chef de famille est maître absolu des siens et juge dans sa famille. Il doit payer les dettes de ses enfants et les amendes qu'ils ont encourues, mais il peut les châtier, voire même les mettre à mort, ou les expulser et les maudire, punition généralement extrêmement redoutée. Et ces faits nous indiquent déjà toute la force du groupement familial, que nous étudierons dans la seconde partie de cet ouvrage. Le naba fait exécuter la sentence, prononcée par le tribunal; le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire étaient confiés à la même personne. Celui qui refusait de payer ses dettes ou l'amende infligée, était dévalisé. Aucune commutation de peine n'était admise, et celui qui était condamné aux fers ou à mort, devait subir lui-même sa condamnation, il ne pouvait se libérer en payant une amende, ni se substituer un esclave. Les exécutions capitales étaient publiques. Le chef de province pouvait exercer le droit de grâce, mais évidemment il en usait fort rarement: la vie d'un homme est si peu de chose aux yeux d'un Noir!

La procédure était la même pour tous, hommes et femmes. Cependant les fils de naba, les *nakomsé*, n'étaient ni jugés ni punis publiquement; ils n'étaient pas liés avec des cordes, mais avec des bandes d'étoffe, et en cas de condamnation à mort, ils étaient pendus et non assommés. D'ailleurs les plaintes contre eux étaient extrêmement rares; les fils d'un naba puissant pouvaient tout se permettre impunément.

Voici à titre d'exemple, quelques crimes punis et le châtiment infligé. Evidemment il n'y avait aucun code écrit, aucune échelle de pénalité régulièrement prévue. Tout dépendait de la coutume et du bon plaisir du juge. Aussi les riches pouvaient-ils, en payant leurs juges, obtenir des sentences en leur faveur; aussi un voleur échappait-il au supplice qui l'attendait en partageant son vol avec le naba; sinon le voleur pris en flagrant délit était fustigé et parfois ne s'en relevait pas. Il était condamné à plusieurs mois de fers et exposé à la risée publique devant la case du naba; il devait rendre ce qu'il avait pris, et sa famille était responsable. En cas de récidive, il était conduit au marché la corde au cou, abondamment abreuvé de *dolo*, rassasié de viande, puis assommé au pied d'un arbre à coup de bâtons. A Ouagadougou, il était parfois fait eunuque, ce qui équivalait presque à une condamnation à mort, parce que l'opération, exécutée d'une façon très barbare, était souvent suivie de mort. La justice française, plus clémente, se contente de la prison, ce dont se plaignent les honnêtes gens qui trouvent le châtiment trop doux.

En cas de meurtre volontaire, le meurtrier était mis à mort ou à son défaut, un membre de sa famille était exécuté. On ne cherchait pas à connaître qui avait commencé ou qui avait raison dans une rixe. (Le meurtre par imprudence était puni d'une amende, payée à la famille de la victime. Le droit de légitime défense était évidemment admis. S'il y avait coups et blessures, les adversaires étaient mis aux fers.)

Les vieilles femmes étaient souvent accusées d'être sorcières et de manger l'âme des enfants. Si leur crime semblait prouvé, si les sorciers consultés avaient déclaré telle ou telle vieille coupable de la mort d'un bébé, la pauvre était mise à mort d'une façon très cruelle: on prenait une marmite en terre, à laquelle on faisait une seconde ouverture pour que la tête de la malheureuse puisse entrer toute entière dans la marmite. La marmite était alors très fortement chauffée et on en coiffait la prétendue coupable.

Une chèvre, un mouton qui causaient des dégâts dans un champ pouvaient être tués sur place. Il fallait alors prévenir le propriétaire de la bête, qui n'avait rien à dire, mais enlevait son animal. Si les dégâts étaient causés par un bœuf ou un âne, le propriétaire du champ devait le faire constater et avait droit à des dommages et intérêts.

Quiconque trouvait un objet de peu de valeur, par exemple un couteau, même un habit, pouvait le garder; mais on devait remettre au naba tout ce qui pouvait atteindre un prix assez élevé, comme un mouton, un âne, à fortiori une vache, et l'objet trouvé appartenait alors au naba.

Le chef de province pouvait seul juger un ravisseur. Celui-ci était battu et mis aux fers, la fille était rendue à ses parents, et si elle mettait au monde un enfant, il était tué. Mais, si les parents donnaient la fille au naba, le ravisseur était mis à mort. Un adultère, pris en flagrant délit, pouvait être mis à mort par le mari trompé; mais s'il n'y avait pas flagrant délit, si le coupable avait réussi à s'enfuir, ou s'il avait simplement été dénoncé par sa complice, le mari trompé n'avait aucun recours. Le séducteur d'une jeune fille devient généralement maître de la fille si elle enfante, mais il doit donner une autre fille au fiancé.

Le chef de province avait un procédé spécial pour s'assurer de la fidélité de ses nombreuses épouses et de ses soronés. Quand une femme ou un soroné ne se conduisait pas bien, le poënaba devait les désigner au naba. Il procédait ainsi. Tous les vendredis, le poënaba quittait son village, à pied, un martinet à la main. Devant lui un serviteur portait une sacoche en cuir renfermant les grisgris. Personne ne pouvait l'approcher, tout le monde se sauvait dans la brousse, et le sentier qu'il avait suivi, était interdit tant qu'il n'était pas avéré que le terrible homme était arrivé chez le naba. Les femmes de ce dernier étaient réunies, le poënaba remplissait d'eau une grande calebasse, versait ses ingrédients dans l'eau et s'asseyait devant la calebasse. Les femmes s'approchaient à tour de rôle et se miraient dans l'eau. Le poënaba regardait aussi le liquide et disait reconnaître alors les femmes fidèles et celles qui ne l'étaient pas. Les premières étaient laissées en liberté, mais souvent battues afin de leur passer l'envie d'être infidèles. Celles qui étaient désignées comme infidèles, étaient saisies et devaient dénoncer leur complice. Tous deux étaient assommés à coups de bâton. Si la prétendue coupable n'avait pas de complice ou refusait de le dénoncer, elle seule était mise à mort. Les femmes montrent encore avec terreur le lieu de l'exécution. Cette manière de procéder était très barbare et les abus étaient criants. Pour éviter une dénonciation qui leur coûtait la vie, les pauvres femmes étaient prêtes à tout, et faisaient au poĕnaba tous les cadeaux qu'elles pouvaient faire afin d'être épargnées.

Toutes les pages qui précèdent ne sont plus que de l'histoire ancienne. L'occupation française a profondément modifié toute l'administration et restreint les droits des nabas, qui ne sont plus que des fonctionnaires. Le peuple apprend peu à peu à ne plus les craindre, leur autorité se relâche, les cadeaux diminuent, et les nabas sont réduits à la portion congrue, obligés de cultiver leurs champs tout comme ceux qui ne sont pas nabas. Leur pouvoir judiciaire n'existe pour ainsi dire plus, et si quelques-uns ont conservé une réelle autorité, cela tient à leur éloignement de tout centre administratif et à leur passé; ils étaient en charge avant l'occupation française et ont su, malgré tout, conserver leur prestige. Mais peu à peu la mentalité change et le respect s'en va. Est-ce un bien? Est-ce un mal? On en pourrait discuter longuement, car si ce mode d'administration comportait des abus regrettables et qui devaient être réprimés, elle avait aussi ses bons côtés, et avait su faire des Mossi un des peuples les plus craints et les plus homogènes de la boucle du Niger.

◆

LIVRE DEUXIEME.

Vie familiale.

Chapitre premier. — **Constitution de la famille par le mariage.**

La famille se constitue par le mariage. C'est donc l'union matrimoniale qu'il faut tout d'abord étudier. Evidemment le christianisme n'ayant paru que depuis fort peu de temps dans le pays, la virginité y est inconnue: les indigènes n'en ont pas même l'idée. Toute fille nubile doit être mariée. Elle est donnée en mariage par celui auquel elle appartient sans que ses goûts soient jamais consultés. Elle appartient tout d'abord à son père, mais parfois dès avant sa naissance, elle est à celui qui a donné sa mère, à cette condition, — et c'est une clause ordinaire dans les contrats de mariage libre — que la première fille qui naitrait d'elle serait mariée par son grand-père. Ou encore elle est au maitre de son père qui souvent n'a plus que cette charge vis-à-vis de celui dont il fut l'esclave. C'est ainsi que presque toutes les filles qui naissent à Koupéla, reviennent de droit au naba, les habitants de cette localité ayant été ses esclaves. Parfois la fille sert à payer des dettes; on emprunte en promettant de donner sa fille en mariage. Elle sera livrée, souvent sans autre dot que la somme empruntée, et, contrairement à la coutume déjà signalée, la première fille qui naît d'elle n'appartient pas au grand père: elle-même est considérée comme une esclave. La fille peut être donnée en échange de son frère ou de son oncle réduit en esclavage et qui recouvre ainsi la liberté. Ou bien le père été atteint d'une maladie grave. Il a fait venir un médecin qui a consenti à le soigner mais à la condition que la fille du malade lui appartiendrait en cas de guérison. Le père guérit et la fille est donnée en mariage à l'heureux docteur. Il y a aussi échange de fille: un indigène donne sa fille en mariage à un autre indigène qui lui donne la sienne.

La fille n'est mariée par sa mère que si c'est une enfant naturelle, dont le père est en principe inconnu. Seules les sœurs de certains nabas peuvent choisir leur mari à leur gré et le quitter quand il leur plaît. Il est facile de s'imaginer la vie volage qu'elles mènent! Dans les autres cas, la jeune fille est mariée par son père ou par l'héritier de ce dernier si le père vient à disparaître[1]. La mère n'est pas consultée, mais comme c'est elle qui s'occupe de sa fille, jusqu'à ce qu'elle aille chez son mari, elle peut, par ses conseils, ses promesses, au besoin par ses menaces, détourner sa fille de tel ou tel parti et la recevoir si elle se sauve de chez un mari auquel elle a été donné contre son consentement.

---

[1] Il est impossible d'énumérer tous les cas qui peuvent se présenter, ce serait fastidieux. Les sorciers interviennent assez souvent et qui sait ce qui peut passer par la tête d'un sorcier! Un cas entre plusieurs: Une femme a eu une fille après plusieurs autres mortes si tôt après leur mariage; le père consulte alors le sorcier pour savoir s'il doit encore promettre sa fille en mariage. Le sorcier déclare qu'il faut la laisser libre de choisir son mari, sinon, elle mourra comme ses sœurs. Le père la laissera libre.

Si la jeune fille refuse absolument d'aller chez son fiancé, son père essaie de la persuader mais n'use guère de la force. Si la fille persiste malgré tout dans son refus, ce qui est extrêmement rare, le père rendra au fiancé l'argent qu'il a emprunté mais non ce qui lui a été donné bénévolement. Si le père vient à mourir après avoir promis sa fille, son héritier ne peut pas se dédire et donner sa sœur ou sa nièce à un autre, mais c'est lui qui désormais recevra les cadeaux. Si le fiancé meurt, son héritier aura la fille promise à son père, à la condition toutefois qu'il continue à payer la dot.

⁂

En effet, contrairement à ce qui se passe dans nos pays d'Europe, la femme, étant considérée comme une richesse, se paie et ce n'est point elle qui apporte une dot mais bien celui qui veut l'avoir pour femme. Si donc un homme désire la fille d'un ami, il va saluer le père de la jeune fille en question bien que parfois elle soit encore à la mamelle. Mais il se garde de dire ce qu'il désire. Il vient tantôt avec quelques cauris tantôt avec une poule, parfois un morçeau de sel, voire même un mouton. Le père de l'enfant comprend, et quand il a un travail à faire, son champ à piocher, son mil à battre, ses cases à couvrir, il fait prévenir le prétendant qui s'empresse de venir travailler pour celui qu'il désire avoir pour beau-père.

Au bout de quelque temps, ce dernier dit au prétendant: «Tu agis bien avec moi, je suis content de toi, j'agirai bien avec toi.» Le prétendant a compris et redouble d'assiduité. Il envoie ses amis; et à toutes les fêtes, il fait présent de quelques poules au père de sa future. Mais il n'y a pour ainsi dire jamais promesse ferme, fiançailles, au sens propre du mot. Parfois, le beau-père a des embarras d'argent, des dettes criardes, ou il a vu un bel habit et veut l'acheter; il fait demander à son ami de lui avancer l'argent. L'autre sait bien qu'il prête à fonds perdus ou plutôt sur la tête de la fille et s'il refuse c'est qu'il ne peut réellement pas donner ce qui lui est demandé car si les pourparlers venaient à être rompus, le père de l'enfant devrait rendre l'argent ainsi avancé ce qui l'embarrasserait fort et donc l'empêchera de revenir sur sa promesse. Il est d'ailleurs extrêmement rare qu'une fille ainsi promise ne soit pas donnée à celui qui a fait les premières avances et qui a été agréé. Le père qui, après avoir reçu des cadeaux pendant un certain temps, promettrait sa fille à un autre, serait fort mal vu et obligé de rendre l'argent qu'il aurait emprunté. Il s'exposerait de plus et lui-même et celui qu'il aurait préféré aux vengeances de l'évincé.

La dot, sans être excessive, puisque on peut évaluer l'ensemble des cadeaux à une cinquantaine de francs à donner en plusieurs années et sans compter, bien entendu, les journées de travail, la dot suppose cependant une certaine aisance et tout au moins la facilité de se procurer les cauris nécessaires. De plus, le père de l'enfant aimera mieux la donner à quelqu'un qui possède déjà une certaine notoriété et quelque fortune, en un mot à un homme âgé. C'est ainsi que des fillettes sont promises à de vieux barbons et que des têtes blanches entrent en relations avec de toutes jeunes filles; tandis que les fils du vieillard, en âge d'être mariés, ne peuvent se procurer de femmes. Si le père a de quoi payer la dot, il se gardera bien d'aider son fils, même si ce dernier a trouvé lui-même un parti qui lui convient. Sans doute, toutes les femmes du père passeront dans l'héritage au fils aîné qui en donnera à ses frères plus jeunes, mais il faut attendre la mort du vieillard, et elle tarde parfois longtemps. On comprend alors que le fils aîné désire la mort de son père et que son père l'éloigne par crainte de voir sa fin hâtée. Il est juste d'ajouter que certains parents, comprenant mieux leurs intérêts, marient leurs fils quand ils commencent à prendre de l'âge.

* * *

La polygamie existe donc au Mossi comme en tout pays noir. La richesse d'un individu se mesure au nombre de ses femmes. Des femmes, ce sont des bras pour cultiver la terre, car la femme travaille aux champs tout comme le mari. Des femmes, ce sont des enfants en perspective, et si ce sont des filles, des jeunes gens se présenteront pour être serviteurs *(dakonré)* et un jour avoir une des filles en mariage; ou bien le père recevra des cadeaux. Si ce sont des garçons, ils aideront plus tard le père dans ses travaux. La polygamie, dans ces pays où chacun ne vit que pour soi, où l'égoïsme règne en maître, s'explique fort bien, mais elle est la cause certaine d'une diminution de la natalité: des vieillards à barbe blanche ne peuvent avoir des enfants ni aussi nombreux ni aussi bien constitués que des jeunes gens dans la force de l'âge, et ces derniers, privés de femmes, s'usent dans leurs excès. Il est vrai qu'ils ne sont pas nombreux ceux qui peuvent se procurer la douzaine de femmes; la plupart des indigènes se contentent, parce qu'ils ne peuvent faire autrement, de deux, trois, quatre femmes. Certains nabas cependant possèdent des troupeaux de femmes, ce qui constitue certainement un abus regrettable. Leurs épouses se comptent par centaines. Le désordre moral le plus complet règne dans ces harems où les jeunes gens qui servent de palfreniers et de *soronés*, vivent sans cesse au milieu des femmes de leur maître et ainsi s'expliquent les précautions prises par les possesseurs de toutes ces femmes, les eunuques du Moro Naba, les *poènaba* et leur sinistre fonction.

* * *

Le mariage est exogamique c'est-à-dire que les parents ne se marient pas entre eux tant que le lien de parenté est connu. Il n'y a pas de division de castes très tranchée. Les Mossi épousent les Yarsé Malinké, les Bousansé, les Gourounsi, mais ne peuvent épouser ni les Peuls ni les Haoussa Un Mossi qui ne fait pas parti d'une caste peut choisir son épouse parmi des Mossi castés. Mais les Mossi castés ne se marient pas indifféremment entre eux: C'est ainsi que les forgerons ne peuvent se marier avec les tambours.

Mais la jeune fille a grandi. Le prétendant a déjà fait de nombreux cadeaux, bref, il est temps de procéder au mariage. Le père de la jeune fille fait venir le fiancé et lui dit: «Viens tel jour me saluer avec une poule.» Le prétendant, tout heureux, retourne à son village et annonce aux anciens qu'un tel lui a dit de venir le saluer avec une poule. Au jour dit, le prétendant se rend chez les parents de la jeune fille avec une poule; ses amis l'accompagnent. Il remet sa poule, et tous se rendent chez le chef de la famille ou, à son défaut, chez un vieillard du village. Le père déclare alors devant tous qu'il veut donner sa fille à un tel. On échange des félicitations, et tous retournent chez eux. Il s'agit maintenant de préparer la fête, de prévenir les parents et les amis, de faire la bière de mil. Entre temps les parents et les amis qui connaissent la bonne nouvelle viennent saluer le fiancé avec cinquante, cent cauris pour l'aider à couvrir les frais occasionnés par les fêtes.

Quand tout est prêt, le fiancé prend cinq cents cauris et un coq pour aller saluer le père de la jeune fille et cinq cents cauris pour le vieillard chez lequel sa fiancée s'est rendue pour la circonstance et où elle restera jusqu'au jour du mariage. Les parents de la jeune fille ont préparé le diner tandis que le fiancé fournit la boisson. Un parent du fiancé rase en cercle le front de la fiancée qui se retire alors dans la cour intérieure. Là, les femmes de son père la lavent à grand eau et lui mettent autour une cordellete de coton. Elle revêt un habit blanc et ainsi parée vient offrir une calebasse de bière à son fiancé qui est resté dehors avec ses amis. Toute l'assemblée remercie les parents de la jeune fille et tous se retirent. Le surlendemain, le fiancé envoie ses amis saluer la parenté de sa fiancée avec un panier de farine de mil, quatre boules de *kalro* et du sel. Le tout est partagé entre les gens du village. C'est cette fête, avec les ceremonies qui l'accompagnent, que l'on pourrait assimiler aux fiançailles.

Mais la jeune fille est tourjours chez le chef de famille ou le vieillard qui le remplace! Quand toutes ces cérémonies préliminaires sont accomplies, le fiancé envoie chaque jour demander sa femme. Lorsque le trousseau est réuni: des habits dont le nombre dépend de la richesse des parents, des calebasses, un pot pour la sauce, une cuiller en bois pour remuer la bouillie de mil, le tout dans un panier, le père annonce à l'envoyé du fiancé que la date du mariage est fixée à tel jour, presque toujours un vendredi, parfois un jeudi. Le fiancé fait préparer une seconde fois la fête et encore à manger et à boire. Dans la soirée, ses amis vont à la rencontre de la fiancée qui est accompagnée de sa famille. En approchant du village, le cortège pousse des *you you* joyeux, la fiancée fait mine de vouloir se sauver, les jeunes gens courent après elle, la portent sur leurs épaules jusque chez le chef de la famille du fiancé ou, à son défaut, chez un de ses oncles. Et la fête commence. Les hommes mangent de la bouillie de mil et une poule; les femmes, la bouillie de mil et une pintade. Tous boivent de la bière, dansent et chantent.

Le lendemain matin, les parents du fiancé rasent la tête de la fiancée et celle de son mari si c'est sa première femme, car ils changent de vie: de jeune homme le mari devient maitre et la jeune fille, femme. Dans la soirée, les amis et parents du nouveau marié vont au village de la jeune femme portant dans l'ordre suivant: un mouton qui a été tué chez le mari, des cruches de bière et enfin le *sarabo*. Les parents de la jeune fille suivent dans le plus grand silence et sans saluer personne. Arrivés chez les parents, le porteur du mouton et les femmes qui portent la bière de mil et le *sarabo* rentrent dans la cour intérieure et déposent leur fardeau, puis resortent et dansent tandis que les beaux-parents font mettre les victuailles dans d'autres récipients. On rend aux porteurs leurs cruches et on les chasse en les battant avec des tiges de mil, en les aspergeant avec de l'eau mêlée de cendres.

Pendant tout ce temps, la jeune fille est dans le *soukala* de l'ancien qui la tfait garder jalousement par sa première femme. Elle reste enfermée pendan plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin le vieillard se décide à la faire conduire chez son mari. Sa femme prépare alors la bouillie de mil de la sauce avec de la viande et cherche une cruche de bière. Les vieilles se réunissent et accompagnent la jeune femme chez son mari. Le mari rendra la politesse le lendemain à l'ancien. Ils sont désormais mariés . . . et ce n'est pas sans peine.

Si le nouveau marié est aisé, il ira quelques jours après les fêtes remercier ses beaux-parents. Il offrira, dans des sacs en cuir entièrement cousus, 1300 cauris à son beau-père, et 1400 à sa belle-mère. S'il le peut, il offre encore de la bière, deux poules et un mouton: ces derniers cadeaux sont moins nécessaires; mais s'il n'offre pas les cauris, il risque que ses beaux-parents ne prennent les enfants de sa femme et ne les gardent jusqu'à ce qu'ils aient reçu les cadeaux de remerciement.

* * *

Il est à remarquer que ces cérémonies sont assez souvent abrégées. Elles comportent aussi quelques variantes que nous n'avons pas à relater ici. Parfois même elles n'ont pas lieu. C'est lorsque la fille a déjà un mari avant que de naître ou encore quand elle fait parti d'un héritage. Ses parents la conduisent alors tout simplement chez son mari.

Aucun sacrifice n'accompagne les cérémonies du mariage. Mais le mari fera un sacrifice le jour où il construira la case de sa femme et là où la case sera élevée. La mère consulte cependant quelques fois le sorcier pour savoir si sa fille sera bien reçue et quel sacrifice offrir pour qu'elle ne soit pas malade chez son mari. Elle vient le dire au père de la jeune fille qui offre lui-même le sacrifice prescrit.

En principe, le mari ne doit plus rien à ses beaux-parents. En pratique, il se déconsidérait lui-même s'il ne leur faisait pas encore quelques cadeaux, surtout aux principales fêtes. Au temps du maïs, il en réserve quelques épis pour les parents de sa femme; quand il bat son mil, il a soin d'en envoyer à son beau-père, et quand pour une raison quelconque il célèbre une fête, ses beaux-parents sont invités; et lui-même les aide dans leurs travaux.

Le divorce proprement dit, rendu par jugement régulier, est inconnu. Un mari peut renvoyer sa femme chez ses parents si elle est voleuse, paresseuse, surtout si elle commet un adultère, mais ce renvoi est toujours mal vu, même dans ce dernier cas. Le mari doit surveiller sa femme, au besoin la corriger. Celui qui repudie son épouse verra toutes les portes se fermer devant lui, et il ne pourra pas se procurer de nouvelles épouses. Il arrive aussi, et le cas est plus fréquent, que c'est la femme qui se sauve chez ses parents, soit qu'elle se plaigne d'être maltraitée, soit qu'elle ne se plaise pas chez son mari, soit pour toute autre cause plus ou moins avouable. Si le mari peut la rattraper avant qu'elle ne soit arrivée chez elle, il n'y a pas grande difficulté; il se contente de la battre et de l'enfermer pour quelques jours. Mais si elle est chez ses parents, surtout s'ils sont de connivence, le mari sera obligé de faire quelques cadeaux même à l'infidèle. Les beaux-parents essaient, en général, de décider leur fille à rentrer au domicile conjugale, mais ne la forcent pas; le naba lui-même, appelé à intervenir, se contente d'user de son autorité morale et réussit généralement par ses menaces à décider la fugitive à retourner chez son mari, qui, lui, peut employer la force s'il le veut. Il arrive cependant, mais ce cas est fort rare, que le mari, ne pouvant amener sa femme à rentrer chez lui, reprend seul le chemin de ses cases. La femme n'est inquiétée par personne et ses parents lui laissent dès lors toute liberté. Mais la rancune du mari méprisé peut être tenace et la vengeance terrible. La dot n'est pas rendue: le mari n'avait qu'a mieux tenir sa femme. Il est cependant reconnu que les enfants, garçons ou filles, nés dans le mariage, appartiennent au père qui ne se fera pas faute de les réclamer quand ils auront grandis ou s'ils se sauvent chez leur mère.

Souvent, dans les peuplades nègres, on rencontre des castes séparées les unes des autres par des cloisons étanches dont la principale porte sur les interdictions de mariage entre les membres d'une même caste ou avec des individus non castés. Une telle interdiction n'existe pas parmi les Mossi, exceptés pour le cas déjà signalé ainsi que nous l'avons vu plus haut. Car s'il y a trois sortes de castes: en ce pays les tambours, les forgerons et les fossoyeurs, ce sont des castes en ce sens seulement que les Mossi qui ne sont pas de la famille ne peuvent pas exercer ces métiers, et il serait peut-être plus exact de parler simplement de corporations.

Les tambours *(binda)* sont ceux qui jouent du *bindré*, sorte de grosse calebasse, dans laquelle est percé un trou de 0·40 de diamètre environ et recouverte d'une peau. Ceux qui font parti de la famille des tambours, et ceux-là seuls, peuvent jouer de ce tambour qui semble spécial au Mossi, mais tout le monde peut jouer des autres sortes de tambours. Les tambours sont de tous les sacrifices offerts par le naba; le vendredi étant jour de sacrifice, ils vont en ce jour saluer le naba. Dans les sacrifices ils ont droit à la tête de la victime. Ils sont de tous les enterrements, jouent du tambour et reçoivent à cette occasion une gratification qui dépend de la richesse du défunt. Mais si c'est un des leurs qui meurt, ils ne reçoivent ni cauris ni nourriture. Ils vont à la guerre avec leurs tambours. S'ils ont le malheur d'être faits prisonniers, ils sont impitoyablement massacrés et jamais vendus soit pour les empêcher de revenir exciter les guerriers au sac du village, soit par ce que personne ne voudrait les acheter, ils appartiennent à un naba qui userait de représailles envers celui qui détiendrait un de ses tambours, soit pour ces deux raisons tout ensemble. Ce sont les griots du pays, mot à peu près consacré par l'usage. Ils connaissent la généalogie des nabas et chantent leurs louanges. Chaque chef de province a un certain nombre de tambours à son service et ne se déplace jamais sans en emmener quelques-uns avec lui. En temps ordinaire, ils vont au marché; ils suivent alors les gens les mieux habillés, chantent en leur honneur, battent furieusement la caisse et espèrent bien recevoir en échange quelques cauris, des kolas, ou tout au moins avoir de la bière.

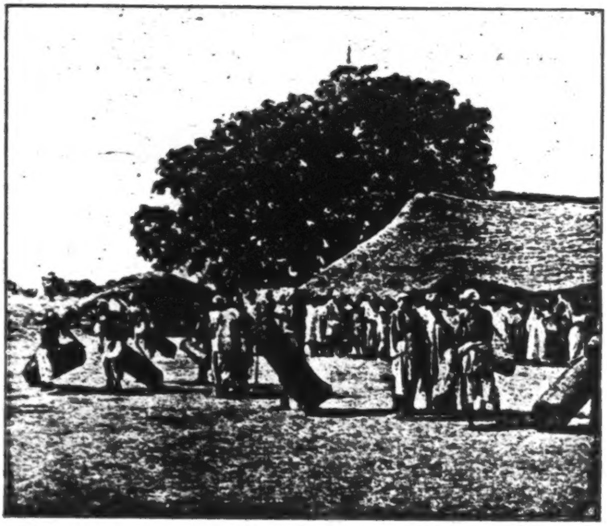
Par forgerons *(saba)*, on entend ceux qui travaillent le fer, l'extraient du minerai et le réduisent en pioches ou en hachettes. Ils travaillent parfois le bois, comme dans les autres régions du Soudan, mais ce sont plus souvent les membres d'une autre corporation qui se livrent à cette industrie. Les bijoutiers fabriquent les bracelets, liment les dents, réparent même les pioches usées, etc. Ils ne sont pas forgerons proprement dits, et qui le veut peut exercer leur métier.

Les fossoyeurs *(lada)* sont ceux qui offrent les présents faits aux mânes des défunts le jour de leur mort ou au jour anniversaire *(kouré)*. Ce sont eux qui déposent le mort dans la tombe, et sans eux il est impossible de procéder à un enterrement si le défunt est mort de maladie. Mais tout le monde peut creuser la fosse et porter le mort. Nous les retrouverons plus loin quand il sera question des funérailles.

Chapitre deuxième. — **La famille.**

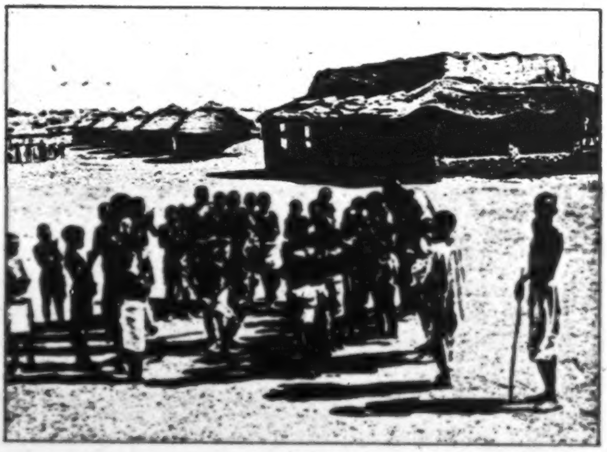
On admire beaucoup et à juste titre la constitution de la famille romaine et la puissance donnée au *paterfamilias*, fondement même de cette famille. Nous retrouverons quelque chose du *paterfamilias* chez les Mossi. Que n'y retrouvons-nous aussi la matrone romaine! Nous avons déjà vu que tout Mossi dépend du Moro Naba, d'un chef de province, d'un chef de canton, d'un chef de village. Il dépend aussi, et d'une façon plus immédiate, de son chef de famille et ne peut rien faire sans lui. S'il veut se marier, il prend conseil de son chef de famille, et c'est chez lui qu'il mettra sa jeune épouse lors de son arrivée au village; et de son côté, celui qui veut marier sa fille, ne le fera pas sans prendre conseil de son chef de famille, et c'est chez lui qu'il mettra son enfant et c'est de chez lui qu'elle partira pour le domicile de son époux.

La famille est donc très fortement organisée au Mossi. Chaque famille a son nom, peu usité d'ailleurs, et quand un de ses membres a été naba, c'est du premier naba qu'elle tire son nom. Les membres d'une même famille ne peuvent se marier entre eux et généralement tous ont les mêmes *kisgou* (chose défendue), que ce mot désigne le totem, le tabou, ou toute autre chose. Le chef est le plus vieux de la famille. A sa mort, l'autorité passe, non à son héritier, mais au membre le plus âgé de la famille. Rien ne se fait sans consulter le chef de famille, et même quand un des membres de la famille occupe un poste important, il reste plein de déférence pour son chef de famille, pour l'ancien. C'est ainsi que le premier ministre actuel de Koupéla, le Saman Naba, laisse à son oncle les prérogatives de chef de famille; il ne se permettra pas d'offrir les sacrifices le jour de la fête des morts et il consultera son aîné pour les cas qui relèvent de son autorité. Le chef de famille n'a pourtant pas droit de vie et de mort sur les membres de sa famille ni sur ses femmes qui, même voleuses, même infidèles, ne peuvent être mises à mort: tuer les siennes est une prérogative réservée au chef de province. Leur mari ou le chef de famille peut les battre, les mettre aux fers, voire même, ce qui



Anthropos IX.

Les grands tambours chez les Mossi.



Anthropos IX.

[facing p. 34] Danse de fillettes mossi.

est plus rare, les chasser, mais non les tuer. Le chef de famille ne peut pas davantage disposer des biens de la famille, ni obliger les siens à les lui donner. Cependant il peut demander à ses parents de l'aider à payer ses dettes, à avoir une femme, mais il ne peut les forcer. Ses parents l'aident pourtant toujours dans la mesure du possible.

Les enfants dépendent directement de leur père, et si ce dernier consulte le chef de famille quand il a une détermination grave à prendre, c'est leur père que consulteront les enfants, et le père en référera à son tour au chef de famille, et celui-ci souvent au chef du village, qui aura recours à son chef de canton, qui consultera le chef de province, si la chose en vaut la peine. Toute décision grave n'est donc prise qu'après mûre réflexion.

Le père est maître absolu de ses enfants. Il a sur eux droit de vie ou de mort et il en usait parfois, surtout si son enfant naissait difforme ou devenait voleur incorrigible. C'est à lui à marier ses filles, il peut les échanger contre d'autres femmes, il peut les donner en mariage à son créancier pour payer ses dettes. Il peut mettre ses fils en service chez un parent ou un ami, et il est rare que le fils aîné reste chez son père, surtout s'il est naba ou riche: le père a trop peur que son fils ne le fasse disparaître pour avoir plus tôt l'héritage. Et puis donner son fils à un autre est une façon commode de se débarrasser du souci de son mariage; celui chez lequel il se trouve, doit y pourvoir lui-même.

Le père ne s'occupe guère de l'éducation de ses enfants. La fille reste toujours avec sa mère jusqu'à son mariage. Sitôt que le fils est en âge de travailler il aide son père, mais n'en recevra jamais un conseil. Les Mossi le père comme la mère, ne savent pas élever leurs enfants. Sous prétexte qu'un petit enfant ne sait pas ce qu'il fait, ses parents le laissent agir à sa guise, satisfaire tous ses caprices sans le corriger, et des bambins qui peuvent à peine articuler deux mots, disent les plus grossières injures à leur mère, lèvent sur elle leurs petits poings, sans s'attirer de correction. Les témoins se contentent de dire qu'un jour il sera batailleur. D'ailleurs le corriger c'est le faire pleurer et les pleurs d'un enfant sont toujours une gêne qu'il faut, autant que possible, s'épargner. Si un enfant agit mal, s'il se bat, s'il vole, s'il fréquente des voleurs de profession ou de mauvais garnements, s'il raconte à tous ce qu'il a vu ou entendu et ne sait pas garder un secret, s'il y a des plaintes portées contre lui, son père, sa mère le puniront, lui recommanderont de ne pas recommencer mais ils ne préviendront pas le mal, et le cas échéant, payeront les dettes de leur fils, car tous les membres de la famille, tout d'abord le père, sont solidaires. Le père n'enseigne pas à son fils le culte et les sacrifices, mais se fait aider par lui. L'enfant regarde faire son père et quand il a grandi il fait comme il a vu faire.

Des gamins de douze à quinze ans peuvent ne pas rentrer le soir au foyer paternel pour quelque raison que ce soit, et sans avoir prévenu, personne ne s'en inquiète: «il reviendra toujours». Le jeune homme d'une vingtaine d'années se construit une case en dehors de celles de son père afin d'être plus libre et de pouvoir recevoir telle visite qu'il lui plaira. En dehors du champ de son père, il pioche son champ à lui, dont il vendra les produits à sa guise pour s'acheter des vêtements, car son père le nourrit mais lui fait rarement cadeau d'un habit quand il est en âge de travailler pour son compte. S'il tisse des étoffes pendant la saison sèche, il en fait ce qu'il veut, les vend ou se confectionne des habits, son père n'a rien à y voir. C'est cependant le père qui apprend à son fils les divers travaux de culture, qui lui montre à tresser des nattes et parfois à tisser. Si le père exerce un métier, il l'apprend à son fils; les tambours apprennent à leurs enfants à battre du tambour et à chanter les louanges des chefs, les bijoutiers, les forgerons, enseignent leur métier aux leurs.

Le père aime généralement ses enfants et joue volontiers avec eux quand ils sont encore tout petits. Il les garde pendant que la maman s'occupe des soins du ménage. Des parents pleurent sincèrement la mort de leurs enfants et des frères celle de leur frère. Sans doute, il y a des parents qui témoignent d'une profonde indifférence vis-à-vis de leur descendance, mais le cas est rare. Moins rare est le cas d'enfants qui s'inquiètent peu de leurs parents. Cependant les vieillards sont généralement entourés de respect et bien traités. Un fils qui abandonne son vieux père ou sa vieille mère, est très mal vu. La mère aime mieux mettre au monde des filles qui l'aideront dans le travail journalier, mais elle désire un ou deux garçons chez lesquels elle pourra se retirer dans ses vieux jours.

La fille vit avec sa mère. A peine sait-elle marcher qu'elle accompagne sa mère au marigot, elle en reviendra portant une calebasse d'eau sur sa tête. A mesure qu'elle grandit, la cruche grossit et des fillettes portent des cruches d'eau d'un poids de quinze à vingt kilos. A la maison, la jeune fille moud le grain qui servira à la nourriture de toute la famille, elle attise le feu, remue la sauce, lave les écuelles et le linge, balaie, enfin s'occupe de tous les soins du ménage sous la direction de sa mère. Une femme qui a deux ou trois filles grandelettes, n'a plus qu'à les surveiller. Vivant sans cesse avec leur mère, les jeunes filles sont généralement plus sérieuses et mieux élevées que les jeunes garçons. Mais malheureusement elles rattrapent le temps perdu et ce sont elles qui, le plus souvent, vont de leur plein gré rejoindre les jeunes gens, la nuit, dans leurs cases. Un jeune homme peut d'ailleurs faire des cadeaux à une jeune fille déjà promise en mariage, et celà en présence de sa mère, qui ne dit rien.

Les jeunes gens aident leur père sitôt que leurs forces le leur permettent. Sitôt qu'ils le peuvent les plus jeunes accompagnent leur frère aîné dans la brousse; ils gardent ensemble les moutons et les chèvres. Ce sont les jeunes garçons qui vont tous les matins, avant que le soleil ait eu le temps de sécher la rosée, chercher les termitières fraîches et encore pleines de bestioles et dont les poussins sont très friands. Pendant la saison sèche, ils couperont l'herbe pour couvrir les toits et les tresseront; s'ils sont assez grands, ils iront même couper le bois. Quand l'enfant a grandi, si leur père ou celui chez lequel il se trouve a un cheval, c'est l'enfant qui le garde, le conduit au marigot pour le faire boire et le laver, va dans la brousse couper l'herbe, nettoie les écuries. A l'hivernage, quand l'herbe verte a poussé, chaque cheval de naba riche est soigné par trois ou quatre enfants. Les uns vont couper de l'herbe, les autres la mettent presque de force dans la bouche du cheval tandis qu'un bambin chasse les mouches avec un bâton au bout duquel est fixée une sorte de semelle de cuir flexible. Aussi l'hivernage est-il le bon temps pour les chevaux et sont-ils gros et gras. Malheureusement le Noir ne prévoit pas l'avenir et ne sait pas calculer combien il faudrait d'herbe sèche pour passer la morte saison, et les animaux souffrent alors beaucoup de la faim.

Tout comme les enfants de chez nous, les jeunes Mossi aiment à jouer. Les tout petits ont leur hachette en os qu'ils mordillent, les fillettes ont leurs poupées en bois, et les jours de grandes fêtes, elles viennent gracieusement les offrir en faisant la révérence, et qui accepte ces poupées doit donner quelques cauris en les rendant. Les garçons façonnent des chevaux, des selles, des cavaliers avec de la terre glaise et font des dessins dans la poussière avec leurs doigts comme à leur âge nous faisions des patés de sable ou des bonshommes dans les marges de notre abécédaire: oh! évidemment tout celà est très grossier, mais dénote bien que les hommes sont les mêmes et ont les mêmes goûts par toute la terre.

Tout enfant aime le bruit, et nos Mossi n'y manquent pas: quand les tiges de mil sont encore vertes, ils se font des sortes d'harmonicas dont la languette vibratoire est un morceau de tige de mil attaché avec un fil; ou bien ils évident par son milieu une tige de mil ne laissant qu'une lamelle qui vibre sous les coups répétés d'une baguette. Le son est renforcé par une calabasse cassée qui sert de résonnateur. Ce sont des joujoux à deux sous, bons à jeter le lendemain quand ils ont séché, mais il est si facile d'en fabriquer d'autres! Ils font aussi des cercles en paille qui, en temps ordinaire, sont passés au poignet comme des bracelets, mais peuvent aussi devenir un jeu. Les bracelets sont déposés à terre devant chacun des joueurs qui fait rouler à son tour un des petits cerceaux. Si le cerceau tombe sur celui d'un partenaire, le joueur a gagné le cerceau lancé; s'il tombe à une distance déterminée, c'est l'adversaire qui a gagné le cerceau lancé; s'il dépasse cette distance, le coup est à recommencer.

Les jeunes gens et les hommes ont des jeux plus compliqués. Ils ont une sorte de jeu de dames, les casiers sont formés par de petits trous faits à la main et les pions sont représentés par des pierres. Il y a surtout le jeu des cauris, jeu de hasard, jeu où l'on gagne et où l'on perd et, comme tous les jeux d'argent, jeu passionnant. Qui s'est adonné à ce jeu, va aussi loin que ses émules d'Europe. Il devient tricheur, menteur, voleur, fait des dettes. Il y en a qui ont joué jusqu'à leur dernière culotte, jusqu'à leur dernier pagne et ont fini par se jouer eux-mêmes. C'est un jeu à prohiber aussi sévèrement que les jeux de hasard chez nous.

* * *

Mais le jeu des jeux, la distraction des distractions, celle à laquelle on se livre dans toutes les circonstances gaies ou tristes de la vie et souvent sans motif, c'est la danse. S'ils la connaissaient, la muse Terpsichore n'aurait pas de fidèles plus dévoués. Tous, hommes, femmes, et enfants ne se tiennent plus quand ils entendent des airs de danse.

Et pourtant, à vrai dire, le Mossi ne sait pas danser. A part les danses des circoncis, à part quelques villages de danseurs qui s'adonnent avec méthode à la chorégraphie, le commun du peuple ne sait pas danser avec grâce, ce qui ne les empêche pas de se livrer tous à la danse. Les hommes et les femmes dansent séparément. La danse la plus ordinaire des hommes consiste en un mouvement rapide du buste de gauche à droite et de droite à gauche; les pieds ne quittent pas terre et le danseur les avance très lentement. Les bras sont repliés à la hauteur et à l'écartement des épaules; les doigts sont allongés et bras et mains s'agitent avec tout le corps. Fait par des professionnels, et on en trouve parfois dans les villages, le mouvement n'est pas disgracieux mais manque d'ampleur. Le costume des danseurs se compose d'un cimier en carton qui sert de coiffure et dont la crête est ornée d'une bande de cauris; souvent les côtés portent des morceaux de miroir, des plumes, et toutes sortes de petits objets voyants. Le buste est vêtu d'un maillot à grosses mailles dont la ceinture est ornée de pompons ou de cauris et de grelots. Le danseur porte au médius un morceau de fer qui ressemble, en plus gros, aux écailles de la moule, et au pouce une bague de fer. Il frappe l'une contre l'autre en cadence, l'écaille de fer et la bague. Souvent le poignet est orné d'un bracelet fait d'une certaine quantité de ces écailles de fer auxquelles pendent de petites lamelles de même métal et qui résonnent au moindre mouvement. Ceux qui n'ont aucun costume, essaient de s'affubler avec des oripeaux.

Les femmes dansent deux à deux chacune de leur côté, tournoyant sur elles mêmes et prenant les poses qu'elles jugent les plus gracieuses. Quand elles passent à proximité l'une de l'autre, elles se retournent et se frappent dos contre dos, et l'une se retire tandis qu'une autre vient prendre sa place. Pendant ce temps les spectatrices battent des mains en cadence et chantent. Parfois même, l'une d'elle pousse un cri strident pour exciter les danseuses ou en l'honneur de l'une d'elles qui s'est distinguée par sa grâce et sa souplesse.

Il n'y a pas de danses spéciales pour les morts, et il ne semble pas que les danses mossi comportent l'obscénité de certaines danses nègres.

Mais retournons à nos enfants. Il est donc vrai de dire, d'une façon générale, que les enfants font ce qu'ils veulent pourvu qu'ils aident dans les travaux ordinaires, que le fils aide son père et la fille, sa mère. Heureusement, il y a des exceptions et certains parents surveillent leurs enfants d'assez près, mais ce sont des exceptions. Les garçons préfèrent leur mère à leur père par ce que ce dernier a souvent à les réprimander, tandis que le rôle de la maman est, comme partout, de gâter ses enfants.

Les enfants des différentes femmes s'aiment assez entre eux, se rendent volontiers service, et quand le père meurt, le fils aîné ne fait guère de distinction entre ses frères et les aide tous dans la mesure du possible. La polygamie ne semble pas avoir d'inconvénients de ce côté.

Quand un individu a plusieurs femmes, c'est sa première femme *(porkyéma)* qui est maîtresse de maison et non pas sa mère. Toutes les autres femmes sont sur le pied d'égalité, même les esclaves, excepté, bien entendu celles pour lesquelles le mari a quelques préférences. Plus le nombre des femmes augmente, plus augmente l'autorité de la première épouse, qui désire

Anthropos IX.

Danseurs mossi.

[facing p. 38]

Danseurs mossi.

Anthropos IX.

vivement que son mari ait de nombreuses femmes. Chaque épouse a sa case séparée dans laquelle elle vit avec ses enfants, ce qui évite bien des querelles. Le mari se rend dans la case de celle qu'il désire ou la fait venir dans sa propre case. Quand l'homme pioche son champ, toutes ses femmes et tous ses enfants doivent l'aider, car c'est le maître de la maison qui nourrit toutes ses femmes et tous ses enfants et leur distribue chaque jour la ration de mil, il n'est donc que juste que tous prennent part aux travaux des champs dans la mesure de leurs forces.

Mais pourvu que la femme soit à la disposition de son mari et qu'elle l'aide dans les cultures, elle est libre de faire ce que bon lui semble. C'est elle qui ira au marché vendre les grains ou les condiments pour la sauce, le fil pour tisser les étoffes, mais c'est le mari qui vend les bandes et le coton brut. Pendant l'hivernage, chaque femme peut avoir son champ, se faire aider par ses enfants et la récolte lui appartient en propre, le mari n'a rien a y voir. Si la femme file du coton, elle le vendra au marché ou même à son mari; si elle fait de la bière, elle en offrira une cruche à son époux, mais si celui-ci reçoit des amis et désire d'autres cruches, il les paiera argent comptant, et il n'est pas rare de voir des femmes refuser de vendre à crédit à leur mari: qui sait quand il paierait?

La femme peut aller visiter ses parents avec l'autorisation de son époux qui lui fixe un jour de retour. Mais rarement la femme revient au jour dit, et son mari vient la chercher lui-même ou envoie un de ses amis avec un morçeau de sel ou un menu cadeau. C'est surtout quand elle est dans un état intéressant ou peu après la naissance de son bébé que la mère aime à se rendre chez ses parents. Elle sait qu'elle y sera bien soignée et surtout qu'elle y jouira d'une liberté absolue. Aussi n'est-il pas rare que des femmes quittent, pour plusieurs mois, le domicile conjugal et qu'elles se fassent un peu prier pour le réintégrer. La plupart des difficultés que les Mossi ont entre eux, viennent de leurs femmes ou de leurs dettes; on ne peut cependant pas dire, d'une façon générale, que la femme soit malheureuse et maltraitée.

Mais le rôle de la femme est d'avoir des enfants. Sitôt que la femme se sait enceinte, elle ne consent plus à s'approcher de son mari, mais elle se garde bien de lui faire part de son état: l'enfant qu'elle porte en mourrait. Si ses parents viennent à trépasser pendant sa grossesse, elle ne porte pas leur deuil, elle ne se rend pas à leur enterrement. Si c'est une jeune femme qui n'a pas encore eu d'enfant, une des autres femmes de son mari, ou, à son défaut, la sœur même du mari, vient de nuit asperger d'eau le mari et sa femme. La jeune femme l'appelle désormais son mari et lui prépare la bouillie de mil et fait chauffer l'eau pour qu'elle se lave. Quand la grossesse devient visible une parente de la femme va consulter le sorcier pour savoir quel sacrifice offrir afin que tout se passe bien, mais le mari ignore cette consultation. Parfois le sacrifice est renouvelé quand le terme approche. A la naissance du premier-né, le mari envoie chez les parents de sa femme un enfant avec un coq ou une poule, selon le sexe du nouveau né. L'enfant jette le volatile dans la cour sans rien dire et se sauve: tout le monde a compris.

Un enfant difforme, estropié, aveugle dès sa naissance est supprimé: il est tout simplement noyé sans autre forme de procès s'il est jugé incurable. Autrefois, les jumeaux étaient souvent noyés eux aussi parce que leur naissance entraîne des embarras pour la famille qui doit faire des sacrifices spéciaux; parfois un seul est supprimé. S'ils ont été épargnés et meurent de leur belle mort, leur mère porte un grelot au pied jusqu'au jour de la fête du mort *(houré)*. Mais la mère vient-elle à mourir ou le père est-il malade, le sorcier n'a qu'un mot à dire: les enfants seront mis à mort, car c'est eux qui sont cause de la maladie ou de la mort de leurs parents. Des parents vinrent un jour apporter aux frères de Koupéla un bébé qui savait à peine marcher. Il était né un vendredi et sa mère était morte; c'en était assez pour qu'il fut lui-même sacrifié. Ses parents essayèrent sans succès de l'empoisonner; ils l'exposèrent trois jours dans la brousse et l'enfant ne mourut pas. C'est en désespoir de cause qu'ils l'amenèrent aux missionnaires, qui s'empressèrent de recueillir le pauvre petit. Un enfant dont on constate la folie est abandonné dans la brousse et y meurt de faim.

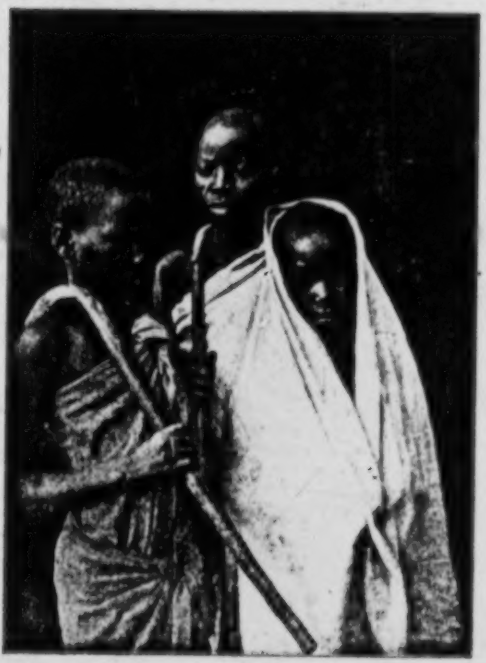
Il n'est cependant que juste d'ajouter que ces coutumes barbares renouvelées des Spartiates, ne sont pas toujours appliquées. Des enfants estropiés et atteints de maladies incurables sont fort bien soignés par leurs parents, et des jumeaux, nés avant l'occupation française, se portent actuellement fort bien.

Trois jours après la naissance d'un enfant mâle, quatre jours après celle d'une fille, le père et la mère réunissent les parents afin de se réjouir de ce que la famille vient de s'augmenter d'un nouveau membre. En ce jour, le front du nouveau né est rasé en cercle et il reçoit un nom. Ce sont les sœurs du mari ou ses autres femmes qui donnent un nom au premier enfant, et le père choisit celui des autres.

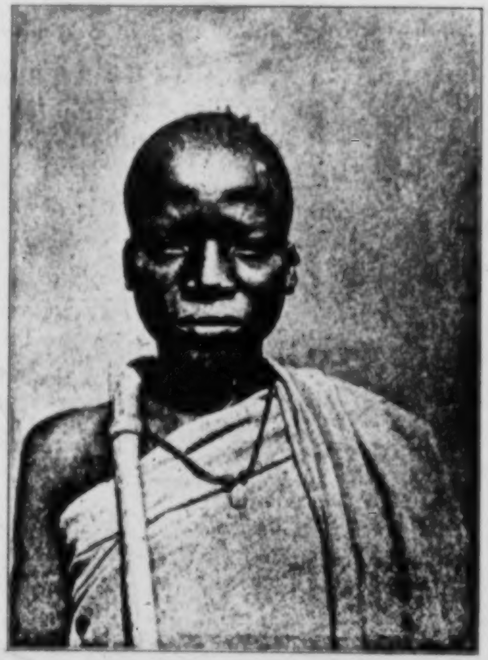
Ce nom est tiré d'une circonstance qui a précédé, accompagné ou suivi la naissance. La mère a-t-elle, même par mégarde, même dans sa jeunesse, tué une poule, son premier enfant s'appellera du nom de la poule *(noara)*, sinon l'enfant mourra. Si le père ou la mère ont vu deux serpents au même endroit, l'enfant portera le nom de *ganda*. Si plusieurs enfants sont morts précédemment, le nouveau né prendra le nom de *yéwaya* «il est arrivé». S'il y a plusieurs raisons réunies pour donner un nom à l'enfant, par exemple s'il doit s'appeler *Noara*, *Ganda*, *Yéwaya*, on l'appelera *Ywawa* «celui qui a beaucoup de noms». Le puiné porte souvent le nom de son aîné avec l'adjectif *Bila* «petit», «plus jeune», ainsi l'aîné s'appelle *Tibo*, son cadet s'appellera *Tibila* (*Tibo Bila*, le petit fétiche *Tibo*). Le nom n'est donc pas donné au hasard. Certains noms sont assez jolis: *Zuényendé* il est timide; *Nongabamba* elle les aime (ses parents); *Danimmamyé* ne m'oublie pas. Le nom indique parfois simplement le sexe: *Daore* mâle; *Poko* femelle; ou bien la fête, ou le jour de la semaine qui a vu naître l'enfant.

Si le nom n'est pas donné au hasard, les tatouages ne diffèrent pas non plus sans raison. Le tatouage national se compose essentiellement de chaque côté de la figure de trois raies parallèles qui partent des tempes et coupent la joue verticalement jusqu'au menton et d'une autre raie qui part du nez et tombe perpendiculairement sur les trois premières, traversant ainsi la joue

[facing p. 40]


Anthropos IX.

Femmes mossi tatouées.


Anthropos IX.

Type de jeune homme mossi tatoué.

2: Mangin

FA28 Mossi

horizontalement. Parfois, il n'y a que deux raies verticales, et entre ces raies, de petites hachures horizontales en forme d'échelle: c'est la marque des hommes libres et des fils de chefs. Les trois raies verticales peuvent aussi être arrêtées au milieu de la joue par trois raies horizontales et reprendre ensuite jusqu'au menton: c'est la marque que porte un enfant né chez les Peuls, par ce que ses aînés sont morts et que le sorcier a déclaré qu'il faut que sa mère aille enfanter chez les Peuls. Ce tatouage est propre à une tribu distincte des Mossi, vivant au milieu d'eux et parlant cependant une langue différente, les Marensé, plus connus sous le nom de Marka. Si la mère ou la grand'mère est Yarga, l'enfant ne portera qu'une barre horizontale sur la joue droite et les trois barres verticales: c'est le tatouage des Yarsé.

Les enfants sont tatoués à n'importe quel âge, parfois quand ils sont déjà âgés. Beaucoup de Yarsé ne tatouent pas leurs enfants, et les Mossi eux-mêmes ne semblent pas tenir d'une façon spéciale à cette coutume barbare qui défigure quelque fois un individu. Le tatouage se fait à l'aide d'un rasoir et dans la plaie on met du charbon pilé, pour adoucir la peau et rendre la souffrance moins vive, la figure est toute entiere enduite d'huile jusqu'à ce que les plaies soient fermées, ne laissant que des cicatrices plus ou moins profondes selon que l'opération a été plus ou moins bien conduite. Certains indigènes ont, en guise de tatouages, de gros bourelets de chair qui les défigurent complètement; c'est que le tatouage a été mal fait.

Les sorciers ont parfois l'idée bizarre de faire tatouer sur le ventre ou sur le bas du dos les enfants dont les aînés sont morts. Ainsi une femme a perdu trois de ses enfants. Elle consulte le sorcier à la naissance du quatrième, et celui-ci déclare sans rire que l'enfant mourra si on ne marque pas chacune de ses fesses par des raies et si on ne marque pas son ventre de tatouages partant du nombril comme centre. L'enfant a été ainsi marqué et a vécu!! Les jeunes filles se tatouent presque toutes le ventre, le nombril servant de centre et les tatouages de rayons; beaucoup ornent le dessus des seins de petites raies perpendiculaires aux seins et parallèles entre elles. Nous ne donnons évidemment ici que les types les plus répandus car il y a beaucoup de variétés de tatouages.

S'il n'y a pas d'âge pour le tatouage, il n'y en a pas non plus pour la circoncision. Des bambins de sept à huit ans la reçoivent en même temps que des jeunes gens, voire même des hommes faits. La circoncision ne semble pas être une coutume mossi, puisqu'elle n'est pas générale. Dans la province de Ouagadougou, cependant, la plupart des enfants sont circoncis, c'est au contraire la minorité dans celle de Koupéla; mais cette coutume fait chaque année des progrès dans cette dernière province. Souvent le chef de famille se fait circoncire par ce qu'il est malade et ses enfants l'imitent: voilà la circoncision introduite dans cette famille, car le père étant circoncis, les enfants le sont aussi. Parfois c'est la mère qui est Yarga, donc de famille musulmane, et ses enfants se font circoncire; c'est encore un nouveau gain pour la circoncision. Il arrive aussi que les enfants vont à la circoncision par simple curiosité et alléchés par les belles promesses que leur font les Peuls et les Yarsé qui, musulmans en principe, sont circoncis et font de la propagande autour d'eux. L'excision est, au contraire, absolument générale.

Quand un groupe de futurs circoncis est formé, les parents prennent jour avec le Peul qui doit procéder à l'opération. Dès l'aurore, le chef de la circoncision, un Yarga ou un Mossi riche et qui a le moyen de nourrir plusieurs des circoncis, choisit un arbre qui servira d'abri à ceux-ci. Il n'y a pas à craindre la pluie, la circoncision se fait toujours pendant la saison sèche, de décembre à avril, alors que les travaux des champs sont terminés. L'arbre est entouré de nattes en paille: c'est le *téoo*, le lieu sacré dont aucun incirconcis ne peut approcher sans risquer d'être injurié et souvent battu; les plus grands malheurs le frapperont s'il ose franchir l'enceinte sacrée. Le Peul prend une pierre plate, immole une poule pour rendre le génie de l'arbre favorable aux circoncis, et les enfants lui sont amenés l'un après l'autre. Pendant toute l'opération, on joue du tambour pour étouffer les cris des victimes.

Durant les trois premiers jours, les nouveaux circoncis ne font rien. Ils se reposent et soignent leurs plaies. Ils demeurent séparés du reste de la population pendant deux ou trois mois, parfois davantage. Si l'on en juge par les danses qui clôturent les fêtes, la danse doit être la grande occupation durant ces jours. Les circoncis vont aussi battre le mil de ceux qui les y convient, mais aucun incirconcis ne doit se mêler à eux, aucun profane ne peut les approcher. Ils ne parlent plus d'ailleurs le mossi entre eux, mais une langue spéciale dont ils apprennent ce qu'il faut pour le commerce ordinaire de la vie. Malheur à qui s'oublie et emploie sa langue maternelle: il est battu de verges faites d'une sorte d'osier. Leur nom même est changé et personne ne peut les appeler de leur nom mossi.

Les circoncis sont divisés par groupe de deux, l'un représente le mâle et l'autre la famelle. Un des groupes porte le nom de l'hyène (*kwara* en leur langue) et un autre s'appelle *masalro*, nom dont nous ne connaissons pas le correspondant en français. Le groupe hyène doit s'ingénier à dérober la nourriture, même des autres circoncis, ce qui les oblige à être toujours sur le qui vive. L'autre groupe a pour fonction de faire des gestes inconvenants pendant la danse.

Les circoncis sont enduits de poussière grise afin de les rendre méconnaissables. Derrière leur pagne est attachée une queue qui pend jusqu'à terre. Elle est faite de fils de coton tressés et terminée par un pompon, elle a pour but d'éloigner les génies *kikirsi*, qui, paraît-il, n'aiment pas les circoncis. Ceux-ci marchent courbés vers la terre et appuyés sur un bâton comme des vieillards: c'est un moyen comme un autre de mettre leur obéissance à l'épreuve et de savoir s'ils écouteront bien ce qui leur sera dit.

En se rendant dans la brousse, soit pour couper de la paille, soit pour toute autre raison, ils chantent des invocations aux génies des chemins et des arbres afin se les rendre favorables, s'attirer leur bénédiction et écarter les maladies. Ils chassent alors tout le monde devant eux, ils s'approchent des villages et s'ils peuvent s'emparer de quelques poules, chèvres ou moutons, c'est autant de gagné et un bon morceau à mettre dans la marmite. C'est d'ailleurs la coutume, et ils volent ainsi même les bêtes de leurs parents. La nuit, ils s'approchent des cases et battent tous ceux qu'ils rencontrent, ils prennent tout ce qu'ils trouvent, et il ne viendra à l'esprit de personne de

Anthropos IX.

Danseur mossi avec son cimier fait de cauris.

[facing p. 42]

leur résister. D'ailleurs, durant ces jours, les parents soignent bien leurs enfants et leur envoient une nourriture abondante. Avoir un enfant à la circoncision est une charge pour la famille.

Quant le groupe des circoncis est surtout composé de musulmans, Yarsé ou Peuls, pendant les temps de repos, le soir, parfois au milieu de la nuit, le chef de la circoncision les réunit et leur fait une instruction. Il ne semble pas qu'il y ait une doctrine ésotérique, et cette instruction a pour suje la glorification des aînés qui ont été circoncis en ce lieu et sont morts. Seuls les circoncis peuvent entrer au ciel et avoir beaucoup d'enfants; les incirconcis ne pourront pas jouir du bonheur dans l'autre vie et seront stériles. On leur enseigne aussi que Dieu est assis sous un arbre noir, sur une peau de mouton, qu'il a une assiette pour manger et une bouteille pour boire. C'est enfantin. A tous on dit qu'ils ne doivent raconter à personne, sous peine de mort, ou au moins de maladie grave, ce qu'ils ont vu et appris à la circoncision afin qu'ils ne racontent pas les déprédations commises pendant ce temps et n'écartent pas ceux qui voudraient y venir car s'il est tentant de bien manger, de beaucoup jouer et surtout d'avoir de beaux habits, il est aussi désagréable d'être battu de verges à la moindre peccadille, si l'on ne danse pas bien, si l'on se dispute ou s'injurie, si l'on s'oublie à parler mossi, si l'on est lent à se mettre au travail.

Parfois pendant le temps de la circoncision, on rencontre sur le chemin près du marché, deux bâtons, placés là volontairement, et si l'on regarde à droite et à gauche, on aperçoit deux enfants, tout couverts de poussière et au pagne crasseux. Ce sont des circoncis qui mendient et les passants jettent à terre quelques cauris.

Mais bientôt toutes ces cérémonies vont prendre fin. Les habits sont prêts et les enfants commencent à être fatigués et s'énervent. Le chef de la circoncision décide alors que l'on va raser les nouveaux circoncis, c'est à dire, que la circoncision prendra fin quinze jours plus tard. Les circoncis ne sont pas entièrement rasés, mais ils portent au sommet de la tête une raie de cheveux et une raie rasée alternant entre elles; les côtés sont rasés en forme de demi lune et de la même manière. Le septième jour, les anciens circoncis viennent avec des poules offrir des sacrifices aux génies des chemins afin que tout se passe bien, mais les nouveaux circoncis n'y prennent pas part. Les enfants se lavent, se graissent et revêtent leurs beaux habits. Tout est neuf, le pagne, comme le pantalon et la veste, la couverture comme la coiffure; la ceinture est ornée d'un couteau dans une gaîne en cuir et d'un étui à aiguilles terminé par un pompon en cuir aux lanières desquelles sont [illegible] des cauris. Ils ont en main une queue de vache dont le manche est orné, lui aussi, de cauris: c'est pour chasser les génies *scheuyan* qui n'aiment pas les petits faquins ni les gens trop bien habillés. Les deux poignets portent des bracelets en cuivre. Evidemment, tout cet attirail flambant neuf, tous ces cauris qui sonnent comme des grelots, attirent les yeux, fascinent les jeunes qui se disent qu'à la première occasion, ils iront eux aussi à la circoncision afin de bien manger et d'avoir de beaux habits.

Les circoncis continuent à marcher courbés, appuyés sur leurs bâtons, mais leur bâton grossier a fait place à deux cannes, ornées de dessins faits au feu, et liées ensembles. La queue a disparue. Ils vont saluer les chefs, remercier ceux qui leur ont fait quelque cadeaux. Ils vont au son du gros tambour, car le *bindré* est interdit à la circoncision, chantant aux génies des mélodies plaintives. Ils vont se montrer au marché, se faire admirer dans les villages. Chez les chefs ils dansent, et vraiment leurs danses sont très gracieuses. Ils dansent en chœur, faisant tous les mêmes gestes avec ensemble, ou deux par deux, au son du tambour, variant les figures suivant la cadence qui leur est indiquée. Au bout de sept jours, les fêtes sont terminées, tous rentrent dans leur famille et reprennent la vie commune comme si rien ne s'était passé.

C'est cette vie de tous les jours qu'ils nous faut maintenant étudier.

◆

LIVRE TROISIEME.

Vie active et industrielle.

Chapitre premier. — **Occupations d'un Mossi.**

Les Mossi sont un peuple essentiellement cultivateur et il semble qu'on puisse dire qu'il n'y a pas un Mossi qui vive d'un métier et qui, quelque profession qu'il ait embrassée de par ailleurs, au moment des pluies ne cultive ses champs, laissant de côté tout autre ouvrage. L'année d'un Mossi est donc toute entière divisée comme il suit, et les années succèdent aux années sans amener de changement dans cette existence monotone.

De mai à octobre c'est la saison des pluies, c'est l'époque du grand travail des champs, et tous s'y donnent tout entier. Hommes, femmes, enfants sont sans cesse dans les champs. Ils coupent les épines au début de mai sitôt que les Pléiades se montrent à l'horizon et quand les baobabs commencent à bourgeonner. C'est le printemps *(sigu)*. Pour ce travail ils emploient une petite hachette large de quelques centimètres, au manche court et bien en main, et un bâton fourchu qui sert à rabattre les épines afin qu'on puisse les couper commodément au pied. Les épines sont réunies en tas avec les brindilles et brûlées, un soir, sitôt sèches. En juin, généralement, tombent les premières pluies abondantes et tout de suite les indigènes sèment le petit mil blanc qui sert à faire le *sarabo*, le fond-même de la nourriture indigène, et le gros mil rouge ou sorgho pour fabriquer la bière de mil.

Les semailles sont considérées comme un des plus pénibles travaux parce qu'elles obligent à rester courbé vers la terre sans se relever afin de ne pas perdre de vue le terrain ensemencé. Les indigènes sèment avec une vieille pioche usée dont ils frappent deux fois la terre afin de faire un petit trou. Le grain est dans une calebasse retenue dans la main gauche par une ficelle et les doigts sont ainsi libres et peuvent saisir quelques grains qui sont déposés dans le trou: la pioche ramène un peu de terre par-dessus les grains. Quand les pluies ont mieux détrempé la terre, quand le mil a commencé à lever, ils sèment le maïs autour de leurs cases.

Après le premier sarclage dans les champs, ce sont les haricots qui se sèment entre les pieds de petit mil et le coton entre ceux de gros mil rouge ou près des marigots. Puis, on s'occupe à préparer la terre pour semer le riz, les arachides et les pois indigènes, et entre temps, il faut piocher sans cesse pour arracher les mauvaises herbes qui étoufferaient les jeunes pousses de mil. Si la pluie est un peu abondante fin juin, les cultivateurs sont facilement débordés et se plaignent de ce qu'il n'y a plus moyen de nettoyer leurs champs. Le *gombo* (corne grecque) et tous les condiments pour la sauce, le piment, les tomates, etc. se plantent outre des champs de maïs, près des cases, ainsi que le chanvre indigène et toutes les espèces de calebassiers. Dans les terrains propices, et, par conséquence, dans certaines régions seulement, les fabiramas, le manioc et l'igname sont l'object d'une culture spéciale.

En se rendant aux champs, celui qui élève des poussins, les emporte dans une cage en paille tréssée ou en osier, de forme oblongue. Arrivé au lieu du travail, il ouvre la porte de la cage et la mère-poule sort. Elle est attachée par une ficelle au panier et ses poussins courent autour d'elle. Quand le maître trouve une bonne termitière il va la porter à ses élèves et la casse devant eux. Le soir, il rentre la poule et ses poussins et s'en retourne à la maison portant la cage suspendue à son épaule.

Les grandes pluies tombent en juillet et en août. C'est l'été *(seoro)*. Quand la terre n'est pas trop détrempée, vite tout le monde court aux champs dès l'aube et travaille jusqu'au soir. Une ou deux femmes restent à la maison pour préparer la nourriture pour les travailleurs car il faut soutenir ses forces afin de pouvoir fournir un travail plus intense. Personne n'a droit au repos, seuls les malades et les vieillards impotents restent au logis et encore ces derniers sont-ils préposés á la garde des bébés. C'est alors que les plus riches convienent leurs amis à venir les aider. Le propriétaire d'un vaste champ fait dire à tous ceux du village, aux jeunes gens de préférence, à tous ceux qui lui ont quelques obligations, à ceux qui recherchent ses filles, qu'à tel jour il piochera son champ, et dès l'aube, tout le monde se réunit et pioche tandis que des tambours excitent les travailleurs. Un autre jour, c'est lui qui ira à son tour aider ceux qui sont venus travailler pour lui. Cette façon de s'entr'aider est très profitable quand un champ commence à être envahi par les mauvaises herbes parce qu'il est nettoyé en un jour, mais elle devient onéreuse s'il faut faire appel à ses voisins plusieurs fois pendant la saison.

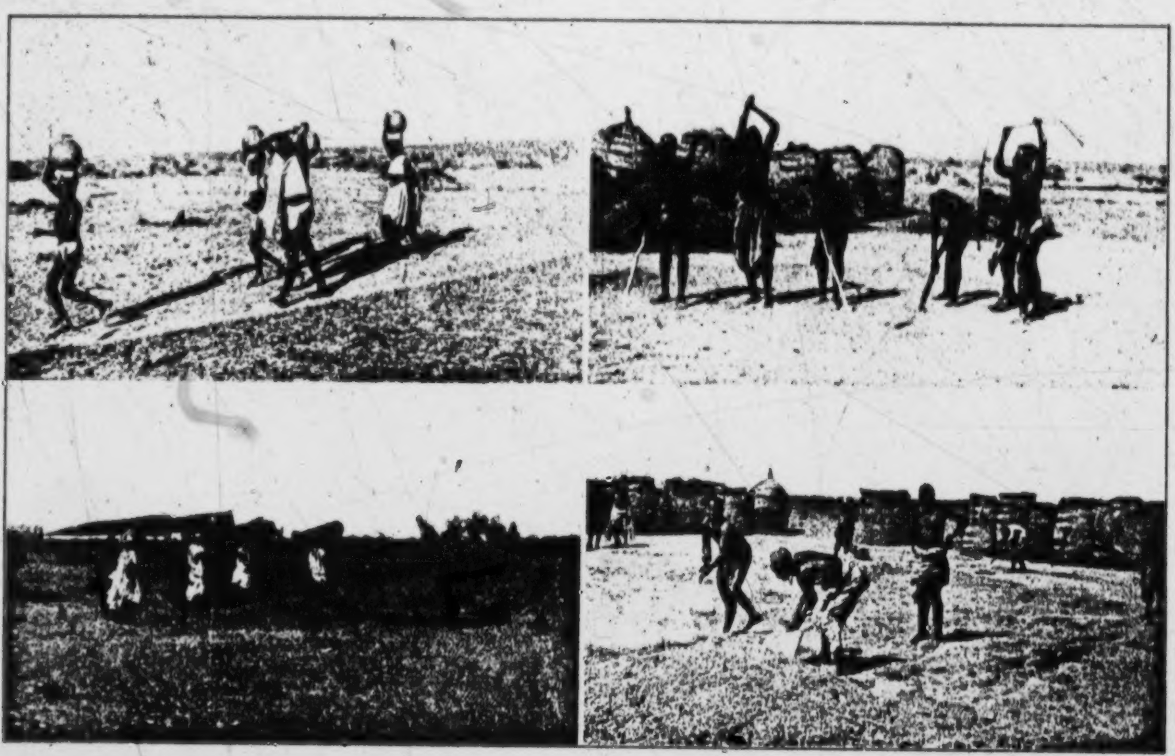
Les fortes pluies cessent avec le mois d'août et en septembre, le maïs est mûr, la bombance commence. Les épis de maïs grillés sont une friandise recherchée surtout quand les grains sont encore tendres. Il est telle espèce de maïs, légèrement sucrée, qui sautée au beurre rappelle vaguement nos petits pois frais. Partout les enfants, voire même les anciens, se régalent de maïs, partout ceux que l'on va saluer offrent quelques épis de maïs, qui sont souvent grillés sur place. Quand la récolte du maïs est terminée, la bouillie de maïs, qui rappelle la fameuse polenta des Italiens, remplace aventageusement la bouillie de mil et varie agréablement le menu journalier d'autant plus que les *gombo* commencent à mûrir et permettent de varier aussi la sauce. Les ventres se remplissent, les visages sont resplendissants de santé et, par une suite toute naturelle, les coeurs sont à la joie. Si la fin de la saison sèche a été dure parce que le mil commençait à manquer, si les travaux de l'hivernage ont été pénibles, on se rattrape maintenant. Le maïs coupé est remplacé par du tabac, dont les semis ont été préparés à l'approche de la récolte.

En fin septembre, commencement d'octobre, le gros mil rouge est mûr. C'est l'automne *(houpéla)*. Le maïs est devenu trop dur pour être mangé grillé, il est remplacé par les épis de mil encore verts et mangés crus après avoir été battus avec une petite baguette et ainsi débarrassés de leur bale. Certaines

[facing p. 46]

2: Mangin

FA28 Mossi



Les Mossi.

Anthropos IX.

En haut: Porteurs d'eau.
En bas: Jeunes gens revenant de la brousse avec des bottes de paille.

En haut: Battage du mil.
En bas: Le mil battu est vanné. Au fond: Greniers à mil.

variétés de gros mil sont sucrées et pas trop désagréables à manger ainsi. Et comme le mil est leur principale nourriture, les chevaux engraissent alors parce qu'ils ont du mil à volonté. Les hommes en profitent aussi largement, car la bière de mil nouveau est bien plus agréable que celle faite avec du vieux mil, et quand le mil abonde, la boisson ne fait pas défaut. C'est alors que le riz est récolté, battu sur les aires et mis soigneusement à part pour les jours de fête.

A la fin d'octobre, les pluies ont presque entièrement cessé; lorsque les haricots sont ramassés et placés dans les champs sur des tiges de mil ou des *séko*, isolés de terre par des piquets fourchus afin que les termites ne les mangent pas ou bien rapportés à la maison et jetés sur les *séko* qui servent d'abri devant les *soukala*, c'est le moment de récolter le petit mil qui est sec. Les tiges de mil sont coupées à ras de terre par les hommes et placés de telle sorte que les épis soient dirigés dans le même sens pour faciliter le travail des femmes qui coupent les épis et les mettent en tas. Quand le mil est coupé, les femmes remplissent leurs paniers. Les plus grands paniers sont sortis pour la circonstance, et chacune s'ingénie à faire tout un échaffaudage avec les épis les plus longs ou avec des tiges de haricots, afin de pouvoir mettre le plus de mil possible en dehors du panier, tels les zouaves qui rivalisent à qui aura le paquetage du sac le plus élevé. Quand la série des femmes rentrant au village rencontre un individu connu pour sa générosité, elles chantent, elles crient, elles l'entourent jusqu'à ce qu'il ait jeté quelques poignets de cauris qui serviront à acheter une cruche de bière.

Près de l'aire, les cris redoublent, et chaque femme s'approche du grenier et tend son panier à l'homme qui est dans le grenier pour le recevoir. Ces greniers sont très grossièrement construits et se composent essentiellement de baguettes de bois fichées en terre en cercle et servant à tenir un *séko* qui les entoure tandis que le fond du grenier est formé d'un autre *séko*, reposant généralement sur la terre, parfois sur des pierres ou des piquets fourchus pour éviter les termites. C'est là que le mil attendra le moment du battage. Les greniers sont alignés autour de l'aire en terre battue qui est située à cent ou deux cents mètres du village, parfois plus loin. Les voleurs sont peu à redouter. Ils iront bien couper le mil encore sur pied dans la brousse mais ne volent que fort rarement le mil déjà rentré. Seuls les chèvres, les moutons et les pintades sont à craindre, et contre eux les greniers sont protégés par des épines.

Sitôt que ces plus gros travaux sont terminés, toute la famille s'occupe à déterrer les arachides et les pois. Toute la famille se réunit sous un arbre à l'ombre duquel les hommes apportent les touffes d'arachides, et tout en grignotant les pistaches encore vertes, tout en devisant, chacun sépare les gousses des fanes. Ces dernières sont mises précieusement de côté ainsi que les feuilles de haricots: ce sera une excellente nourriture pour les chevaux pendant la saison sèche quand le soleil aura brûlé toutes les herbes de la brousse.

En novembre, toute la récolte est rentrée. Le soleil a déjà séché bien des herbes et c'est le moment de couper la paille pour faire les *séko* et arranger les toitures. C'est un travail généralement réservé aux enfants et aux serviteurs *(dakonré)*. Le maître de la maison indique à chacun le nombre de bottes de paille qu'il aura à couper, et tous les matins les enfants partent en bandes, la faucille sur l'épaule. Ils vont chercher la paille sur le bord des marigots et reviennent quand le soleil commence à darder ses rayons brûlants. Le travail est alors terminé, et il n'y a plus qu'à se reposer toute la journée. La saison sèche est en effet le temps du repos et de novembre à mai il n'y a plus de travaux pressants.

En décembre, le froid se fait sentir. C'est l'hiver *(sapolro)*. Les indigènes se groupent à l'aurore autour de feux de tiges de mil ou de brindilles ou de paille, tout sert de combustible. Chaque nouveau venu doit apporter sa brassée et c'est à ce prix qu'il sera admis à s'asseoir autour du feu. A la fin de décembre, la provision de paille pour couvrir les cases a été faite et c'est alors que le petit mil est battu. Chaque habitant du village dispose à son tour de l'aire. Il a soin de prévenir ses amis et connaissances comme au jour où il a pioché son champ. La bière de mil est prête, et la veille, les femmes ont enduit l'aire de bouse de vache délayée dans l'eau pour affermir le sol. Au petit jour les amis arrivent, le mil est retiré du grenier et étendu sur l'aire à l'aide de tiges de mil liées ensemble et traînées par terre au moyen de cordes tandis qu'un indigène appuie les tiges de mil sur le sol. Les fléaux sont composés d'un simple bâton coupé dans la brousse; c'est une branche d'arbre choisie de telle façon que la tige du fléau soit assez mince et flexible tandis que la partie qui sert à battre est assez grosse et forme un angle obtus avec la tige tenue en main. Les jeunes gens se mettent sur une seule ligne dont les bambins occupent les extrémités; les joueurs de tambour se tiennent soit devant, soit derrière les batteurs et les fléaux tombent en cadence, écrasant les épis et séparant les grains très secs de la tige. Cependant que les vieillards sont assis à l'ombre des greniers, devisent, fument, cousent des habits. Quand les batteurs sont arrivés au bout de l'aire, ils reviennent sur leurs pas, puis se reposent tandis que les plus âgés rassemblent avec des balais de paille les grains qui ont été projetés en dehors de la masse.

Quand le mil a été suffisamment battu, au bout de quelques heures, les épis vides et brisés sont balayés à part pour ne laisser que les grains. Ces derniers sont réunis en un tas, et un fort gaillard les jette en l'air à l'aide d'une pelle en bois afin de séparer la paille du bon grain qui est mis en tas. Quand tout le mil est ainsi vanné on l'entoure d'un cercle de cendre pour le défendre contre les génies malfaisants. Puis un des batteurs, étranger à la famille, met du mil dans une calebasse et l'asperge d'eau. Il le jette ensuite par poignées sur le tas de mil en disant: «Un tel craint la pluie» et il prononce le nom du propriétaire de la moisson et le nom de tous les membres de sa famille. Il termine en disant: «Quand on aura fini de sarcler vienne la sècheresse. Quand on aura fini de planter vienne une grande pluie.» Si le propriétaire d'un cheval se trouve dans l'assemblée, il recevra une calebasse de mil pour sa monture. Chacun des anciens prélève une part pour ses poules. Si cette cérémonie n'a pas lieu, le mil ne peut servir à ensemencer les champs l'année suivante quand ces formalités sont terminées.

Les femmes arrivent avec leurs paniers, un homme saisit un des balais laissés sur place et l'enfonce dans le tas de mil en plusieurs endroits, puis les hommes emplissent les paniers et aident les femmes à les charger sur leur tête. Elles déposent le mil à la maison dans les greniers faits de terre glaise mélangée à de la paille coupée très fin. Ces greniers ont la forme de grandes jarres de 1·50 *m* de haut; ils reposent généralement sur de grosses pierres et ont été au préalable enfumés afin d'éviter les termites. Ils sont fermés par un couvercle fait comme le grenier lui-même et recouvert par un petit tois de paille pour le protéger contre la pluie parce que ces greniers sont, le plus souvent en plein air, dans la cour intérieure. C'est pendant que l'on vanne le mil que la bière de mil est apportée et bue sur place; parfois, la fête se termine par des danses, et chacun se retire chez soi pour recommencer un autre jour. Ainsi s'écoule le mois de janvier.

Février, mars et avril sont les mois de vacances, les mois de chasse et de pêche.

A vrai dire, aucun Mossi n'est chasseur et tous le sont plus ou moins. Depuis l'occupation française, on rencontre parfois sur la lisière de la grande brousse qui borde le Volta et qui renferme du gros gibier, des individus armés de fusil à pierre très primitifs, si primitifs qu'ils éclatent fréquemment et blessent leur propriétaire assez imprudent pour forcer la charge de poudre. Ces indigènes connaissent parfaitement la brousse et peuvent être d'un précieux secours pour qui veut s'aventurer à chasser le *koba*, le buffle, l'éléphant, la panthère ou même le lion bien que ce fauve soit pour les Mossi comme pour nous le roi des animaux, le maître de la brousse *(wé naba)* et qu'ils ne l'attaquent que s'il a déjà tué un homme.

Ces chasseurs fabriquent eux-mêmes leur poudre avec du charbon de bois pilé et du salpètre extrait de terre imprégnée d'urine. Cette terre est lavée soigneusement et, à l'évaporation, laisse un fond de cristaux de salpètre. Le plus souvent, ils n'ajoutent pas de soufre parce que ce dernier produit est trop coûteux. La poudre ainsi obtenue brûle bien et faite avec soin produit de bons effets. Les chasseurs la mettent dans de petites calebasses ou dans des cornes de béliers; ils n'en fabriquent que de petites quantités à la fois. Une pierre dure fait l'office de balle.

Les indigènes peuvent facilement se dissimuler et ne tirent le gibier que de très près et au posé ou arrêté. Ils restent facilement à l'affût pendant des heures, des nuits entières et, connaissant les mares où vont boire les animaux, et leurs habitudes, ils se construisent de petites huttes en branchage ou creusent des trous dans lesquels ils se dissimulent sous des feuillages. D'autres, plus ingénieux, tracent un vaste entonnoir dont la base ouverte a parfois 1 ou même 2 *km* et dont les côtés, formés par des haies d'épines, ont une égale longueur, tandis que le sommet, situé près d'un arbre touffu, laisse juste assez de place pour que l'animal puisse passer. Le chasseur se poste dans l'arbre avec son arc et ses flèches et s'installe commodément car il lui faudra peut-être attendre longtemps. Les bêtes suivent sans défiance la haie d'épines, aboutissent à l'arbre, et sont tués. Les chasseurs arrivent ainsi à tuer quelques belles pièces, même des éléphants, bien que leurs armes soient très primitives.

Mais si les chasseurs de profession, les vrais chasseurs, ceux qui ont toujours des aventures à raconter et, disent-ils, ne manquent jamais leur coup, tout comme ceux de Tarascon, sont rares, ceux qui se livrent à la chasse par délassement, sont aussi nombreux que les Mossi. Un Mossi ne sort jamais sans un bâton, et si on lui en demande la raison, il répond que c'est pour tuer les serpents qui, hélas! font de trop nombreuses victimes, écarter les chiens et puis: «On peut toujours rencontrer un lièvre ou une bête dans la brousse, et avec quoi le tuerai-je si je n'ai pas de bâton?» Beaucoup ont des chiens, peu terribles à vrai dire, mais qui sont mal nourris et gardent toute leur agilité. Un Mossi qui se rend dans son champ ou va d'un village à l'autre, est toujours l'oreille aux aguets et a l'œil bien ouvert: il cherche de la viande! Et n'ayant pas beaucoup d'idées, il est rarement absorbé dans ses réflexions et distrait.

Mais la saison que nous étudions est spécialement celle de la grande chasse. Plusieurs villages s'entendent et fixent un jour et un lieu de rendez-vous, et chaque village s'y rend par groupe, brûlant la brousse et chassant le gibier devant lui. Si l'entente a été parfaite, le gibier se trouve enfermé dans un cercle de feu derrière lequel se trouvent les indigènes, les uns à cheval et armés de la lance, les autres à pieds et avec leurs chiens, munis simplement de bâtons ou même d'un arc et de flèches. Les arcs sont de taille moyenne et faits d'un bois dur. La corde est ordinairement tirée d'un rotin ou d'une tige de mil. Les flèches sont fabriquées avec la tige résistante et légère des hautes herbes et ne sont pas bardelées, mais la pointe est en fer et en forme de harpon avec deux et parfois trois paires de dents. Le carquois en cuir est suspendu à l'épaule.

Les lièvres, les biches, les différentes espèces d'antilopes, les pintades, les perdrix affolées courent tout autour du cercle de feu, et ceux qui franchissent ce premier obstacle tombent sous les coups des chasseurs. Ces chasses sont parfois assez fructueuses, et des buffles, des *koba*, font, de temps à autre, partie du tableau. Malheureusement, toute bête tuée dans la brousse appartient de droit au naba, qui sait bien visiter les sacs des chasseurs et prend ce qui lui plait. A-t-il appris qu'un chasseur fortuné a tué une antilope et ne lui en a pas fait don, il le fait appeler, lui reproche durement son manque d'égard et le roue de coups. Il est vrai, cependant, de dire que ces cas sont de plus en plus rares et que les indigènes refusent tout net de livrer leur capture.

Souvent, la chasse manque, parce qu'un village n'a pas répondu à l'appel, et les bêtes se sont sauvées par l'espace non gardé. Somme toute, ces chasses sont surtout un passe-temps et un amusement. Les chasseurs qui rapportent quelque chose sont peu nombreux, vu le nombre de ceux qui prennent part à la chasse. Il est vrai qu'au départ tous espèrent être heureux. Tous du moins ont soif parce qu'à cette époque de l'année le soleil est très chaud et il y a cependant avantage à chasser en plein midi parce que le gibier est alors couché dans les buissons et ne peut fournir une longue course. Ces chasses sont chaque année moins nombreuses. Les cultures, en effet, prennent plus d'extension et le gibier s'est retiré dans la brousse; les indigènes, d'autre part, s'entendent moins facilement pour opérer de grandes battues; ils aiment mieux chasser par petits groupes, loin des yeux des chefs, qui alors ne pourront rien leur prendre.

* * *

La pêche est, avec la chasse, le grand divertissement à cette époque de l'année. Il n'y a pas plus de pêcheurs de profession qu'il n'y a de chasseurs de profession. Evidemment, ceux qui habitent le bord des rivières savent généralement nager, surtout au bord des marigots les plus difficiles à passer. Chaque marigot, ou plus exactement chaque mare, appartient à un naba et porte un nom spécial, de telle sorte qu'aucune rivière ne porte le même nom pendant tout son cours. A la saison sèche le *lelek* des marigots est le plus souvent à sec. De distance en distance se trouvent des mares plus ou moins importantes et dans lesquelles vont boire les troupeaux. C'est dans ces mares que pêchent les indigènes. Ils attendent pour cela que le niveau de l'eau soit assez bas, et ne dépasse pas les genoux, sinon la pêche serait trop difficile.

Les engins de pêche sont, en effet, aussi primitifs que les engins de chasse. Un petit filet écarté par trois branches formant triangle et traversé par un bâton solide que l'on tient dans la main, assez semblable aux épuisettes qui servent à pêcher la crevette; et surtout une sorte de nasse en osier de forme conique ouverte à la base et fermée au sommet par un couvercle mobile. Dans cette première nasse se trouve parfois une seconde nasse faite de bois très flexibles qui sont attachés à la base de la première nasse. Ces deux nasses ont donc une base commune. Mais la deuxième s'ouvre dans l'intérieur de la première. Le poisson entre dans la nasse et est retenu par les bois de la petite nasse qui se ferme sous l'effort que fait le poisson pour sortir. Le pêcheur sort la nasse de l'eau, ou bien la laissant enfoncée dans la vase, ouvre le couvercle, plonge sa main et retire le poisson qui est ainsi enfermé et facile à saisir. Le pêcheur le met alors dans un filet ou dans une sacoche en cuir.

Au jour fixe, le maître de la mare offre des sacrifices aux caïmans afin qu'ils ne mordent personne. C'est ainsi que le naba de Koupéla, avant de pêcher dans la mare qui lui appartient, doit sacrifier une chèvre noire et une poule. Aucun caïman ne doit être tué pendant la pêche sinon le naba mourra dans le courant de l'année. Un caïman n'avait-il pas été tué dans la mare de son père l'année même pendant laquelle mourut ce dernier? Avant de se rendre à la pêche, les indigènes font des grisgris en brûlant des racines et des écorces d'arbres dans l'intérieur de leur nasse. Si le grisgris est bon, le poisson se précipitera tout seul dans le filet ou la nasse.

Les pêcheurs se réunissent à une des extrémités de la mare. Ils se mettent sur une seule ligne de façon à barrer le marigot et avancent lentement plongeant et replongeant leurs filets et leurs nasses. Tous les poissons pris sont mis dans des sacs ou jetés à des amis qui se tiennent sur la rive, mais comme pour la chasse, le naba prélève largement sa part et prend les plus belles pièces. Les marigots ne renferment d'ailleurs presque que des silures, qui aiment la vase et en conservent l'odeur et le goût même après la cuisson. Cependant les Voltas sont plus poissonneuses et on y trouve une plus grande variété de poissons. Quand les indigènes ont passé et repassé un certain nombre de fois, il ne reste plus guère que du menu fretin, et tous s'en retournent chez eux heureux d'avoir quelques pièces à mettre dans leur sauce et surtout d'avoir échappé à la dent des caïmans, car malgré les sacrifices qui leur sont offerts, ces amphibies ne se gênent pas pour mordre quelques pieds ou quelques mollets. Il est vrai que ceux qui vivent dans ces mares sont rarement assez forts pour briser un membre.

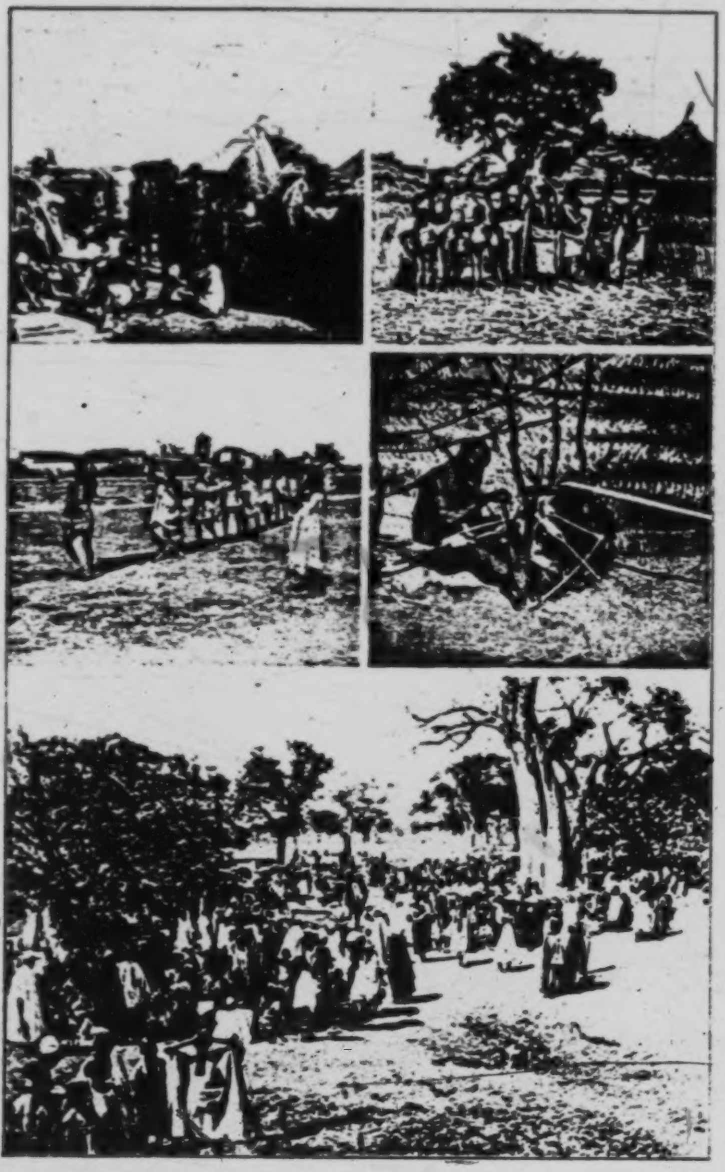
Dans les endroits où l'eau est peu profonde et coule pendant un certain temps, les riverains établissent des barrages faits de branches d'arbre et de tiges de mil entrelacées, disposées en biais par rapport au courant et conduisant à une sorte d'entonnoir fermé par un filet. Le poisson suit le barrage, pénètre dans l'entonnoir et est arrêté par les mailles du filet.

C'est aussi pendant cette saison qu'ont lieu les principales fêtes. On célèbre ainsi à cette époque l'anniversaire des morts, qu'on fait le *kouré*. Sitôt que le premier coup de vent a découvert quelques cases ou tout au moins indiqué celles qui ont besoin d'être recouvertes, tout le monde se met à ce travail, et c'est alors qu'est employée la paille coupée en décembre. Devant les *soukala*, les enfants et les jeunes gens sont occupés à réunir entre eux les brins de paille avec des liens de chanvre, à tresser des *séko*. Ils vont dans la brousse couper les bois et les écorces qui serviront à attacher les bois entre eux. Quand tout est prêt, le maître de la maison appelle tous ses gens et réunit quelques voisins. En une petite matinée, le toit est fait et posé. C'est un travail qu'il faut recommencer tous les deux ans environ et qui est réservé aux hommes. Au début de l'hivernage, les villages ont un petit air coquet de renouveau. C'est alors aussi que celui qui a vu son harem s'augmenter d'une femme, que l'enfant qui est devenu jeune homme et ne peut plus habiter dans la case de sa mère, que celui qui a vu sa richesse s'accroître de quelques têtes de bétail, voire d'un cheval, songe à construire une nouvelle case. Les femmes iront chercher l'eau, les enfants pétriront le mortier avec leurs pieds et porteront au maçon les boules que les anciens ont préparées. Tous ces travaux n'ont rien de pénible et se font en jouant.

Mais les épines ont repoussé, les pluies vont bientôt tomber, déjà quelques coups de vent ont annoncé l'approche de l'hivernage, les Pléiades ont reparu à l'horizon et les baobabs bourgeonnent de nouveau. Il va falloir se remettre à piocher, à semer, et c'est heureux car le mil baisse dans les greniers; il va falloir recommencer le cycle des occupations que nous venons de décrire. Et les années succèdent aux années sans apporter de grands changements dans l'existence des simples particuliers.

Chapitre deuxième. — **Industries et commerce.**

Telles sont donc les occupations ordinaires de tout Mossi. Il faut cependant y ajouter pendant toute l'année, la visite des marchés, et pendant la saison sèche, les travaux auxquels se livrent certaines corporations ou simplement certains individus, en d'autres termes, les différentes industries exercées par les Mossi.



Les Mossi. Anthropos IX.

En haut: Intérieur d'une soukala. En haut: Les habitants d'une soukala.
Au milieu: Porteurs. Au milieu: Tisserand.
En bas: Place d'un marché.

[facing p. 52]

Tout Mossi qui se respecte, homme, femme, enfant, vieillard, doit au moins de temps en temps, se rendre au marché, ne serait-ce que pour voir... et être vu, s'il peut arborer de beaux habits neufs. Si l'on veut admirer les indigènes dans leurs plus beaux atours, il faut se rendre au marché qui suit les grands jours de fêtes. Les gens affluent en ces jours, les Yarsé, les Peuls tout comme les Mossi, et c'est à qui se fera le plus remarquer par la richesse ou l'originalité de son costume. En temps ordinaire, ceux qui vont au marché y vont pour leurs affaires, sauf quelques particuliers qui ne s'y rendent, même en ces jours, que pour se faire admirer.

Chaque localité un peu importante a son marché tous les trois jours. Tout est combiné de telle sorte que les marchés ne soient pas trop éloignés les uns des autres et que les villages les plus rapprochés qui ont un marché, ne le tiennent pas le même jour afin de ne pas se faire concurrence. Un indigène peut, s'il le veut, passer sa vie au marché en allant tantôt dans une localité, tantôt dans une autre; il y a toujours un marché non loin de chez lui. Ils n'ont pas tous la même importance. Certains villages, parfois peu considérables par eux-mêmes, sont situés au croisement de plusieurs routes suivies par les caravanes et deviennent un centre important de commerce. On cite au Mossi: Pwitenga, Kaya, Rakay, Bélousa, Mané, Téma, Yako et La, comme centres spécialement fréquentés.

Ces marchés étaient autrefois les lieux où venaient s'approvisionner les marchants d'esclaves. Aujourd'hui, on y trouve plus que partout ailleurs des chevaux, des bœufs, des ânes, des moutons, des chèvres, du sel, des kolas, des étoffes indigènes ou européennes, des pacotilles d'importation, allumettes, verroterie, mouchoirs, cuvettes, assiettes, parfums; on y voit même des pétards. Chaque produit important a son quartier. Les bouchers ont le leur ainsi que les marchands de sel, d'étoffes ou de kolas. Toute la bière de mil se vend au même endroit, les condiments pour la sauce et les grains dans un autre. Mais les transactions les plus importantes se font en dehors du marché, dans les cases que les étrangers de passage et qui pensent séjourner quelque temps dans la localité, se sont élevés à la hâte dans le quartier haoussa ou yarga et parfois chez les Mossi. C'est pourquoi seul un indigène, habitué aux transactions, et qui fréquente régulièrement le marché, pourrait se faire une idée du chiffre des affaires qui se traitent sur la place même du marché ou dans les environs et encore faudrait-il tenir compte de la morte saison que l'on trouve ici comme sur toute place de commerce[1].

---

[1] Voici, à titre de curiosité, le prix approximatif de quelques denrées, évidemment pendant une année de récolte moyenne et peu après la récolte, car les prix augmentent rapidement au fur et à mesure que l'on s'éloigne de cette époque et, pendant les années de famine, il n'y a plus de prix.

Mil 0·02 fr. le kilo, riz 0·10 fr. le kilo, tabiramas 0·05 fr. le kilo, beurre de karité 0·50 fr. le kilo, beurre de lait 1·50 fr. le kilo, arachides 0·07 fr. le kilo, huile d'arachides 0·50 fr. le litre, une cruche de bière de mil ordinaire, d'environ 6 à 8 litres 0·20 fr., une cruche de bière de mil forte *([illegible])* d'environ 6 à 8 litres 0·40 fr., hydromel *(bĕsé)* 0·15 fr. le litre, poule 0·40 fr., chèvre ordinaire 3 à 4 fr., chèvre grande 8 à 10 fr., mouton ordinaire 3·50 le mâle, 4 fr. le brebis, mouton grand 8 à 10 fr., âne 25 à 30 fr., cheval 150 fr., bœuf petit (sans bosse) 50 fr., bœuf zebu 70 fr., peau de chèvre 0·30, peau de mouton 0·50, peau de bœuf 1 fr., sel en barre 1·50 et jusqu'à 2 fr.

Mais ces gros marchés sont la minorité. Dans les marchés des villages les transactions se font entre indigènes qui se connaissent et ont presque uniquement pour objet les produits indigènes: mil, riz, haricots, beurre de karité, arachides grillées vendues par petits tas d'un centime, arachides crues et toutes les épices pour la sauce. Des jeunes filles yarsé ou haoussa se promènent de groupe en groupe avec de petites cuvettes remplies de kolas, et les chefs et les richards achètent une ou deux kolas qu'ils partagent généralement avec ceux de leur suite. Sous des abris de feuillage ou de tiges de mil, des étrangers vendent quelques perles, des barres de sel ou de cuivre, du henné ou du bleu, tandis que les vautours à tête chauve, planant au dessus d'eux, indiquent à tous où se tiennent les bouchers. Une chèvre, un mouton constituent toute la viande de boucherie, parfois un bœuf, crevé dans la brousse, plus rarement égorgé à l'occasion du marché, vient augmenter la quantité de viande. Quelques individus apportent des poussins, parfois des poules adultes. C'est à peu près tout ce que l'on trouve.

Mais à ces comestibles il faut ajouter la boisson. Tout un coin du marché est occupé par les vendeuses de bière de millet; ce n'est le coin ni le moins fréquenté ni le plus calme. Les vautours ont indiqué l'emplacement des bouchers, il suffit de tendre l'oreille pour connaître celui des cabaretiers. Les cris, le battement des tambours, le brouhaha inséparable des foules légèrement prises de boisson, l'ont vite indiqué. Les Mossi boivent assurément beaucoup de bière de mil, mais cette boisson telle qu'elle est vendue au marché, ne monte que difficilement à la tête. Bien autrement dangereuse est la bière recuite *(tèsé)*, dont le degré d'alcool est assez élevé, et surtout l'hydromel *(bésé)* fait de miel et de farine de mil, bouillis dans l'eau et auxquels on ajoute de la levure de bière pour produire la fermentation. Ces deux dernières boissons sont vraiment capiteuses surtout si on boit les deux alternativement. Aussi il y a assez souvent des rixes, parfois une vraie bataille avec blessés: ce sont des ivrognes qui se sont disputés. Les hommes sont bien partout les mêmes et y a-t-il chez nous beaucoup de foires sans quelque ivrogne? Il est pourtant juste d'ajouter que l'on rencontre ici plus d'indigènes pris de boisson que chez nous.

Le marché commence vers dix heures et est généralement terminé à deux heures; les grands marchés commencent vers midi et se terminent à la nuit. En étudiant les autres industries, nous verrons quels sont les autres produits qui s'y vendent.

L'industrie la plus répandue, celle que tous les hommes peuvent exercer et que tous exercent plus ou moins, est celle du tissage. Le coton est égrainé et le fil est confectionné par les femmes. M. DELAFOSSE, dans son ouvrage sur les Siéna a parfaitement décrit le procédé employé: «Le coton étant sorti de sa coque, on en retire les graines en les chassant de la bourre au moyen d'une tige de fer que l'on roule à deux mains sur la bourre placée elle-même

---

le kilo, kolas de 0·03 à 0·10 la pièce, une pioche 0·50, habits: bande d'étoffe blanche 0·05, la coudée d'environ 0·60, couverture blanche 2 fr., couverture teinte à l'indigot 3 fr., couverture rayée 4 fr., veste, taille moyenne 2·50 fr.

sur une pierre plate; les graines se trouvent ainsi chassées en avant et sont ensuite retirées à la main . . . Le coton est enroulé autour d'une tige de bois que la fileuse tient de la main gauche; de la droite, elle saisit et étire un brin de coton se détachant de la quenouille et l'enroule sur l'extrémité supérieure d'une aiguille de bois qui porte à son extrémité inférieure une sorte de boule pesante en terre cuite et que le mouvement des doigts de la main droite fait tourner rapidement, comme un tonton ou une toupie, sur le fond d'une assiette de bois. Le coton, étiré entre la main gauche qui soutient la quenouille et la main droite qui retient et fait tourner la tige du tonton, s'allonge et se transforme en fil, lequel s'enroule autour de l'aiguille du tonton . . . Le fil est après cela déroulé, puis enroulé de nouveau autour d'une tige de bois, de façon à former de grosses pelotes cylindro-coniques. Lorsqu'on veut l'utiliser pour le tissage, on le tend en le faisant passer autour de quatre pieux fichés en terre et disposés en forme de quadrilataire très allongé[1].»

Tous les jeunes gens apprennent à tisser, c'est une partie de leur éducation. Le métier est comme le fuseau précédemment décrit celui qu'emploient tous les Nègres de l'Afrique Occidentale et que décrit ainsi M. Delafosse: «Métier à lamelles suspendu à une pièce de bois reposant sur deux fourches, navette évidée en forme de pirogue, levier à pédales permettant de croiser alternativement les deux rangées de lamelles du métier; les fils sont tendus au moyen d'une grosse pierre reposant sur le sol en avant du tisserand et ce dernier est assis sur un tréteau grossier placé en arrière de celui supportant le métier (ici généralement le tisserand est assis par terre), de façon à ce que les pieds du tisserand viennent s'appuyer sur les pédales. Cet attirail est installé en général à l'ombre des grands arbres qui se dressent sur les places des villages ou encore sous des abris de feuillages construits tout exprès. Les lais de cotonnade obtenues sont des bandes de 10 à 15 *cm* de large; on en coud un certain nombre ensemble pour arriver à la largeur exigée par les pagnes et les vêtements[2].»

Les bandes d'étoffe ne sont pas toujours d'une couleur uniforme. Souvent, la chaîne est composée de fils teints en bleu foncé ou en rouge, mêlés à des fils blancs, tandis que la trame est blanche. D'aucuns savent faire des bandes à petits carreaux bleus ou rouges d'un joli effet. Tous n'ont pas la même habilité mais certains savent tisser des étoffes fines et dont les mailles très serrées sont assez résistantes. Ces bandes cousues ensemble, puis coupées selon des patrons immuables, se transforment en pagnes, en pantalons, en larges vestes, en un ample vêtement qui entoure tout son propriétaire et surtout en couvertures d'hommes et de femmes, blanches ou bleues foncé, indispensables contre le froid et dans lesquelles ils s'enroulent. Les étoffes mossi sont assez réputées dans les pays environnants et, comme nous le verrons, font l'objet d'un commerce assez important.

Les habits confectionnés ou le fil avant d'être tissé, sont souvent teints. La teinturerie est assez répandue au Mossi, et il n'est guère de village important qui n'ait ses teinturiers. Ces derniers se réunissent afin de creuser leurs puits au même endroit, souvent ils choisissent pour cela un petit tertre et creusent une dizaine de puits de deux ou trois mètres de profondeur et dont la surface intérieure a été cuite par un feu de charbon. Le liquide de teinture est versé dans ces puits, et les habits ou le fil à teindre sont plongés dans le liquide et remués à l'aide de bâtons terminés par des bois disposés en forme de croix. Les étoffes sont laissées dans la teinture plus ou moins longtemps selon leur volume et étendues au soleil pour y sécher. Les couleurs obtenues vont du bleu très foncé, presque noir, au bleu clair. Certains habits sont teints en couleur terre de Sienne, couleur aimée des chasseurs parce qu'elle est sombre. Il faut plusieurs lavages pour supprimer l'odeur forte qui se dégage des étoffes ainsi teintes, mais chaque lavage emporte une partie de la couleur.

---

[1] Delafosse, Le peuple Siéna, p. 58.

[2] Ib., p. 59.

Tout le monde sait tisser, presque tout le monde sait faire des ouvrages en vannerie. Quand les herbes sont mûres, les enfants s'amusent à confectionner des chapeaux de paille dont certains ne sont pas mal réussis; d'autres font des vide-poches aux dessins variés, obtenus en entremêlant des pailles jaunes, noires ou rouges, teintes avec les feuilles d'une variété de mil cultivée dans le but d'obtenir la couleur rouge recherchée pour teindre le cuir, d'autres tressent de simples plateaux de paille qui servent à couvrir les calebasses ou à porter la viande.

Ceux qui sont habiles, et c'est alors une véritable industrie, font des chapeaux solides ornés de dessins en cuir. Il y a deux variétés principales de chapeaux: les chapeaux en forme de cônes pointus et les chapeaux en forme de cloche et à larges bords. Ils sont d'ailleurs assez grands pour que l'on puisse garder sur sa tête une calotte, parfois entourée d'une bande d'étoffe souple, et mettre son chapeau par-dessus sans être gêné. Un cordon de cuir muni d'une coulisse, maintient le chapeau sur la tête ou permet de le laisser tomber sur le dos, le cordon le retient au cou. Saponé est le centre de la fabrication des chapeaux.

Mais c'est surtout dans la confection des paniers que s'exerce l'art de la vannerie. Les paniers sont utiles à tout; il y en a de toutes les formes et de toutes les tailles, depuis les grands paniers en osier qui servent à défendre les poussins contre les oiseaux de proie, les petits paniers, en osier aussi, qui servent à ramasser les ordures, jusqu'aux paniers en herbes tressées qui servent à porter le mil, le riz et généralement toutes les denrées. On rencontre parfois des paniers soignés, ornés de dessins obtenus on entremêlant des herbes teintes et de fines lanières de cuir et bordés de cauris.

Les hommes seuls font les ouvrages en vannerie, eux seuls travaillent le cuir et là encore quelques particuliers arrivent à faire des objets presque artistiques et fort bien cousus. Malheureusement, les indigènes ne savent pas suffisamment tanner le cuir qui, par suite, n'a aucune solidité. La peau est simplement étendue et séchée au soleil; parfois elle est passée dans un bain d'eau dans laquelle on met des écorces de tamariniers. Elle est débarrassée des poils de la manière suivante: on verse de l'eau chaude sur la peau et on racle les poils avec un couteau. Pour assouplir la peau, on la passe et la repasse sur un pieu fiché en terre et rendu légèrement tranchant à son sommet ou bien plus simplement en la froissant entre ses mains. La peau ainsi assouplie est tendue à l'aide de petites chevilles de bois fichées en terre pour sécher de nouveau au soleil; elle peut être teinte en rouge, en vert ou en noir au moyen d'herbes spéciales.

Les uns savent faire des gaines de couteaux ou des fourreaux de sabres, les autres se spécialisent dans les grandes guêtres qui s'attachent à la ceinture et que porte tout cavalier en grande tenue; d'autres font des tapis de selles, bourrés avec du kapok ou du coton et ornés de dessins, et les diverses parties du harnachement: la bande de cuir qui couvre le poitrail et le grand tapis qui protège la croupe du cheval. Le cuir sert aussi à fabriquer toutes sortes de sandales, depuis la simple peau qui est fixée aux pieds par des lanières, lesquelles passent entre le pouce et l'index et font le tour du pied, depuis la sandale-babouche, jusqu'aux sandales ornées de dessins, auxquelles sont fixés les éperons et qui accompagnent tout naturellement les grandes guêtres. Il y a des cordonniers vraiment adroits et qui pourraient faire des chaussures très présentables s'ils avaient des formes et surtout du cuir mieux travaillé.

Les peaux servent aussi à la fabrication de ceintures ornées de cauris, de bourses, d'amulettes, de sacoches parfois joliment ornées, etc. Ces dessins sont généralement obtenus ainsi: de petites lanières de cuir de différentes couleurs sont cousues par-dessus une peau de couleur uniforme et qui sert de fond; plus rarement, comme au Maroc la première épaisseur de peau est enlevée.

Les industries qui précèdent sont exercées uniquement par des hommes et par qui veut. Ce sont eux aussi qui préparent la poudre et le tabac. Les industries qui vont suivre sont l'apanage des femmes et toute femme sait, plus ou moins, fabriquer la bière de mil, le savon, le beurre de karité, le *kalro (soumbara)*.

La bière de mil se fait avec du mil germé, cuit et recuit dans une quantité d'eau proportionnée à la quantité de mil et à laquelle on ajoute le dernier jour de la levure. Le tout est passé sur des brindilles qui arrêtent le résidu de mil. Plus la bière est recuite, plus elle est forte, et si on y ajoute du houblon, on obtient une boisson qui rappelle notre bière.

Le savon est fabriqué avec du beurre de karité et de la cendre de tiges de mil en guise de potasse.

L'huile est extraite des arachides préalablement grillées et écrasées entre deux pierres; les femmes n'ont aucun pressoir et perdent ainsi une quantité d'huile appréciable qui reste, il est vrai, dans le résidu qui lui aussi est vendu.

Le *kalro* est fabriqué avec la graine que renferment les gousses de *néré*. Il a une odeur caractéristique et forte mais relève la sauce et lui donne un goût qui n'est pas désagréable.

* * *

L'industrie de la poterie, celle du bois et du cuivre, demandent des spécialistes; non pas que seuls ceux qui font partie d'une caste peuvent les exercer, mais parce qu'il faut avoir fait un apprentissage que tous ne font pas et les parents lèguent à leurs enfants les secrets de la fabrication.

La poterie est une industrie plus spécialement exercée par les femmes bien que les hommes puissent, eux aussi, fabriquer des objets en terre et en pratique, ce sont souvent les hommes qui font les cruches *(canaris)* et les femmes qui fabriquent les grandes cruches qui servent à la confection de la bière de mil, les petites marmites dans lesquelles elles cuisent le *sarabo* et la sauce et les plats creux qui servent à présenter les mets à table.

Les procédés de fabrication et de cuisson sont d'ailleurs les mêmes. Un simple trou peu profond est creusé en terre, plus ou moins grand selon la capacité que l'on veut donner au récipient. Il est bien battu afin d'offrir une surface uniforme. La fabricante place, sur cette forme, sa pâte préparée à l'avance. C'est une sorte de terre glaise qui est pétrie avec les pieds et dont on a retiré les pierres. Le trou est saupoudré de terre bien sèche tandis que la masse à pétrir est légèrement humide. La femme écrase la pâte avec une pierre en granit bien polie et fait tourner la masse pour que chaque partie passe entre les parois du trou et sa pierre. Elle obtient ainsi, après un certain temps de travail, le récipient qu'elle désirait obtenir et de l'épaisseur voulue.

Quand il y a dans le village plusieurs fabricantes, et c'est ordinairement le cas, elles s'entendent pour la cuisson. Les cruches sont marquées et réunies dans une dépression de terrain. Entre elles et même dans l'intérieur de chacune d'elles, on met de la paille sèche, des brindilles de bois ou des morceaux d'écorce. Le tout est recouvert de paille et allumé le soir. Plus la cruche est petite, plus le combustible doit dégager de chaleur. Le lendemain matin, les femmes vont rechercher leur bien. Certaines cruches sont fendues, d'autres insuffisamment cuites resteront trop poreuses et devront être recuites, les autres sont réunies et seront vendues au marché.

Ce sont les hommes qui travaillent le bois. Ils emploient à cet usage une hachette pour couper les arbres, une herminette pour le travailler et un couteau. En bois sont fabriqués les mortiers et les pilons qui servent aux femmes pour écraser le maïs, les herbes, les arachides et généralement les condiments pour la sauce; les plats en forme de calebasse, les écuelles, qui servent à mettre le *sarabo*; les manches d'outils. On rencontre parfois aussi des tabourets dont la forme est quelque peu originale. En bois aussi sont faites les portes grossières qui ferment la case des femmes qui peuvent faire cette dépense. Mais toutes ces industries n'ont rien de particulièrement intéressant et restent très primitives.

* * *

Enfin le fer et le cuivre font l'objet de travaux trop peu communs pour que ceux qui s'y livrent ne soient pas des spécialistes. Les forgerons forment même une caste à part et tout le monde ne peut pas en faire partie. On naît forgeron, mais on devient bijoutier, ce dernier métier n'étant inderdit à personne. Les forgerons extraient le fer et confectionnent les outils en fer: pioches, haches, herminettes, couteaux. Quand ils extraient le fer du minerais, ils ne doivent, dit-on, être vus d'aucun profane ce qui explique pourquoi les indigènes ne savent pas comment ils procèdent. N'ayant pas eu l'occasion de visiter la région plus spécialement habitée par les forgerons, le Yatenga, le procédé d'extraction m'est inconnu.

Les bijoutiers travaillent aussi quelquefois le fer, mais en sous main. Ils peuvent raccommoder les outils cassés, aiguiser les haches, les pointes de flèches, transformer un morceau de fer, par exemple une vieille pioche en clous, charnières, etc. Mais leur grand travail est la fabrication de toutes sortes de bracelets et de tous les ornements de cuivre que comporte le harnachement complet d'un cheval, la têtière, le mors, les éperons, les étriers, les plats de cuivre qui pendent à la selle. Ces plats sont un ornement étrange et qui semble spécial aux Mossi; ils peuvent avoir jusqu'à 40 *cm* de diamètre et le bord du plat a parfois jusqu'à 10 *cm* de largeur. Les naba et les cavaliers riches les attachent, derrière les étriers, de chaque côté de leur selle et ils pendent sur les flancs du cheval. Les serviteurs s'en servent parfois pour boire la bière quand ils n'ont pas d'autres récipients. Pour faire fondre le fer ou le cuivre, ils se servent de charbon de bois obtenu exactement par le même procédé que nos charbonniers. Le feu est entretenu au moyen d'un double soufflet de peau de chèvre ou de mouton qu'un enfant fait manœuvrer. Le fer, chauffé au rouge, est martelé sur une pointe de fer fichée en terre, ou sur une pierre, à l'aide d'une barre de fer cylindrique qui sert de marteau. Le cuivre et le zinc sont fondus dans de petits creusets en terre cuite et dont la capacité dépend de la grosseur du bracelet que l'on veut obtenir. Le bracelet a d'abord été fait en cire, la cire a été entourée d'une terre argileuse bien pétrie et qui a pris la forme exacte de la cire. La cire est enlevée au moyen d'eau bouillante et le cuivre est coulé dans le moule ainsi obtenu. Au moyen d'une lime grossière, le bijoutier enlève les scories qui restent attachées au cuivre, polit le bracelet, fait des dessins en creux. Les plus adroits obtiennent de jolis ornements en faisant des torsades composées de fer, de cuivre rouge et de cuivre jaune. Un chrétien de Ouagadougou, habile à modeler la cire, fabrique des objets de toutes espèces, ronds de serviettes, presse-papier, encrier, groupes, etc. et qui ne manquent pas d'un certain cachet.

Les Mossi ont toujours un peu voyagé et allaient assez régulièrement à Tombouctou, mais grâce à la paix française, les voyages deviennent de plus en plus fréquents. Les Européens établis tant à Tenkodogo, qu'à Ouagadougou, Léo et Koudougou, les emploient comme boys et les emmènent jusqu'à Ségou, parfois Kayes et même Saint Louis. Au retour ces indigènes émerveillent leurs camarades et les excitent à entreprendre eux aussi de grands voyages.

Le recrutement des troupes noires a encore développé ce désir de voir de nouveaux pays. Plusieurs ont fait le voyage de Bandiagara pour s'engager comme tirailleurs, d'autres ont été à Kati et, trouvant les engagements suspendus, ont poussé jusqu'à Saint Louis.

Mais c'est surtout le commerce qui attire les Mossi pendant la saison sèche. En octobre-novembre, bien des jeunes gens qui ont pu se procurer un mouton ou deux ou des chèvres, les indigènes plus riches qui disposent de bœufs, pensent les vendre avec bénéfice sur les marchés éloignés, et les caravanes s'organisent. Autrefois, les Yarsé et les Haoussa avaient le monopole du commerce. Les Mossi leur font actuellement concurrence. C'est qu'aujourd'hui il faut trouver l'argent pour payer l'impôt au Blanc, la fameuse pièce de 5 Fr. Et puis, les routes sont sûres. Il n'y a plus à craindre les voleurs de grands chemins, il n'y a plus à payer des droits de passage chaque fois que l'on arrive sur le territoire d'un nouveau chef et, à ce point de vue, mais à celui-là seulement, la paix française est appréciée des indigènes, et encore trouvent-ils bien onéreux de payer l'impôt, de faire des routes et des ponts et par-dessus le marché de payer un droit de douane en quittant le territoire français et en y rentrant. Mais quand donc un homme sera-t-il content quand on lui demande quelque chose, même pour son plus grand bien?

Seuls les marigots présentent quelques difficultés quand ils sont pleins d'eau. L'administration qui fait tout son possible pour favoriser le commerce, à beau faire construire des ponts; comme ils sont uniquement composés de matériaux que l'on trouve dans le pays, de bois fourchus et de poutres recouvertes de terre battue, une crue un peu violente emporte le tout et, après une forte pluie, il faut attendre que le niveau ait baissé et recourir aux passeurs qui, à juste titre, font payer leur travail.

Ils procèdent ainsi: l'individu est placé sur une grosse poutre, ou une calebasse ou une simple cruche en terre qui le soutient hors de l'eau; parfois ce sont deux gros bois glissés sous les aisselles qui font l'office de ceinture de natation; dans quelques rares endroits il y a des radeaux. Composés de bois reliés entre eux par des *séko* et sur lesquels on met un lit d'herbes sèches. Le passeur nage près de celui qui veut traverser et empèche le courant de l'emporter trop loin. En certains gués favorisés, près des postes français, on trouve des bacs. Le bétail traverse à la nage et le passeur à soin de tenir hors de l'eau le museau des bêtes afin qu'elles ne se noient pas. Ces traversées prennent beaucoup de temps, reviennent à la longue assez cher, et souvent des animaux sont entraînés par le courant ou happés par des caïmans. Malheur à qui veut se passer des riverains s'il ne connaît ni le fond de la rivière ni la force du courant! Il est bien souvent noyé sans que ceux dont il a dédaigné l'aide fassent rien pour le sauver. Mais d'autre part, si la caravane attend trop longtemps pour partir, les rivières seront à sec, l'herbe sera brûlée, et les animaux mourront de faim ou de soif ou bien arriveront exténués et maigres sur les marchés et se vendront mal.

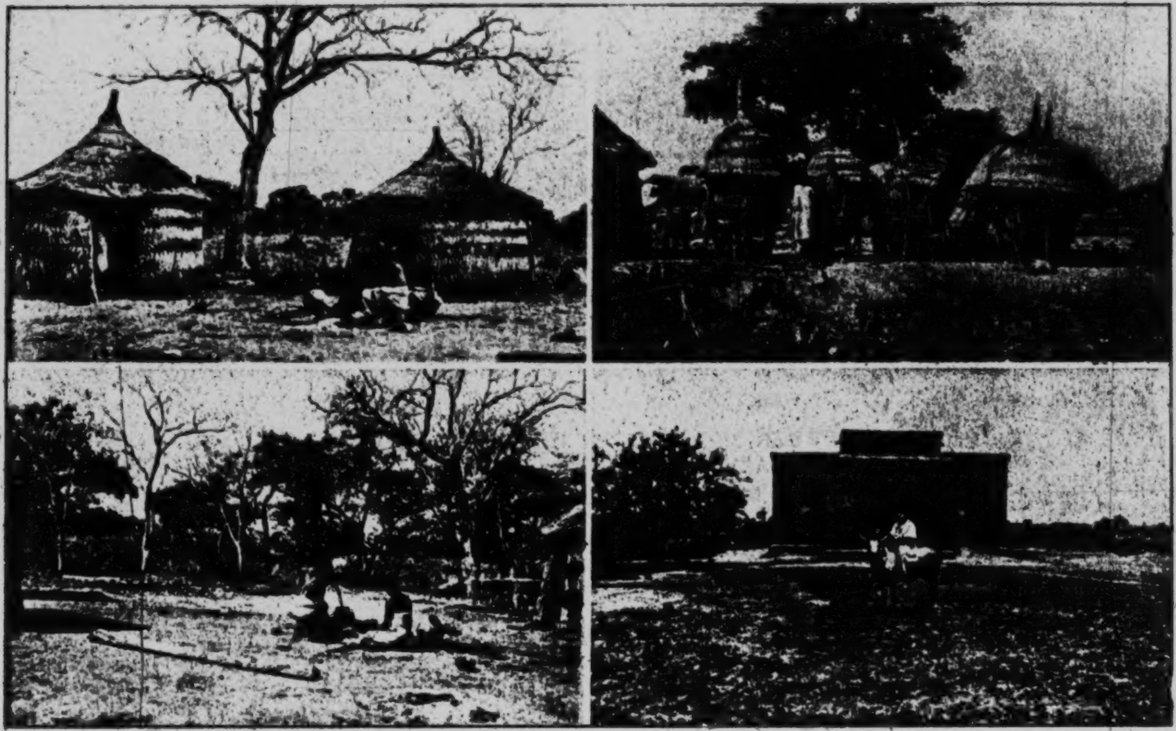
Il y a donc, dans ces voyages, un certain nombre d'aléas à courir, d'autant plus que, si la marchandise importée se vend cher, la vie est non moins chère, et si l'on veut faire quelques profits, il ne faut pas compter engraisser en route: on se rattrapera au retour dans le village.

Un autre aléa est celui qui prévient de la nécessité de se servir d'intermédiaires et que le lieutenant MARC, qui était bien placé pour avoir des renseignements sur la question, puisqu'il a commandé à deux reprises le poste de Léo, décrit ainsi: «Le bétail arrivé à destination est acheté par des courtiers interprètes, intermédiaires entre les bouchers et les marchands de viande, à qui les caravaniers sont en quelque sorte forcés de s'adresser. Ces individus achètent aux indigènes de la forêt tout ce qu'ils apportent de kolas et ils sont les maîtres du cours sur le marché .... Il semble que ces courtiers-interprètes spéculent sur le bétail d'une façon extrêmement curieuse. Ils ont des pisteurs qui vont au devant des caravanes quelque fois à deux jours de

[facing p. 60]

2: Mangin

FA28 Mossi



Les Mossi.

Anthropos IX.

En haut: Cuisson du Sarabo.
En bas: La cuisine en plein air.

En haut: Greniers à mil.
En bas: Un bœuf porteur.

marche vers le nord. Ceux-ci cherchent par des renseignements tendancieux à inquiéter les propriétaires du bétail et à les amener à céder leur troupeau à vil prix. Parfois, au plein de la saison des affaires, c'est-à-dire en janvier et février, les fluctuations du cours du bétail varient de cent pour cent en quelques semaines. Les Mandé-Dioulas font assaut d'éloquence, les Yarsé et les Mossi de politesse, les Haoussa de bonhomie. En réalité, il y a là, avec des méthodes exclusivement indigènes, tout un embryon de place de commerce, une véritable bourse[1]».

Les commerçants vont dans toutes les directions. Les routes les plus suivies sont celles qui de Ouagadougou, se rendent au sud, dans la Gold-Coast à Gambaga, Daboya, Salaga, Kintampo, Sékondi, ou partant de Léo, passent par Oua, Salaga, ou de Tenkodogo rejoignent la route de Gambaga, en passant par Bitou. Les communications avec le Togo allemand et les marchés de Sansané-Mango, voire de Lomé sur le bord de la mer sont moins fréquentes.

Ces deux colonies anglaises et allemandes sont ravitaillées par le Mossi en bétail et en étoffes indigènes. En effet, elles manquent complètement de viande de boucherie parce que la tsétsé ne permet pas aux animaux de vivre au delà de la grande forêt. D'autre part, les étoffes d'importation ne résistent pas à quelques lavages, de telle sorte que les bandes indigènes, bien que moins voyantes, sont plus recherchés des Gourounsi et des habitants de la forêt, qui autrefois ne portaient pour tout vêtement qu'une peau de chèvre ou de mouton mais qui apprécient mieux les habits depuis que les Européens ont pénétré dans leurs villages. Ils ne sont pas gênés entre eux par la légèreté de leur costume mais ont honte quand un Européen les aperçoit. Les Mossi rapportent de leur voyage des kolas qui forment le fond des importations; mais ils rapportent aussi du cuivre, des denrées européennes de toutes sortes, étoffes généralement de qualité inférieure, allumettes, parfums, perles, sucre, cuvettes de toutes sortes et de toutes grandeurs. Le commerce est très actif de ce côté, et le lieutenant MARC écrit à ce sujet: «L'administration de la Gold-Coast, qui dispose d'un réseau de postes plus serré que le nôtre, a enrégistré en 1904 et 1905 environ 16.000 bœufs et 75.000 moutons ou chèvres venant du Mossi. Etant donné que le Mossi approvisionne encore en partie les marchés du Togo et le marché de Boudoukou, on peut évaluer au bas mot l'exportation annuelle à 20.000 bœufs et 100.000 moutons. L'importation des kolas est d'au moins 500 tonnes[2].»

Et la preuve que le commerce tend à prendre une extension croissante chaque année, c'est la facilité avec laquelle les indigènes se procurent actuellement la pièce de 5 Fr., monnaie indispensable pour payer l'impôt. Les Européens qui séjournent au Mossi, y compris tous les tirailleurs et les gardes cercle, ne mettent pas sur le marché le quart des pièces de 5 Fr. qui sont demandées chaque année aux indigènes. Au début, les Mossi furent surpris et ils furent obligés de donner dix et même quinze mille cauris pour se procurer cette fameuse pièce, ce grisgris, qui devait les délivrer de toute difficulté avec le Blanc. Or la pièce vaut 5.000 cauris, taux officiel. Aujourd'hui, il est fort difficile de trouver un indigène qui consente à donner 5.000 cauris en échange d'une pièce. Le cours ordinaire est de 3.500 à 4.000: l'argent français est déprécié. D'où vient cela sinon de ce que les indigènes trouvent autre part, donc par le commerce, cette pièce si nécessaire? Ils ont vu que tous les ans il faudrait la verser pour l'impôt et au lieu d'attendre jusqu'au dernier moment, sitôt qu'ils ont amassé les cauris nécessaires, ils se la procurent auprès de ceux qui ont été la chercher au loin: les pièces affluent, le taux baisse.

---

[1] MARC, «Au pays des Mossi», p. 173.

[2] Ib., p. 178.

Les relations sont actuellement moins actives vers le nord. Cela tient à ce qu'autrefois le Mossi fournissait d'esclaves Tombouctou, le désert et même le Maroc. Les Gourounsi et les Bousansé étaient fréquemment razziés dans le seul but de faire des esclaves. Les Mossi se vendaient même entre eux et avant l'occupation française, une femme, à plus forte raison une fillette ou un jeune garçon, ne se seraient guère hasardés à s'éloigner de leur village de quelques centaines de mètres; ils auraient eu trop peur de n'y plus rentrer. Les Mossi fournissaient même d'eunuques la cour de Constantinople, dit-on, et du temps où le grand cardinal Lavigerie dirigeait l'orphelinat arabe d'Algérie, des officiers lui amenèrent des petits enfants délivrés au désert. C'étaient de tout jeunes Mossi qui avaient été vendus à Saraféré ou à Tombouctou et que nos officiers avaient trouvés, enfermés dans des sacs sur le dos des chameaux d'une caravane arrêtée en cours de route par nos troupes. Ces enfants ont été élevés à Malte et sont revenus au Mossi où ils ont rendu de réels services. Mais l'établissement d'un centre administratif à Kaya, près du grand marché de Salmatenga, va, sans aucun doute, favoriser le commerce dans cette région du nord.

Actuellement le commerce entre Ouagadougou et Tenkodogo, d'une part, et Ouahigouya, qui est encore Mossi, Saraféré et Tombouctou ou Dori que les indigènes appellent Gyémaré, d'autre part, se réduisent à fort peu de chose. Les Mossi exportent des kolas qu'ils ont rapportées du sud, des bracelets, des bandes d'étoffe et importent du sel et des pioches. Souvent même les Mossi n'emportent rien que de l'argent et reviennent avec des barres de sel qui se vend sur le marché 1 Fr. à 1 Fr. 50, parfois jusqu'à 2 Fr. le kilo. Vers Fada N'Gourma (Binge pour les indigènes), Say et Niamey, le beurre de karité, la farine de *néré* et surtout les boules de *kalro*, sont les marchandises exportées tandis que les oignons, l'ail et parfois les chevaux sont articles d'importation. Il n'est pas question de commerce avec le Dahomey.

* * *

Les indigènes voyagent à petites étapes de 20, 25 au plus 30 *km* par jour. Ils partent à l'aurore ou quand la lune brille suffisamment et s'arrêtent quand le soleil devient trop chaud. Ils repartent quand le soleil baisse à l'horizon et s'arrêtent assez tôt pour avoir le temps de préparer la nourriture si leur femme les accompagne, ce qui est rare, d'acheter quelque chose à manger s'ils sont seuls. Ils passent la nuit chez un ami s'ils connaissent quelqu'un dans le village et font l'étape plus ou moins longue selon qu'ils espèrent rencontrer une connaissance dans tel ou tel village. Les bestiaux se nourrissent en marchant, les ânes portent les marchandises d'échange et surtout serviront à rapporter les kolas.

Presque tous les voyageurs portent sur leur tête une partie de leur bagage. Et puisque nous venons de parler de portage, qu'il nous soit permis à cette occasion de citer encore M. Delafosse: «On a beaucoup médit du portage en France ces dernières années, on en a parlé comme d'une coutume barbare, comme d'une forme d'esclavage que nous aurions introduits en Afrique et imposée aux malheureux Nègres. Cela prouve simplement que l'on aime à parler en France de ce que l'on ne connaît pas. Les plus anciens géographes et voyageurs qui nous ont parlé des Nègres du Soudan — Hérodote chez les Grecs, El Bekri chez les Arabes — ont raconté que, une fois passé le Sahara, comme les chevaux et les chamaux ne résistaient pas au climat, les indigènes transportaient eux-mêmes leurs fardeaux sur leur tête et cela à de très longues distances[1].» Remarques absolument exactes. Là où il y a abus de notre part, c'est lorsque nous voulons forcer la marche et obliger les indigènes à courir ainsi chargés et par le plus fort soleil, ou encore lorsque nous dépassons le poids réglementaire. Mais si on reste dans des limites raisonnables, les Noirs habitués dès l'enfance à porter de lourdes charges sur la tête — et tout se porte sur la tête en ce pays — ne sont pas plus à plaindre que nos soldats qui font de longues étapes chargés de leur sac d'ordonnance, de leurs cartouchières pleines et de leur fusil. Et la preuve c'est qu'actuellement il est très facile de trouver des porteurs volontaires qui acceptent de porter à 200 et même 400 *km* et plus encore une caisse de 25 à 30 *kg*, moyennant Fr. —·50 par jour.

Les étoffes sont roulées en énormes roues pleines qui pendent de chaque côté de l'âne ou du bœuf porteur, ou bien, quand l'indigène les porte lui-même, pliées dans des paniers de 1·50 *m* à 2 *m* de long, faits de tiges de bambous coupées en deux dans leur longueur. Ces paniers ont une forme demi-cylindrique et serviront à porter les kolas au retour. Au milieu du panier est attaché un petit coussinet, et quand le voyageur veut se reposer, il choisit un arbre touffu, appuie un des côtés du panier au croisement de deux branches et l'autre extrémité sur le bambou qui lui sert de bâton de voyage: il n'a de la sorte aucun effort à faire quand il veut partir pour soulever sa charge.

* * *

Le retour au village se fait toujours de nuit pour éviter les indiscrets qui se précipiteraient pour voir les marchandises rapportées. Ces dernières sont soigneusement rangées, et le lendemain le voyageur se mêle aux gens du village comme s'il ne les avait jamais quittés. Ce n'est que peu à peu, à la veillée, qu'il raconte ses aventures de voyage. Mais à la première fête, il arbore des habits neufs, aux couleurs voyantes, une chéchia rouge, parfois des bas et des chaussures et se promène fièrement. Ceux qui ont goûté de cette vie de voyage et d'aventure ne peuvent plus s'en passer et repartent chaque année. Quelques-uns même parmi les jeunes gens indépendants et insouciants, vivent pendant l'hivernage du profit de leur expédition lointaine et ne travaillent plus la terre au grand scandale des anciens, qui n'y comprennent rien ou plutôt s'aperçoivent que quelque chose est changée dans leur pays.

---

[1] Delafosse, Le peuple Siëna, p. 53.

* * *

Des Européens ont voulu, comme les indigènes, se livrer au commerce du bétail. Un Européen entreprenant et courageux s'était installé à Ouahigouya et un autre près de Mané; une maison de commerce avait envoyé un représentant à Ouagadougou; un Syrien s'y est installé. Il semble qu'aucun n'ait réussi. N'ayant pas leurs confidences il nous est difficile de dire pourquoi, mais ne serait-ce pas, du moins en grande partie, parce qu'un Européen se fera difficilement à la vie indigène? Et pourtant, si les Noirs font quelque profit, c'est qu'ils dépensent peu en voyage, vivent de rien, et au lieu d'avoir des porteurs, portent eux-mêmes une partie de leur marchandise. Et puis, les indigènes s'aident entre eux, et s'ils se font gruger parfois, trop souvent même par les intermédiaires, — et il semble que les différentes administrations européennes, quelque soit leur nationalité, devraient empêcher, dans leur intérêt bien compris, de pareilles spéculations — si les indigènes sont grugés, un Européen qui ignore tout des mœurs et de la langue, le sera à plus forte raison. Et qui surveillera ses troupeaux pendant son absence, et qui les conduira sur les marchés éloignés s'il reste au logis? Il est difficile de trouver un indigène en qui on puisse avoir pleine confiance. Pourtant le commerce du bétail est actuellement la seule source de profit possible ici.

Mais le chemin de fer qui approche, changera bientôt les conditions du commerce et favorisera par là même les Européens sans nuire aux indigènes. C'est à désirer, car le Mossi ne prendra toute son importance que le jour où il pourra écouler ses produits. Les indigènes ont été trop longtemps repliés sur eux-mêmes par suite des guerres incessantes qu'ils ont eu à soutenir; les *nabas*, il faut bien le dire, étaient trop portés à tout accaparer, pour que le commerce ait pu prendre un développement sérieux. La paix française, en donnant la sécurité aux routes, a déjà beaucoup fait pour ce pays, elle aura fait plus encore lorsque le chemin de fer traversant le Mossi de part en part, le réunira d'un côté à la côté d'Ivoire, de l'autre au Niger. Le commerce se fera alors non plus seulement avec les Allemands et les Anglais, mais avec les produits indigènes, ayant un écoulement certain, l'élévage et l'agriculture elle-même prendront une plus grande extension. Les Mossi ne sont pas réfractaires au commerce, il semble même qu'ils aient de vraies qualités de commerçants, ils n'ont pas eu jusqu'ici à les faire valoir, n'ont pas encore suffisamment saisi les avantages certains des transactions, et c'est pourquoi ils ont paru à certains n'avoir aucune disposition pour le commerce. Ils s'y feront et déjà s'y font.

Chapitre troisième. — **La hygiène, la maladie, la mort, la sépulture.**

Une partie de la vie surtout de la vie d'un Noir, se passe à dormir, et parfois des songes plus ou moins étranges viennent troubler le dormeur. Les songes sont attribués par les Mossi aux esprits, aux mânes des ancêtres ou aux génies. Ils disent aussi que c'est l'âme qui est sortie du corps pendant le sommeil et qui a fait ce que l'on a rêvé. C'est au sorcier qu'on s'adresse pour connaître l'origine des songes et ce qu'il faut faire pour conjurer les mauvais présages.

La vie se termine pour tout Mossi, comme pour tout homme, par la mort précédée ou non de maladie. Les Noirs ne savent pas prévenir les maladies et savent bien peu les combattre. L'hygiène est presque inconnue. Les cases sont mal aérées, les poules et en général tous les animaux de basse-cour se promènent partout et salissent tout. Sans doute, la cour est souvent balayée mais les moutons et les chèvres sont enfermés dans une case située au milieu des autres cases, le cheval est dans la *soukala* même, chacun satisfait ses besoins n'importe où, là où il trouve un endroit propice. Le fumier est sans doute réuni en un tas, mais tout près des cases, et cet ensemble dégage, surtout au commencement des pluies, une odeur nauséabonde et des miasmes délétères.

Le Mossi n'est pas sale, mais on ne peut pas non plus dire qu'il soit propre. Les habitants des villages qui ont en tout temps de l'eau en abondance sont les plus propres; les femmes qui vont puiser de l'eau tous les jours et ont par là-même l'occasion de se laver, sont en général plus propres que les hommes. Un Mossi ne passe jamais près d'une mare sans boire copieusement et sans se laver entièrement, et tout ces traits semblent prouver que ceux qui sont sales le sont malgré eux: ils n'ont pas d'eau à proximité et il faudrait faire un trop grand effort pour aller jusqu'à la rivière se laver. Les habits, surtout le pagne, sont parfois d'une saleté repoussante. Le lavage en effet use les habits et qui sait quand on pourra s'en procurer d'autres. Il n'est donc pas étonnant que la maladie ait une grande prise sur ces gens.

Les soins donnés aux enfants sont tout à fait élémentaires; quelques bains, des lavements deux ou trois fois par jour sans lesquels, paraît-il, ils ne pourraient aller à la selle, et c'est tout. A la moindre indisposition le sorcier est consulté ou l'enfant est laissé à lui-même: il guérira ou mourra: personne n'y fait rien. Aussi la mortalité enfantine est-elle fort grande. Ceux qui sont atteints de maladies contagieuses ne sont pas isolés. Un enfant sain couchera sur la même natte qu'un varioleux, un lépreux boit à la calebasse commune, à moins que ses lèvres ne soient couvertes de plaies. On hésite cependant à s'assoir où s'est assis un syphilitique qui a des plaies. L'éducation des Mossi, au point de vue de l'hygiène, est tout entière à faire.

La politesse mossi veut que, quand on rencontre quelqu'un, on lui demande des nouvelles de sa santé et de celle de tous les siens. La réponse invariable est celle-ci: «Il se porte bien», à quoi on répond: «Que Dieu augmente sa santé». Ce n'est qu'après un moment de conversation que l'on racontera qu'un tel ou une telle est malade ou va mieux. On ne dit pas de quelqu'un qu'il est mort, mais qu'il a manqué de force, qu'il a passé, qu'il nous a laissés ou quittés.

C'est que la maladie est généralement attribuée à un génie mauvais qu'il ne faut pas irriter en ayant l'air de se plaindre de lui. Pourtant dans le langage courant c'est Dieu qui est cause de tout, de la santé comme de la mort. Ce sont les sorciers consultés qui indiquent lequel il faut apaiser, à qui il faut offrir des sacrifices; ou bien qui déclarent tout net que l'heure du malade est arrivée, qu'il a fini sa vie et va s'en aller rejoindre ses ancêtres, car souvent ce sont eux qui l'appellent et viennent le chercher. S'il s'agit d'un vieillard ou d'une vieille surtout, leur mort est considérée comme une mort naturelle. Il a donné le jour à beaucoup d'enfants qui pourront lui faire de belles funérailles, il est temps qu'il laisse la place à son fils aîné. Si c'est un batailleur qui tombe malade, sa maladie est facilement attribuée à un mauvais sort que lui a jeté un ennemi. Lorsqu'un ancien va mourir ceux qui l'ont offensé viennent lui demander pardon et ne sont tranquilles que quand ils l'ont obtenu: le vieillard pourrait venir se venger. Une mort subite est généralement attribuée à un empoisonnement, et hélas! c'est souvent vrai; parfois aussi à un mauvais génie, surtout s'il s'agit d'un accident, d'une chûte, d'une morsure de serpent, etc.

* * *

Malgré tout, l'instinct de conservation est si grand chez l'homme, que les Mossi, bien que lui attribuant une origine surhumaine, luttent contre la maladie. Il est vrai que dans tous leurs remèdes ils mêlent la partie médicale et la partie superstitieuse pour éloigner le mauvais génie et quelque soit le remède, remède véritable ou grisgris, c'est toujours un *tim*, il n'y a qu'un mot pour le désigner. Certains indigènes connaissent le remède pour telle ou telle maladie et on vient les consulter souvent de fort loin. Celui-ci a le remède contre les serpents et il le fabrique en grand secret à jour fixe; tel autre sait soigner les rhumes ou les bronchites, tel autre la dyssenterie, tel autre les plaies. Les rebouteurs sont parfois très adroits et sous la simple pression des doigts, remettent en place un membre luxé, une jambe cassée, et l'enferment en guise de gouttière, entre des tiges de mil fortement liées. Ces médecins indiquent les remèdes sans recourir aux sacrifices ni aux sorcelleries, parfois ils viennent habiter chez le malade et lui donnent leurs soins, évidemment contre rémunération, surtout si le malade guérit.

La variolisation est pratiquée, mais souvent trop tard, sur des sujets qui ont déjà le germe de la maladie; le vaccin est pris, sans aucune précaution antiseptique, sur un malade gravement atteint, de telle sorte que celui qui a été vacciné est généralement très malade et parfois en meurt. D'ailleurs, il est admis que la variole ne revient pas sur ses pas (évidemment quand elle a déjà tué tous ceux qui pouvaient l'être), et l'appréhension de gagner la maladie empêche bien des indigènes de recourir à ce procédé. L'administration rend de très grands services par les tournées de vaccinations qui auront d'autant plus de succès que les expériences faites par nos Pères, il y a quelques années, au moyen des tubes de vaccin que M. l'administrateur de Ouagadougou avait bien voulu leur envoyer, ont eu des résultats excellents et ont enrayé une épidémie qui décimait la population. Le varioleux est soigné aussi bien que possible. Il est couché sur un lit de sable qui retient bien la chaleur. Quand les boutons sont mûrs ils sont percés au moyen d'une épine, le malade est ensuite frotté avec du sable. Les yeux sont lavés avec une décoction antiseptique et le malade se gargarise fréquemment avec de l'eau pimentée.

Les simples, les feuilles d'arbres, les écorces sont la base de tous les remèdes, qu'ils servent à faire des tisanes ou à confectionner des cataplasmes. Il serait sans doute intéressant, pour un spécialiste, d'étudier cette question. Mais les indigènes, détenteurs des secrets de fabrication, les livreraient-ils?

* * *

Quand un ami est malade, même au loin, il est de bon ton d'aller le visiter, de lui offrir ses condoléances et, ce qui lui est plus sensible, quelque cadeaux. Les parents du malade vont consulter le sorcier, car il s'agit de savoir à qui attribuer la maladie. Il est fort rare qu'un sorcier indique un remède. Son rôle se borne à indiquer la partie malade et surtout le génie auquel il faut offrir le sacrifice. C'est un autre indigène, qui le plus souvent n'a rien d'un sorcier, qui connaît les remèdes. Quand les sacrifices indiqués ont été offerts, si le malade se porte mieux, c'est que le sorcier connaît bien son métier, sinon c'est qu'il a voulu tromper.

Tout sorcier qui se respecte doit imposer un traitement négatif en ce sens qu'il indique un certain nombre de choses que le malade ne doit pas manger. Tantôt la viande de chèvre ou de poule est défendue pour le temps de la maladie ou définitivement. Tantôt c'est telle ou telle espèce de sauce ou encore les beignets de mil ou de haricots. Comme, par ailleurs, les Mossi ne mangent pas d'œufs, surtout crus, et ne boivent guère de lait, ils soutiennent les malades en leur donnant à boire beaucoup de bière de mil et à manger une pâte peu apétissante de mil grossièrement écrasé, souvent mêlé de poudre de charbon. Le malade n'absorbe que difficilement une telle mixture et meurt parfois d'inanition. Le sorcier indique aussi parfois l'amulette qu'il faut se procurer. La feuille qui couvre une plaie doit être retenue par une cordelette de coton au bout de laquelle sont attachés trois cauris pour un garçon et quatre pour une fille. Une corde de chanvre, portant trois ou quatre nœuds et mise autour du cou ou du poignet ou de tout autre membre l'empêche d'enfler et est un remède souverain pour prévenir les vers de Guinée. Il arrive aussi qu'il est plus difficile de se procurer l'amulette designée, par exemple si c'est un bec ou des griffes d'épervier, la corne d'une biche, certaines parties d'un buffle ou d'un *koba*. Et le pauvre Mossi se met en quatre pour se procurer l'amulette indispensable.

Mais il a beau faire, un jour ou l'autre il faut mourir. Le vieillard sent sa fin prochaine. Il appelle les siens, leur fait ses dernières recommandations, il s'entretient avec son fils aîné, lui indique où sont ses bœufs, quelles sont ses cachettes, à qui il doit et qui a des dettes envers lui. Mais parfois la mort est plus rapide, elle vient à l'improviste, et le vieux n'a pas le temps de causer à son héritier; une grande partie de la fortune est alors perdue, car un Mossi en bonne santé n'indique jamais à personne, surtout à ses enfants, à qui il a confié la garde de ses biens, et les détenteurs ne les restituent pas. Certains Peuls se sont fait ainsi assez de jolis profits.

La mort d'un jeune homme ou d'une jeune fille ou plus encore d'un petit enfant, est généralement attribuée à une vieille femme qui, dit-on, a mangé l'âme de l'enfant, et certaines vieilles prétendent avoir ce secret. Le sorcier désigne alors la coupable qui est saisie et mise à mort. Toute mort subite ou accidentelle est attribuée à un mauvais génie et les cérémonies funèbres s'en ressentent.

Le suicide est fort rare mais existe. Voire un cas de suicide dont nous connaissons les acteurs: Un individu s'était disputé avec sa femme. Plus forte que le mari, la femme avait terrassé son maître et les voisins en avaient fait des gorges chaudes; le lendemain, on trouva le mari pendu dans sa case. Un trou fut rapidement creusé dans son champ le plus rapproché et il y fut jeté tout nu sans autres cérémonies: le suicide est un acte criminel qui est puni jusque dans le cadavre du suicidé.

Tout Mossi, comme tout homme, craint la mort. Ne plus pouvoir manger de bouillie de mil ni boire du *dolo* lui semble le plus grand des malheurs. Pourtant, quand il la voit arriver il s'y résigne et l'accepte stoiquement. Sa tête repose sur les genoux de sa première femme, les autres l'entourent, les amis et les anciens du village sont assis devant la *soukala* et tous attendent en silence des heures et des heures que leur vieillard ait passé. Tout à coup un cri lugubre et strident poussé par la garde du malade traverse l'air et annonce à tous qu'une âme vient de quitter un corps et de paraître devant Dieu. Toutes les femmes répondent à cet appel, et pendant quelques minutes les lamentations les plus plaintives emplissent la *soukala* du mort.

Bientôt tout rentre dans le silence. Un des membres de la famille va chercher le fossoyeur, le *lada*, sans lequel il est impossible de procéder à la sépulture. Pendant ce temps, on arrache un des *séko* qui ferment la cour intérieure afin que l'âme puisse passer et laisse en paix les vivants. Une vieille femme et les enfants du défunt procèdent alors à la toilette funèbre et n'emploient pour cette besogne que la main gauche. Le corps est lavé à l'eau chaude et vigoureusement savonné, puis oint de beurre de karité. La tête est rasée et les cheveux sont enterrés, à moins que cette opération n'ait eu lieu avant que le mourant n'ait rendu le dernier soupir, auquel cas les cheveux sont jetés au vent. Quand le corps est bien lavé, le fossoyeur assouplit les articulations du cou, des bras et des jambes afin que le cadavre puisse facilement glisser dans la fosse, puis dépose le mort dans la case de sa première femme si elle vit encore, sinon dans la case même du défunt.

Le mort est couché sur une natte, sur le côté dans l'attitude d'un dormeur, les bras et les jambes repliés, et recouvert d'une couverture blanche. Quand le cadavre est en place, les cris lugubres se font entendre de nouveau, et les jeunes gens et les hommes vont creuser la fosse tandis que les femmes restent assises dans la cour et veillent le mort. Des amies et les voisines s'occupent à préparer à manger pour toute la famille qui a visitée la mort.

La tombe est creusée généralement dans le champ de la famille, là ou reposent déjà les ancêtres. Les villages n'ont pas de cimetières communs mais chaque famille a le sien. Pourtant les environs des bois sacrés servent parfois de cimetière. Etre enterré loin des siens est un grand malheur et qui meurt loin de son village désire vivement que son corps y soit rapporté, et la famille satisfait toujours à ce dernier vœu quand la chose est possible. Sinon le mort est enterré au bord du chemin qui conduit à son village. Afin de dormir près des siens son dernier sommeil, un indigène, quand il sent ses forces diminuer: construira parfois ses cases en pleine brousse, au lieu où s'élevait autrefois le village, aujourd'hui abandonné, où vécurent ses ancêtres. Un vieillard estimé et aimé des siens aura sa tombe devant la *soukala* et c'est de règle pour les nabas.

Le fossoyeur indique la dimension à donner à la fosse et sa forme, mais tout le monde peut la creuser. Une tombe mossi se compose d'un trou rond de 1·50 *m* environ de diamètre et de 0·70 *m* de profondeur. Au fond de ce premier trou ou contre la parois, un second trou de 0·75 *m* de diamètre est creusé. Le fond de ce dernier trou est agrandi de manière à former comme une chambre de 1·50 *m* à 2 *m* de longueur et 0·75 *m* de profondeur. C'est dans cette chambre que le corps sera couché. Cette chambre est enduite de *néré* de façon à ce que la parois soit bien lisse.

Toute la nuit des jeunes gens sont occupés à ce travail tandis qu'à la maison mortuaire les amis et les parents absents sont accourus sitôt qu'ils ont eu connaissance du décès, les tambours, à l'affût de quelques cruches de bière à boire et de quelques cauris à gagner, sont aussi venus, et tout le monde danse et chante et s'amuse.

Les enfants et les frères puînés du mort sont revêtus des habits de deuil: vaste tablier et vaste poche, orné de banderolles de toile et de dessins variés sur fond rouge ou bleu; la tête est couverte par une petite calebasse, la figure est marquée par un cercle de cendre, une croix de cendre est faite sur le dos; les filles et les sœurs du mort ont en plus un bouquet de feuilles par derrière et des cordelettes de coton blanc autour du cou; le fils aîné porte une peau de mouton en sautoir. A l'aube, la bière de mil arrive, la bouillie de mil est prête, et on en porte à ceux qui ont creusé la fosse. Le fossoyeur jette un peu de bière sur la terre extraite de la tombe et la mêle à de la bouillie de mil. Puis les jeux cessent et tout le monde boit, mange et va se reposer. Parfois les danses recommencent vers midi. Quand le soleil baisse à l'horizon on procède à la sépulture.

* * *

Une ouverture est pratiquée dans la case où repose le mort et c'est par cette ouverture que l'on passe le cadavre. Il est couché en travers, et tous ses enfants doivent passer par ce même trou et enjamber le corps de leur père. Le corps est alors déposé sur une civière mais non encore attaché; il est reporté dans la cour en passant par le *seko* arraché au moment de la mort. Le fils aîné s'approche alors avec une chèvre ou une poule selon ses ressources et la donne au fossoyeur qui l'offre au mort en l'avançant par trois fois et en disant: «Ton fils t'offre cette chèvre pour qu'elle t'enfante des chevreaux.» Les autres enfants peuvent faire aussi leurs offrandes ainsi que les amis et le fossoyeur présente toutes au mort de la même manière. Les animaux ainsi donnés sont, en certains endroits, emportés par le fossoyeur et tués et mangés par lui sans que rien ne soit sacrifié sur place; tandis que dans d'autres endroits, les victimes sont immolées près du corps.

Quand la dernière poule à été offerte, le cadavre est entouré d'une natte très flexible et lié fortement sur la civière. Le cortège funèbre s'organise. Les femmes et les enfants marchent devant le corps, les amis et les gens du village suivent ainsi que les tambours. Si c'est un gros personnage, des cavaliers sont venus à l'enterrement, la poudre parle. Trois fois le cortège fait le tour de la *soukala* si c'est le maître de la *soukala* qui est mort. Les femmes, n'étant jamais chefs de case, sont privées de cet honneur. Le cortège se dirige alors vers la fosse, non sans faire des détours dans le village pour passer aux endroits préférés du défunt. On conduira ainsi une vieille femme au marigot où elle allait puiser de l'eau, au marché où elle allait vendre les grains. Les tambours battent avec fureur, tout le monde crie, chante, échange des injures si grossières que je n'ai pu obtenir d'aucun indigène qu'il me les répète. Trois fois le cortège s'arrête si c'est une vieille, deux fois si c'est un vieux, et les cris redoublent.

Arrivés près de la fosse, tout le monde s'arrête une dernière fois et se tait. La civière est abaissée, et les parents font entendre un chant doux et mélancolique: «Que le chef de la haine (celui qui a tué le mort) s'en aille!» Le corps est alors déposé près de la fosse. Un fossoyeur, car eux seuls peuvent enterrer quelqu'un mort de maladie, un fossoyeur est dans le premier trou et un autre dans la chambre funéraire pour recevoir le cadavre. Les liens qui attachent le corps à la civière sont coupés, la natte enlevée. Les fossoyeurs qui ne sont pas occupés prennent alors des couvertures et les tendent autour de la fosse pour cacher le cadavre aux spectateurs. Le fossoyeur du premier trou saisit le mort et le passe par l'ouverture de la chambre funéraire au second fossoyeur qui y est descendu et reçoit le corps dans ses bras, le couche sur une natte la tête au sud, sur le côté, le visage vers l'est pour un homme, vers l'ouest pour une femme, les bras et les jambes repliés.

Sitôt que le corps a disparu, les couvertures sont enlevées, et le fils aîné s'approche. Il offre au mort un tablier de deuil dans la poche duquel il a mis 444 cauris pour une femme et 333 pour un homme ou même 4444 ou 3333 cauris selon sa fortune, et le fossoyeur les offre au mort en disant que son fils aîné lui donne ces cauris pour acheter de l'eau pour boire (traduisez: de la bière). Il donne aussi des habits, deux pantalons, deux vestes, deux couvertures, un bonnet, pour un homme, s'il veut faire les choses grandement; et des couvertures s'il s'agit d'une femme, les unes pour se couvrir, les autres pour porter les cruches, d'autres pour aller au marché. A une femme on offre une calebasse pour cuire la sauce avec du piment, des épices de toutes sortes, du sel. On lui donne aussi son fuseau avec lequel elle filait le coton mais on brise la tige, comme d'ailleurs on détériore ou déchire tout ce qui est offert au mort. Les amis riches offrent aussi des habits et les autres jettent des cauris au mort. Mais les fossoyeurs ont bien soin de fermer le petit trou avec des couvertures afin d'empêcher les cauris de tomber dans la fosse. De temps en temps, ils en font glisser quelques-uns, mais gardent pour eux le plus grand nombre. Quand tous ont jeté leur offrande, les fossoyeurs enlèvent un, deux, ou plusieurs habits, c'est leur part et ces pratiques sont reconnues par la coutume. Ils retirent aussi quelques poignées de cauris du tablier de deuil et vite quelqu'un se précipite pour les compter. Tous les regards sont anxieusement dirigés vers celui qui compte car c'est un homme ou une femme qui mourra bientôt selon que le nombre des cauris se rapproche plus de 333 ou de 444.

Enfin les fossoyeurs ferment la fosse. Si c'est une vieille, la petite ouverture est bouchée avec une des grosses cruches dans lesquelles elle faisait la bière de mil; si c'est un homme, avec une petite cruche, parfois, surtout si l'ouverture est plus grande, avec des morceaux de bois aussi rapprochés les uns des autres que possible. De la sorte, le corps est absolument isolé dans sa chambre funéraire. Le grand trou est ensuite bouché avec la terre enlevée de la fosse, et au sommet on dépose une cruche et un pot en terre pour cuire la sauce si c'est une femme, un pot en terre et une grosse pierre si c'est un homme.

Chacun alors se retire pour boire, manger et se reposer: cette nuit, il n'y a pas de danses. Mais on se rattrape le lendemain et même encore le surlendemain si la fortune du défunt le permet. Le surlendemain de l'enterrement, si c'est un homme âgé, le troisième jour, si c'est une vieille femme, les enfants et les frères plus jeunes du mort se rasent la tête, vont remercier ceux qui les ont aidés et déposent les habits de deuil. Il ne sera plus question du défunt avant la fête de l'anniversaire, le *kouré*.

Telles sont les cérémonies qui accompagnent généralement la mort et la sépulture d'un homme ou d'une femme mariés, qui ont des enfants. Nous disons «généralement», car toutes ces cérémonies compliquées peuvent être écourtées, plus ou moins modifiées, selon les régions et les coutumes particulières à telle ou telle famille.

La mort des nabas, avons-nous dit, est soigneusement cachée, d'autant plus soigneusement que le naba était plus puissant et cela par crainte des troubles que ne manqueraient pas de susciter ceux qui aspirent à la succession ou les vauriens qui profiteraient de l'absence de toute autorité pour se livrer à tous les actes de brigandage. A la mort du Moro-Naba, sa province était ravagée par des bandes armées et personne ne sortait sans armes. Le lendemain de la mort du Moro-Naba Sigri, nous eûmes à aller chercher du mil dans un village situé à quelques kilomètres de Ouagadougou. Tous les porteurs étaient armés d'arcs, de flèches et de lances. Le spectacle n'était pas banal au clair de lune.

Si donc un naba meurt — et malgré toutes leurs amulettes et tous leurs sacrifices, les nabas meurent tout comme leurs sujets —, ses parents creusent rapidement une fosse dans la case d'entrée de la *soukala* et y déposent le corps sans cérémonies. On dira désormais à qui veut voir le naba qu'il est souffrant. Le naba de Koupéla est même favorisé à cet égard. Il y a, dans sa *soukala*, près de la porte d'entrée, une case qui lui est réservée; c'est là qu'il sera enterré. Dans cette case, un trou a été creusé, et chaque jour le gardien vient verser du *dolo* dans ce trou. Ce gardien ne doit pas avoir de femme, et s'il en avait une avant d'être promu à cette charge, le naba la lui prendrait. Par contre, il mange les mêmes mets que le naba et boit la même bière de mil. Inutile de dire que cet emploi n'est pas très recherché. Le naba ne peut entrer dans cette case et quand la toiture a besoin d'être refaite, les tambours sont convoqués et le naba doit s'enfuir: malheur à lui s'il entend le bruit des tambours, il mourra dans l'année. Quand le naba de Koupéla meurt, ses mains et ses pieds sont immédiatement percés avec de grosses épines afin qu'il ne puisse plus revenir et s'il s'avisait de vouloir saisir un des siens après sa mort, les épines le feraient tellement souffrir qu'il lâcherait immédiatement sa proie. Le cadavre est jeté dans la fosse et tombe comme il peut. Pleins d'égards pour leurs chefs de leur vivant, les Mossi se rattrappent à leur mort.

⁂

Un jeune homme ou une jeune fille non mariés, sont enterrés avec une vieille de leur famille, morte précédemment, afin que quelqu'un prenne soin d'eux dans l'autre vie. Leur disparition est vraiment considérée comme un malheur et entouré de deuil. Aucune danse, aucune cérémonie. Le père, la mère et les frères puînés se rasent la tête le surlendemain ou le troisième jour après l'enterrement.

Un petit enfant est enterré sur le bord d'un chemin. Il reviendra bientôt car c'est lui que sa mère met au monde dans la personne du premier enfant dont la naissance suit cette mort.

Les suicidés sont enterrés comme des chiens chez nous — car ici, tous les chiens sont mangés; les lépreux, de nuit et sans réjouissances. La mort par accident, qu'elle soit occasionnée par une chûte, par une piqûre de serpent ou par toute autre cause, est attribuée à un mauvais génie qu'il ne faut pas irriter en rendant des honneurs funèbres à sa victime, sinon il reviendra tuer un autre membre de la famille. C'est pourquoi ceux qui meurent d'accident sont enterrés sans cérémonies, sans la présence des fossoyeurs; on ne leur rase pas la tête, car Dieu les a appelés avec leurs cheveux, disent les Mossi. On creuse la fosse et on les enterre, et tout est dit. Ils n'ont personne qui les représente; jusqu'au jour anniversaire de leur mort, jusqu'au *kouré*, ils n'ont pas de *kourita*.

C'est que tout Mossi mort de maladie, quelqu'il soit, homme, femme, enfant, naba, se survit dans la personne de la *kourita*. S'il s'agit d'un homme marié, la *kourita* ou *koutoarsa* (qui imite le mort) est une femme de la famille du défunt, généralement une des femmes d'un de ses plus jeunes frères, et qui a une certaine ressemblence avec celui qui n'est plus. Elle est choisie par la famille et parfois désignée par le mourant. Elle prend les habits du mort, sa veste, sa couverture, son chapeau, ses savates, ses bracelets et ses bagues, elle porte la ceinture et les couteaux du défunt, marche avec son bâton, sa pioche, son *doré*, elle porte sa lance, le fer dirigé vers la terre. Elle marche comme celui qu'elle représente et doit l'imiter en tout, elle le continue au milieu des siens. Si le mort était généralement accompagné d'un enfant portant sa sacoche, la *kourita* aura son enfant qui la suivra avec cette même sacoche mais mise à l'envers. Si le défunt était lépreux et ne possédait plus de doigts, elle fera comme si elle n'en avait plus; s'il aimait à rire, elle rira; s'il était grognon et disputait tout le monde, elle ne décolerera pas. Les enfants du défunt l'appelleront leur père, les femmes la nommeront leur mari et lui prépareront la bouillie de mil. Si le mort était naba, on l'appellera naba; s'il ne l'était pas, on lui donnera le nom du mort.

Elle agira ainsi jusqu'au jour du *kouré*. Ce jour-là, elle se rase la tête comme les autres membres de la famille et son rôle est terminé. Elle garde cependant le nom de *kourita* et au jour du partage reçoit un habit en échange duquel elle rend les habits du mort, et si l'héritier est généreux, si l'héritage le permet, elle recevra quelques bestiaux, parfois un enfant. La *kourita* mourra plus tôt que si elle n'avait pas rempli ce rôle, dit-on, parce que les mânes des ancêtres viendront la chercher, aussi cette fonction est-elle peu recherchée.

A côté de cette *kourita*, la fille aînée du défunt lorsqu'il est chef de case, ou, à son défaut, sa petite fille, joue parfois un rôle et s'appellera aussi *kourita*; mais cette dernière coutume est moins générale. Son costume de deuil s'agrémentera de cordelettes de paille rouge *(bini)* autour du cou, des poignets, au-dessus du coude et à la cheville de chaque pied, 13 pour un homme et 14 pour une femme. Sa tête est entourée de fils de coton *(pana)* qui pendent sur le dos comme une longue queue terminée par un pompon. La première *kourita* dont nous avons parlé, porte parfois ces insignes. Cette dernière *kourita* n'a d'ailleurs qu'une chose à faire, c'est à planter du gros mil là où se trouvaient les cases de son père. Quand le mil est mûr, elle le met de côté et c'est elle qui fera la bière de mil le jour du *kouré*. Parfois son office dure trois ans, pendant qu'elle ne peut pas se raser. Par contre, c'est elle qui fait la bière le jour de la fête des morts *(basra)*. Au bout de trois ans, elle se rase et reprend la vie commune. Une vieille femme n'étant pas chef de case n'a pas cette dernière *kourita*.

La mère est *kourita* de son enfant mort avant d'être marié. Elle met à son pied une cordelette de coton à laquelle chaque jour elle fait un nœud tant que dure le deuil, 33 jours pour un garçon, 44 pour une fille.

Le Moro-Naba a sa *kourita* tout comme les autres Mossi, mais le jour du *kouré* on désigne un jeune garçon de sa famille qui, sa vie durant, représente le Moro-Naba défunt. Ce *kourita* prend le nom du naba décédé et pendant toute la saison sèche, se promène de canton en canton, ce que n'a pu faire le vrai Moro-Naba de son vivant. Partout il est reçu avec de grands honneurs et hébergé, il reçoit beaucoup de cadeaux et ses gens ne se privent pas de piller. Une seule localité lui est interdite c'est Ouagadougou, parce que c'est la résidence du successeur, et s'ils venaient à se rencontrer, l'un d'eux mourrait dans l'année. Actuellement, il y a au Mossi deux *kourita* de Moro-Naba, celui du naba Sanem qui reçut Binger et celui du naba Sigri, intrônisé lors de la conquête par Voulet et décédé en 1905. Naba Wobre, détrôné par nos troupes, n'a pas de *kourita* parce qu'il n'était plus Moro-Naba à sa mort: il avait manqué à la tradition en quittant Ouagadougou et par là même renoncé à ses droits de souverain.

Ces premières funérailles ne sont que provisoires, car le corps humain se décompose vite et il a fallu procéder rapidement à la sépulture avant que tous les amis et les parents n'aient pu être réunis. D'ailleurs, la mort à surpris, les cauris manquaient, les animaux n'avaient pu être rassemblés en nombre suffisant, bref il importe de rendre au défunt les honneurs dûs à son rang et de lui offrir de nombreuses victimes. C'est le *kouré*, ce que nous avons appelé l'anniversaire, faute d'un terme plus exact, bien que cette fête puisse se célébrer quelques jours après l'enterrement si tout est prêt.

Le *kouré* a toujours lieu un dimanche. La *kourita*, le fils aîné, ou le chef de la famille désigne une première fois le jour, mais ce n'est pas le jour véritable. Quelques jours plus tard, il indique à tous le vrai jour. Les parents et les amis se réunissent le samedi au grand diner de famille avec viande, sel, bière et *sqrabo*. Le dimanche à l'aube, les femmes se lamentent, pleurent, crient, et à l'aurore, les membres de la famille du défunt se rasent la tête, se font les raies de cendre et revêtent les habits de deuil, exactement comme au jour de la mort. Vers midi, chacun des parents et amis amène sa victime pour l'offrir à celui qui n'est plus. C'est au fossoyeur *(lada)* à l'offrir au mort. Il prend donc d'abord le mouton donné par le fils aîné et se présente devant la porte de la case dans laquelle le vieillard a été couché après son trépas. Il lui offre trois fois le mouton en le faisant avancer et reculer tout en disant: «Ton fils te donne un mouton, prend-le et mange-le avec toute ta famille.» Il saisit alors le mouton et serre fortement ses mâchoires pour l'empêcher de bêler. Les assistants entraînent le mouton hors de la cour intérieure et l'égorgent. Une vieille femme vient recevoir le sang dans une calebasse. La viande est cuite à part, le sang mêlé à de la farine de mil est cuit avec les entrailles, le foie, le poumon et du sel. C'est le *semdlé* dont tous les membres de la famille doivent manger. C'est une des coutumes auxquelles les Mossi tiennent le plus. Tandis que le mouton du fils aîné est ainsi égorgé, chacun des enfants présente au fossoyeur sa victime, et celui-ci l'offre au défunt comme précédemment. Puis viennent les autres parents et les amis.

Quand tous les animaux sont offerts, le fossoyeur prend de la bière dans une cruche qui est restée au soleil et va vider une calebasse sur la tombe. Le reste de la cruche lui appartient. La fin du jour est occupée à égorger toutes ces victimes dont le nombre varie selon la richesse et la notoriété du défunt, à les faire cuire, à les manger et à boire. Le soir, une des filles du mort prend une calebasse pleine d'eau, la met sur sa tête sans coussinet et fait trois fois le tour de la *soukala* de son père en criant et en pleurant. Tout le monde la suit et mêle ses gémissements aux siens. Elle rentre alors dans la cour intérieure l'eau dans la marmite dans laquelle cuit la bouillie de mil. Si le maître du logis avait un chien, il est alors tué et mangé. Pendant toute la nuit, ce ne sont que danses et jeux sans fin.

Le lundi, on prépare la bière de mil pour le mercredi, et tout le monde continue à danser et à jouer; il en est de même du mardi. Ce jour là, toutes les femmes du défunt se sauvent parce qu'elles ne doivent pas assister à la cérémonie du lendemain, le battage de la tombe.

Le mercredi dans la matinée, toute la famille se rend à la tombe avec des battoirs et accompagnée par les tambours et le fossoyeur. Les femmes ont apporté de l'eau, et tout le monde bat la terre qui recouvre la tombe au sommet de laquelle on laisse un pot en terre pour une femme, une pierre pour un homme. Quand la tombe est bien battue, le fossoyeur tue une poule sur la pierre ou le pot et dit: «Reçois la poule du tombeau, prends-la pour la manger avec ta famille et laisse tes enfants en paix». Il prend ensuite une calebasse de bière et la répand sur la tombe. La poule est rôtie et mangée et la cruche de bière est bue sur place. Tout le monde retourne alors à la maison mortuaire, et le jeu et la danse recommencent de plus belle.

Le jeudi, toute la famille se rend au marché et va remercier les amis qui sont venus assister aux fêtes et les ont aidés.

Les funérailles sont complètement terminées, et il ne sera plus question du vieillard ou de la vieille que chaque année à la fête des morts.

Un jeune homme, une jeune fille, morts sans enfants, ont aussi leur *kouré*, très généralement le même jour qu'un vieux ou une vieille décédé précédemment. Si personne de la famille n'est mort, on fait le *kouré* des enfants sans cérémonie. Le père, la mère et ses plus jeunes frères se rasent, on construit une petite case qui représente celle du défunt et c'est là que lui sont offertes des poules, parfois une chèvre. La bière de mil est évidemment distribuée aux parents et amis qui sont venus, mais il n'y a ni danses ni battage de la tombe.

* * *

La mort des naba est, en principe, ignorée, et le pauvre a été enterré sans cérémonie. Quand ses héritiers ont réuni ce qu'il faut pour faire à leur père des funérailles dignes de lui, ils font répandre partout, un samedi matin, la nouvelle que le naba est mort. Un mannequin, fait des habits du défunt, est déposé dans la case de sa première femme ou dans la sienne propre, et toutes les cérémonies se font le samedi soir comme pour un grand enterrement. Le mannequin est porté comme sont portés tous les morts et la terre qui recouvre la fosse est légèrement grattée et les habits sont enfouis. Le lendemain dimanche, ont lieu toutes les cérémonies du *kouré*, d'autant plus solennelles que le naba défunt était plus puissant.

Tout le monde a donc son *kouré*, les petits enfants morts à la mamelle qui reviendront bientôt, et les suicidés en sont seuls généralement privés.

Mais quand un chef de case meurt, il laisse un héritage plus ou moins important. Personne n'y a touché jusqu'au jour du *kouré*. Mais sitôt que les fêtes sont terminées, le fils aîné convoque le chef de la famille et tous ses oncles, ses frères et ses sœurs. Il faut procéder au partage. En principe, tout l'héritage, toutes les femmes, tous les bestiaux, tous les cauris appartiennent au fils aîné s'il est marié ou en âge de l'être. Si l'enfant est trop jeune, c'est un des frères plus jeunes du defunt qui est son tuteur et doit gérer la fortune et la passer à son neveu quand il sera en âge d'hériter de son père. Mais l'oncle dilapide évidemment les biens de son pupille. Si le défunt ne laisse pas d'héritier mâle, l'héritage revient à l'aînée de ses filles. S'il n'a pas d'enfant, c'est son frère plus jeune, ou, à son défaut, le fils de son frère aîné qui hérite, mais jamais son frère aîné lui-même à moins qu'il ne s'agisse d'un naba, auquel cas c'est le frère aîné qui, s'il n'y a pas d'autre héritier, rentre en possession de la fortune.

Mais si le fils aîné est, en principe, maître absolu de tous les biens de son père, en réalité il doit les partager en partie. S'il a des frères plus jeunes en âge d'être mariés, il leur donne une des femmes de son père. Celui qui en hérite doit raser lui-même la tête de sa nouvelle épouse. Si celle-ci refuse, c'est qu'elle ne veut pas de ce nouveau mari. Si les frères de l'héritier sont trop jeunes, celui-ci leur donne quelques bêtes, bœufs, moutons, chèvres. Si l'héritage le permet, les oncles auront aussi leur part. Mais personne ne peut obliger le fils aîné à procéder au partage. Il peut déclarer purement et simplement qu'il garde tout, mais il se créera des ennuis, se suscitera des ennemis, surtout si son père a dilapidé la fortune d'un neveu. A la mort de son oncle, le neveu, frustré de l'héritage paternel, le rapelle à son cousin et demande des indemnités qui sont généralement accordées sous forme de femmes ou de bestiaux.

Le nouvel héritier devient chef de case à son tour, et souvent il habite dans la *soukala* de son père, parfois il en fait construire une autre. Il est désormais son maître et ne dépend plus que du chef de mille tandis que ses sœurs non mariées et ses jeunes frères sont sous sa dépendance. Il a hérité des biens mais n'a pas hérité de la puissance, et si son père était naba et qu'il veuille lui succéder, il faut maintenant briguer la place auprès du naba plus puissant qui peut la donner.

Telle est la vie de famille des Mossi. En résumé, grande soumission vis à vis des nabas et des chefs de famille, grande indépendance vis à vis de ceux qui ne sont pas revêtus de l'autorité. Les femmes vivent les unes à côté des autres sous la direction de la première femme du mari; les filles ne s'appartiennent jamais, quelque soit leur âge, et sont ainsi dans un quasi esclavage. Les enfants eux-mêmes ne se fréquentent guère entre eux. Ils s'aiment assurément et savent se le prouver à l'occasion et leurs parents les aiment, mais il n'y a pas entre eux ce lien, cet esprit de famille que seul le christianisme pourra leur donner.

◆

LIVRE QUATRIEME

Vie religieuse.

Chapitre premier. — **Dogme et morale.**

Jusqu'ici nous avons étudié les manifestations extérieures de la vie des Mossi: leur constitution politique avec toute sa hiérarchie, leur constitution familiale avec tout ce qui en dépend, mariage, naissance, vie et mort. Il nous faut faire un pas de plus et pénétrer dans l'intimité de ce peuple, analyser ses sentiments dans ce qu'ils ont de plus profond et de plus tenace. Et s'il est déjà très difficile de comprendre un individu et de saisir à quels motifs il obéit dans la conduite ordinaire de sa vie, que dire quand il s'agit d'un peuple — surtout quand ce peuple ne sait pas s'analyser soi-même, qu'on n'a pour se guider aucun écrit qui reflète son âme et qu'il faut la surprendre dans ses manifestations les plus spotanées, dans ses conversations les plus familières? Cependant nous ne saurions presque rien des Mossi si nous ne connaissions quelles idées ils se font de Dieu, du monde, des génies, des mânes, et quelles relations ils ont établies entre eux et ce monde invisible. La vie religieuse joue un très grand rôle dans la vie de tout peuple, serait-il exagéré de dire que son rôle est d'autant plus grand que ce peuple est plus primitif et, par conséquent, plus porté à attribuer à une intervention préternaturelle tout ce qu'il ne s'explique pas?

Ils n'aiment pourtant point à aborder ces questions avec des étrangers, surtout avec des Blancs, dont ils savent les croyances si différentes des leurs. Non seulement ils ont peur de déplaire à leurs génies en dévoilant des secrets, mais encore ils craignent le sourire moqueur. Il faut bien se garder de rire de leurs conceptions si enfantines qu'elles nous paraissent. En rire c'est le meilleur moyen de les froisser et de les fermer à jamais. D'ailleurs, toute croyance sincère n'est-elle pas digne d'un certain respect, même si à ce respect se mêle quelque pitié?

La difficulté est encore accrue par ce fait que les Mossi n'ont aucune théorie religieuse et n'ont pas l'habitude de raisonner leurs croyances. Ils restent interdits devant le plus simple des «pourquoi», le plus élémentaire des «comment cela se fait-il». Il a donc fallu, pour répondre au besoin d'ordre et de clarté de nos esprits européens, en mettre un peu dans les idées que nous avons recueillies de ci de là. C'est ici surtout que nous avons évité le plus qu'il nous a été possible tout esprit de système, et nous pouvons dire qu'il n'est rien de nous dans les deux chapitres qui vont suivre. Nous avons écouté les indigènes, provoqué des explications, posé des questions et pris note des réponses. Ce sont ces réponses que nous allons transcrire. Mais, évidemment, les réponses n'ont pas toujours concordées et il nous a fallu faire un choix basé sur les témoignages qui nous ont paru les plus dignes de foi. Pourtant les divergences n'ont jamais porté que sur des détails et, dans l'ensemble, elles ont toujours été les mêmes sur les points les plus importants. D'ailleurs, quand il y aura un doute sérieux nous aurons soin de l'indiquer.

Comment le lieutenant Marc a-t-il pu écrire: «Nous ne pensons pas que les Mossi aient l'idée d'un Dieu unique et créateur[1]?» L'idée de Dieu est partout chez ce peuple. Le plus simple des souhaits, le moindre des bonjours, renferme le nom de Dieu. Quand quelqu'un s'en va, le partant et ceux qui restent se saluent réciproquement ainsi: «Que Dieu m'accompagne», dit le partant; «Que Dieu te reconduise! Que Dieu te fasse retourner! Que Dieu te lève la jambe!» répondent ceux qui restent.

Celui qui reçoit un cadeau, dit à son bienfaiteur: «Que Dieu vous garde! Que Dieu vous fasse rester longtemps (sur la terre)! Que Dieu vous récompense! Que Dieu vous le rende!»

Un ami a-t-il revêtu un habit neuf, c'est une nouvelle occasion de le saluer: «Dieu fasse que tu le retires usé!»

S'il mange, on lui dira: «Dieu fasse que cela te soit profitable!»

S'il vient annoncer la naissance d'un héritier: «Que Dieu te donne de le suspendre à ton epaule», lui dira-t-on.

Et s'il s'en va pour revenir dans la journée: «Que Dieu nous redonne le plaisir de causer ensemble!»

A la fin du jour, les Mossi se saluent réciproquement: «Que Dieu vous donne le lendemain!» A quoi il faut répondre: «Que Dieu vous ouvre un bon demain!»

Un jour de fête, tous les gens qui se rencontrent se disent: «Que Dieu vous fasse parvenir à l'an prochain! Que Dieu vous fasse voir une année nouvelle!»

Dieu donne la santé, l'entretient et la rend aux malades:

«Dieu te donne la santé!» se souhaitent-ils, Que Dieu t'augmente la santé! Que Dieu te rende heureux!»

A quelqu'un qui est en danger ou malade, on dit:

«Que Dieu te sauve du malheur! Que Dieu te rende la santé! Que Dieu vienne avec la santé et une brise rafraîchissante!»

Quand la mort a frappé quelqu'un, on offre ainsi ses condoléances à la famille:

«Que Dieu entrave le jour (de la mort)!»

A un cavalier qui arrive on dit: «Que Dieu te fasse descendre!» et à celui qui vient de perdre un cheval: «Que Dieu te rende un piquet!» (car on n'a de piquet pour attacher un cheval, que si on possède la bête elle-même.)

Si on demande à un Mossi: «Qui donne la puissance aux remèdes et aux amulettes?», il répond infailliblement que c'est Dieu.

Dieu sait tout, on le prend à témoin de ce que l'on dit: «De par Dieu!» Injustement condamné, le Mossi en appelle à Dieu: «Dieu connait mon intérieur, dit-il, et il sait qu'il n'y a rien dedans!» — et si on ne sait pas le nom d'une chose, on ajoute aussitôt: «Mais Dieu le connaît.»

---

[1] Marc, Au pays des Mossi, p. 158.

Dieu dispose de tout, et les Mossi se disent fréquement entre eux: «Si Dieu me donne le jour d'après demain, je viendrai. Il allait tomber mais Dieu l'a secouru. Nous causons dès le matin et nous sollicitons la protection de Dieu.»

Dieu est partout, il est impossible de se cacher de Dieu. Dieu nous conserve, et un naba qui n'a aucune teinture d'islamisme, me disait: «Nous sommes dans la main de Dieu, nous sommes les brebis de Dieu qui nous garde, comme mon fils garde les miennes.» On croirait entendre un écho de l'Evangile: «Je suis le bon pasteur.» Et il nous serait facile de multiplier les exemples. Dieu est supérieur a tous les génies, c'est lui qui les a créés, c'est lui qui les envoie aux hommes, mais ce n'est pas lui qui les rend méchants. Pourtant Dieu peut nous aider à nous venger de nos ennemis et son nom sacré revient souvent dans les imprécations: «Que Dieu te suspende au cou le sac de la pauvreté! Que Dieu te détruise! Qu'il le détruise entièrement! Que Dieu le brûle dans le feu[1]!» Il n'est pas de sacrifice qui ne renferme une imprécation contre les ennemis.

Cependant aucune prière n'est adressée directement à Dieu en dehors des souhaits; aucun sacrifice qui lui soit offert sans qu'en même temps ne s'y mêle le nom des génies. Pourtant, nous le verrons au chapitre suivant, c'est surtout Dieu qui est invoqué dans la formule sacrificatoire, et quand le sacrifice est terminé tous ceux qui y ont participé, saluent le sacrificateur par cette formule: «Que Dieu accepte ton sacrifice; Que Dieu le reçoive!»

Mais ce Dieu quel est-il? Est-il un ou plusieurs? A-t-il un corps ou est-il esprit? Où réside-t-il? Autant de questions qu'un Mossi ne s'est jamais posées et qui le laissent un moment interdit. «Dieu est-il un ou plusieurs?» — «Je ne sais pas», telle est la réponse ordinaire. Si on insiste, ils disent qu'il est un. Mais une difficulté se présente: «Pourquoi alors, dans les sacrifices, faites-vous appel à Dieu roi-mâle, et à Dieu roi-femelle?» Nouveau: «Je ne sais pas, c'est comme cela que disaient nos pères.»

Dieu a-t-il un corps? Oui, assurément, car une intelligence très exercée peut seule concevoir un pur esprit. Mais comment est ce corps? «Je ne sais pas.» — Où est Dieu? — Partout. — Mais encore, occupe-t-il un lieu quelconque? — Dieu c'est le soleil.

Identifient-ils Dieu et le soleil? Il nous est difficile de nous faire une opinion ferme à ce sujet. Il semble bien qu'ils admettent l'identité, et dans les sacrifices — car enfin la formule du sacrifice doit bien correspondre à leur concept de la divinité — dans les sacrifices, ils offrent à Dieu de l'eau pour son lever et versent l'eau à l'est, pour son coucher, et la versent à l'ouest. Dans une dispute, le plus faible dira: «Dieu m'est témoin que je ne t'ai rien fait, Dieu te le rendra», et il montre le soleil. Les sacrifices ne sont jamais

---

Nous devons à l'obligeance du R. P. Thueux, l'Européen qui, sans contredit, possède le mieux la langue Mossi, la communication de toutes ces formules. Qu'il nous soit permis de l'en remercier ici très sincèrement.

offerts au milieu de la nuit; mais il est vrai qu'ils ne le sont pas non plus au milieu du jour et peuvent l'être le soir, même quand le soleil a déjà disparu à l'horizont. Pourtant, les noms de Dieu et du soleil sont différents. *Wendé* est le nom propre de Dieu; *Wennam* indique la puissance de Dieu *(Wendé nam)* et aucun de ces noms n'a de pluriel, ce qui est un indice de la croyance à l'unité de Dieu. Le soleil se dira *Winniga* et à midi, quand il brûle, *Wintoro (winniga toro)*. Mais il faut ajouter que, parfois, le soleil se dira *Na Wendé* — Dieu-roi. La nuit, Dieu est censé rentrer dans sa case puisque le soleil n'est plus visible et cependant il continue à être partout et «si tu commets une faute la nuit, Dieu le sait». Un Mossi dira fort bien quand le soleil est à son midi: «C'est Dieu qui fait que le soleil fait mal aujourd'hui.» Il semble donc bien qu'en pratique ils établissent une distinction entre Dieu et le soleil: le soleil est sa demeure mais n'est pas lui. Mais que d'incohérences en tout cela!

Les phénomènes de la nature sont parfois attribués à Dieu. La foudre tue ceux qui ont fait le mal, tue l'animal mal acquis par fraude ou volé, et c'est Dieu qui l'envoie pour punir . . . à moins que ce ne soit un ennemi. Les amulettes, les fétiches, tirent leur puissance de Dieu, avons-nous dit, et il en est de même des remèdes véritables. La maladie est généralement attribuée à un génie malfaisant qu'il faut apaiser, mais parfois aussi à Dieu. Il ne semble pas que les Mossi donnent une âme aux êtres inanimés, seuls les êtres animés en ont une, plantes, animaux, hommes. Mais le plus souvent les phénomènes inexplicables ou anormaux sont attribués aux génies, résidant dans un être inanimé,

Il y a trois espèces de génies: les *tisé* (pluriel de *tiga*, arbre), qui résident exclusivement dans les arbres; les *kikirsi* (pluriel de *kikiriga*), qui sont les génies proprement dits, et les *tangamma* (pluriel de *tangandé*), qui sont les génies protecteurs des villages et résident dans le bois sacré.

Les *tisé* résident donc dans les arbres, de préférence dans ceux qui entourent les cases; il y en a cependant dans la brousse. Ils affectionnent spécialement le tamarinier, le cailcédrat, mais n'aiment pas du tout le *doubalé* qui est un réceptacle de chauves-souris. La nuit, ils quittent leur habitacle et vont se promener dans les cases. Ils ont un corps à forme humaine, mais imperceptible au commun des mortels. Ils sont beaucoup plus grands et plus gros que les hommes; ils sont noirs et marchent les pieds en l'air et la tête en bas.

La nuit donc, ils se promènent, et leur présence est révélée par ce fait que l'entrée de la case est assombrie: ils sont si gros qu'ils interceptent la lumière. Malheur à celui qui n'a pas d'eau dans sa *soukala*, qui n'a pas laissé de bière de mil! Le *tiga* qui s'est présenté et qui n'a rien trouvé, lui jettera des boutons par tout le corps, c'est la maladie propre aux *tisé*. Mais heureux sera-t-il s'il s'en tire à aussi bon compte; car les *tisé* peuvent lui infliger beaucoup d'autres maladies, voire même le tuer. Si le *tiga* trouve le moyen de toucher quelqu'un, l'endroit touché enfle; si on fait du bruit dans la brousse sous certains gros arbres, les joues enflent. Les *tisé* parlent, même pendant le jour; ce sont eux qui causent quand le vent agite les feuilles. Nous avions distribué tout autour de nous des graines de papayers. Elles avaient levé et parfaitement poussé; les fruits mûrissaient déjà. Un beau jour, plus de papayers à Koupéla! Le naba avait déclaré que c'était un arbre qui parle et qu'il donnerait des maladies à qui en aurait dans sa *soukala* . . . et les papayers avaient été coupés!

Heureusement, on peut se défendre des *tisé*. D'abord, on peut couper les arbres qui leur servent d'abri, ils iront ailleurs, et de très beaux arbres disparaissent ainsi dans les villages. Ils peuvent aussi être apaisés par des sacrifices. Donc culte des arbres, dendrolatrie! Oh que non! Les Mossi distinguent fort bien l'arbre et le génie qui l'habite, et sacrifient au génie. Parfois aussi, l'arbre a été planté sur la tombe d'un vieillard, fondateur du village et on sacrifie aux mânes de l'ancêtre, au pied de l'arbre. Enfin, il y a des fétiches plus puissants que les *tisé*. Il suffit pour cela de connaître les racines et les écorces que n'aiment pas les *tisé*, de les mettre à infuser dans l'eau et de déposer la marmite à la porte des cases. Le *tiga* qui voit ce fétiche se sauve infailliblement. Certains Peuls ont, paraît-il, le pouvoir de distinguer entre les arbres habités par des génies et ceux qui ne le sont pas et de tuer ceux qui servent de refuge aux génies, rien qu'en frottant le sus-dit arbre avec du beurre! Mais il y a la manière de s'y prendre.

Les *kikirsi* sont de petits diablotins tout noirs ou tout rouges, hauts de quelques centimètres seulement. Leur corps a la forme du notre mais est bien plus agile et plus subtil, c'est quelque chose d'éthéré, d'impalpable, seuls les sorciers peuvent les voir. Ils les appellent en sifflotant ou en agitant une calebasse d'une forme spéciale, représentant un manche terminé par une boule. La calebasse est séchée sans être ouverte et les graines sont réunies dans la boule. En agitant son instrument, le sorcier fait du bruit et les *kikirsi* accourent en chantant.

Il y a des *kikirsi* bons et des *kikirsi* méchants et les bons ne font du mal que si on les y force, par exemple si on met du piment dans leur sauce. Ils ont horreur du piment, par contre ils aiment beaucoup le miel et toute bonne ménagère qui veut conserver son miel, a bien soin de le couvrir de piment, sinon les *kikirsi* viendraient le manger. Ils rafolent du sésame et les gateaux de mil *(samsa)* font leurs délices, et c'est pourquoi toute faiseuse de ces gateaux leur en offre quelques uns. Quiconque en mange, en se promenant, a soin d'en laisser tomber quelques miettes. Au contraire, ils ne boivent pas de bière de mil fermentée, il faut la leur offrir avant de mettre la levure *(da'nodo)*. Ils ont donc leurs goûts tout comme le commun des mortels. Ils ont leurs haînes, leurs jalousies et vont parfois jusqu'à s'entre tuer. De sexe différent, dit-on, ils s'unissent en mariage et procréent. Ils ont même la spécialité de mettre toujours au monde des jumeaux, et c'est purquoi les jumeaux portent leur nom et leur sont consacrés; on croit que des génies résident en eux.

La naissance des jumeaux crée à leur mère beaucoup d'embarras et au temps jadis, ils étaient parfois supprimés tous les deux, parfois un seul était tué. Quand donc une femme a donné le jour à des jumeaux, elle construit, à la porte de sa case, une petite case minuscule, c'est là qu'iront se réfugier les génies qui habitent ses enfants. Troisfois par an si ses moyens le lui permettent, au printemps, à l'hiver et au milieu de la saison des pluies ou tout au moins une fois l'an, il leur faut offrir une pintade en sacrifice, car la pintade est le sacrifice exclusivement réservé aux *kikirsi* eux-mêmes. Il faudra aussi ce jour là leur offrir leur mets préférés et donc acheter du miel, du sésame, des gateaux de mil et faire de la bière et réserver une cruche dans laquelle on n'a pas mis du levain, cuire la bouillie de mil et surtout ne pas mettre de piment dans la sauce, sinon gare, le mari la femme ou les enfants seraient atteints d'une maladie d'yeux terrible car telle est la maladie que les *kikirsi* ont le pouvoir de donner aux mortels.

Quand ces enfants sont en bas âge, ils ne peuvent porter que le *kankabra*, habit fait de fils noirs et d'autres presque blancs mélangés, c'est l'habit distinctif des *kikirsi*. Heureusement, plus tard, ils pourront s'habiller comme ils voudront. Quand la mère vient à disparaître, ce sont les jumeaux eux-mêmes qui offrent les sacrifices, ce sont eux qui construisent la petite case qui sert de demeure à leur petit génie. Le dernier-né est considéré comme l'aîné. Tous les deux portent le même bracelet, ils partagent tout ce qu'on leur donne et il est de bon ton de ne pas faire de cadeau à l'un sans donner la même chose à l'autre. Ces contumes d'ailleurs se retrouvent de l'Afrique en pays bambaras jusqu'au Tanganika.

Mais revenons aux *kikirsi* eux-mêmes. Il y en a partout. Dans la brousse, ils affectionnent les petites termitières et les grosses; les endroits découverts; il y en a autour des villages, il y a des mares consacrées aux *kikirsi*, des puits qui leur appartiennent. Il y a des génies préposés à la garde de chaque champ, et avant de semer, comme avant de couper le mil, le maître du champ sacrifie une poule en son honneur, sur une pierre, au milieu du champ. Par contre, le *kikiriga* doit écarter tout ce qui peut nuire à la récolte, oiseaux, chenilles, voleurs et le reste et remplir de grains un grenier grand comme celui que l'on déssine à terre avec de la cendre au moment de la récolte, et si vraiment il a bien rempli son office, il aura encore une poule quand tout le grain sera réuni en tas. Les femmes enceintes sont sous la protection d'un *kikiriga* spécial et les petits enfants ont le leur qui écarte d'eux les maladies et les dangers. Ne disons-nous pas qu'il y a une Providence spéciale pour les tous petits?

D'ailleurs chacun a son *kikiriga*. Les uns l'ont méchant, ce sont ceux qui se disputent avec tout le monde, ceux auxquels rien ne réussit, ceux dont les animaux meurent, car ce sont souvent les *kikirsi* qui tuent chèvres, moutons, chevaux, qui meurent de maladie. D'autres ont un bon *kikiriga*, pour ceux là tout prospère; ils sont nés sous une bonne étoile. Ce sont les gens sympathiques, doux, qui ont un bon caractère, ceux qui s'enrichissent et ont beaucoup d'enfants. Pour dormir, un Mossi appuie sa tête dans sa case sur une pierre ou un petit tertre en terre battue. C'est le lieu où réside son *kikiriga*, et de temps à autre, surtout quand il éprouve le besoin d'une protection spéciale, il lui offre une pintade et parfois même une chèvre, en sacrifice, à charge à lui désormais de chasser ceux de ses compagnons qui voudraient nuire à son protégé, d'écarter de lui toute maladie, tout danger.

Le *tangandé* est un génie, revêtant la forme d'un animal et considéré comme protecteur d'un village, et, par extension, le lieu de sa résidence, le bois sacré, car le plus souvent cet animal-protecteur réside dans un bosquet, mais parfois dans une simple pierre ou même dans un endroit découvert. Le *tangandé* peut être un caiman, un boa, une panthère, une tortue, une biche, un lièvre, etc. C'est un animal sacré pour tout le village, il est défendu de le tuer dans le bois sacré, mais on peut le tuer ailleurs, même à peu de distance du bois sacré.

Le *tangandé* est un génie parce qu'il protège les hommes, envoie ses serviteurs qui accompagnent les gens du village en voyage, s'ils l'ont prié. Sans cesse, les indigènes recourent à sa protection; sans cesse, le sorcier consulté renvoie au *tangandé* pour obtenir la guérison et lui demander de délivrer l'âme captive d'un mauvais sorcier; si quelqu'un meurt, on lui sacrifie encore et on lui demande de protéger les survivants et d'écarter toute maladie. Quand les âmes quittent le corps pendant le sommeil, elles vont souvent au bois sacré. Tout le monde peut sacrifier au *tangandé* et dans le *tangandé*, mais le naba sacrifie plus que tout autre, et le jour de la fête des morts *(basra)*, il y sacrifie toujours et généralement les anciens du village l'accompagnent.

Un village peut avoir plusieurs *tangandé*, mais l'animal-protecteur ou les animaux protecteurs, car ils sont le plus souvent deux, sont les mêmes dans tous les bois sacrés répétés autant de fois qu'il y a de *tangandé*. On ne peut rien prendre dans le bois sacré, tout y est sacré. Défense d'y couper du bois, de ramasser même le bois mort qui est tombé de lui-même. A fortiori ne peut-on pas mettre le feu aux herbes sèches, même aux environs du bois sacré; mais si, les précautions ayant été prises, le feu se communique au bois sacré, il n'y a rien à faire, les gens du village n'y sont pour rien. Par contre, on empêchera tout étranger de prendre quoi que ce soit dans le bois sacré, fallut-il pour cela employer la force. Mais si c'est un puissant auquel il est impossible de résister, après son départ, des sacrifices expiatoires seront offerts.

Le *tangandé* est donc un animal-protecteur, et pourtant, certains *tangamma* ont mauvais caractère. Si on leur a manqué de quelque manière que ce soit, ils se vengent en envoyant des maladies au coupable. Si un des sorciers qui mangent les âmes *(seuya)*, lui offre des cadeaux, le *tangandé* lui viendra en aide et refusera de rendre l'âme qui lui aura éte confiée, à moins qu'on ne lui offre des cadeaux plus importants. On peut prier un *tangandé* et lui faire un vœu, par exemple lui promettre un bouc ou un mouton s'il tue l'ennemi qui lui est désigné. Le bouc est acheté et attend que l'ennemi soit mort. Le *tangandé* prend parfois son temps et fait attendre plusieurs années; on va le gourmander, lui dire de se hâter, et à la fin, il se décide à faire disparaître celui qui lui a été indiqué. Le bouc est alors immolé.

Tous les *tangamma* viennent, disent d'aucuns, de la région de Fada N'Gourma, où se trouve le père de tous les *tangamma*. C'est au sorcier à indiquer quel est le *tangandé* et le lieu de sa résidence. Un village venait de se fonder. Les vieillards avaient trouvé un terrain favorable pour les cultures, à proximité d'un marigot; ils avaient construit leurs cases. Au début de l'hivernage, quand l'époque des semailles fut arrivée, ils se partagèrent la brousse avoisinante et se mirent en devoir de préparer leurs champs. Un jour, une panthère, délegée de son répaire, prit la fuite devant eux et se réfugia dans un fourré. Appeler les gens, entourer le fourré, le fouiller de toute part fut bientôt fait. De panthère point. Le lendemain, la même scène se reproduisit au même endroit et cela par trois fois, et toujours il fut impossible de découvrir la panthère, devenue tout à coup invisible. Les anciens intrigués, en bons Mossi, allèrent consulter le sorcier, qui leur déclara que la panthère est leur *tangandé* et le fourré où elle s'est réfugiée, son bois sacré. Il indiqua de plus les sacrifices à faire.

Mais tandis que coulait le sang des victimes, les enfants aperçurent une tortue qui se dirigeait vers le bois sacré et voulurent la saisir. Les anciens les en empêchèrent et de nouveau recoururent aux lumières du sorcier pour savoir ce que cela pouvait bien signifier: une tortue entrant dans le bois sacré pendant le sacrifice au *tangandé*! Et le sorcier rendit cet oracle: la tortue est l'enfant du *tangandé* et, par conséquent, devient sacrée pour votre village. Et depuis cet époque, ce village a pour *tangandé* la panthère et la tortue.

Le *tangandé* peut à la vérité être une pierre, un arbre qui sont considérés comme protecteur du village, mais le cas est plus rare. On peut, peut-être, considérer le *tangandé* comme une sorte de totem du village. Si on définit le totem avec Salomon Reinach: «L'animal, le végétal, ou plus rarement le minéral ou le corps céleste en qui le clan reconnaît un ancêtre, un protecteur et un signe de ralliement[1]», on voit que c'est généralement un animal, un animal-protecteur qui est considéré comme *tangandé*, mais il n'est pas considéré comme un ancêtre, il ne sert pas de signe de ralliement car plusieurs villages peuvent avoir le même *tangandé*, beaucoup ont le caïman et le boa, sans se considérér pour cela comme liés entre eux.

Monseigneur Le Roy de son côté définit ainsi le totémisme: «Une institution consistant essentiellement en un pacte magique, représentant et formant une parenté d'ordre mystique et supranaturel, par lequel, sous la forme visible d'un animal, et exceptionnellement, d'un corps végétal, minéral ou astral, un esprit invisible est associé à un individu, à une famille, à un clan, à une tribu, à une société secrète en vue d'une réciprocité de services[2]». Cette définition ne correspond pas non plus dans tous ses détails avec le *tangandé* parce que le village seul peut avoir un *tangandé*, et il ne semble pas qu'il y ait un pacte magique quelconque à moins que les sacrifices offerts ne soient considérés comme pacte magique, ce qui ne semble pas être. Jamais l'animal-*tangandé* n'est offert en sacrifice, il n'y a pas d'initiation spéciale.

Ce qui, chez les Mossi, se rapproche le plus du totem, semble-t-il, c'est la conception qu'ils se font de l'âme humaine et encore n'est-ce pas le totem proprement dit, tel que les auteurs cités l'entendent. Chaque homme, en effet, a une âme, une âme qui subsiste après la mort et prend le nom de *kyma*, tandis que tant qu'elle vit, elle s'appelle *siga*. Elle prend le nom de *toullé* à

---

[1] Salomon Reinach, Cultes mythes et religion, p. 81.

[2] Mgr. Le Roy, La religion des primitifs, p. 132.

Ouagadougou, *toundo* à Koupéla, peu avant la mort; mais *siga*, *toundo*, *kyma*, sont une seule et même chose, un seul et même principe. Cette âme, d'après les Mossi, est un animal, invisible bien entendu, un serpent, un caïman, une biche, un lièvre. L'âme est apparentée à cet animal, elle est de sa famille, si bien que tuer un serpent ou un caïman dans un village dont l'âme des habitants est un serpent ou un caïman, c'est tuer un habitant de ce village car tout individu apparenté au serpent a dans ce village un serpent qui le représente, et il mourra quand son animal-âme mourra.

Cependant, et voilà qui va contre les définitions du totémisme, il n'attend de cet animal aucun secours, il ne lui offre jamais de sacrifice, jamais il ne le tue lui-même pour renouveler le pacte d'union. Il est défendu à celui dont l'âme est un caïman, de tuer un caïman dans son village, mais il peut le tuer ailleurs bien qu'il ne puisse jamais en manger, tandis qu'il peut tuer l'animal *tangandé*, pourvu que ce soit en dehors du *tangandé*, et il peut toujours en manger. Certains, rencontrant mort près de leur village l'animal-âme de leur famille, lui rendent les honneurs funèbres, pleurent, et se lamentent, l'enterrent comme l'un des leurs, mais ne lui font aucun présent, ne font pas son *kouré*; la plupart se contentent de le couvrir de terre. Les plus répandus sont une sorte de couleuvre (*bosombodro*) et le caïman. Plusieurs familles peuvent avoir le même animal-âme, et les mariages, bien qu'exogamiques, ne sont pas interdits entre ces individus.

L'âme peut quitter le corps, et en fait le quitte souvent, surtout pendant la nuit. Des enfants se sont-ils bien amusés en un lieu, s'est-on plu chez un individu, l'âme y retourne la nuit, et c'est alors qu'il faut tout craindre des sorciers qui peuvent la saisir à l'improviste et le malheureux possesseur de cette âme mourra.

L'âme peut avertir en songe son propriétaire d'un danger qui le menace. Un jour, un indigène, dont on m'a cité le village et le nom, rêva que son ennemi lui offrait une noix de kola. A son réveil, grand émoi, car c'est le signe que l'âme emploie pour indiquer que l'on est menacé de mort par un ennemi. Dans une telle occurrence, il ne reste plus qu'un remède, c'est d'aller déposer quelques cauris sur une fourmilière de grosses fourmis rouges, afin qu'elles détournent ce malheur. Notre homme se dirigea aussitôt vers la fourmilière la plus rapprochée. Hélas, un serpent le mordit en route et il mourut avant d'avoir pu faire son offrande aux fourmis! De tels faits frappent évidemment beaucoup l'imagination des indigènes qui font immédiatement le sophisme: Post hoc, propter hoc. Il suffit de quelques faits de ce genre, et l'on m'en a cité d'innombrables, pour les ancrer à tout jamais dans leurs superstitions.

Si l'âme quitte le corps, il est donc possible de la saisir et de l'empêcher de rentrer dans son corps, et c'est pourquoi nos Noirs n'aiment pas à être photographiés. Ils disent que dans la boîte est un mauvais génie qui prend l'âme et la mange. La preuve c'est qu'ensuite on peut voir sur le papier l'individu ainsi saisi.

L'homme est malade quand son âme ne peut plus revenir dans son corps parce qu'elle est retenue prisonnière par un mauvais sorcier ou par un *kikiriga*, et il faut alors offrir bien des sacrifices pour obtenir sa délivrance et son retour. C'est le *tangandé* qui est le plus souvent supplié dans ce cas parce qu'il est plus fort que tous les autres génies et que les sorciers mêmes et qu'il est, de par sa fonction, le protecteur du village.

Mais il arrive que l'âme a été si bien cachée, que le *tangandé* n'arrive pas à la découvrir, le sorcier l'a mangée de suite ou même le *tangandé* est de connivence ou bien ce sont les mânes qui appellent le malade ou enfin c'est Dieu qui a envoyé la maladie. Il n'y a plus rien à faire, l'homme meurt. Son âme change désormais de nom et s'appelle *kyma*. Elle quitte le corps au moment même de la mort. Si elle a été prise par un sorcier ou par les mânes d'un ancêtre, elle quitte le bois sacré où elle est détenue au moment de la mort et se rend au lieu des âmes d'où elle reviendra à la tombe chaque fois qu'on lui offrira des sacrifices, d'où elle reviendra encore quand elle voudra affliger les survivants de quelque maladie.

Est-elle punie du mal qu'elle a commis ici-bas et récompensée du bien qu'elle a fait? Les opinions sont partagées. Certains disent que si on fait l'aumône à un pauvre — et les Mossi la font fréquemment —, si l'on est généreux et hospitalier, Dieu reçoit tout ce que l'on donne et le met de côté et le rend à l'âme au moment de sa séparation d'avec le corps, d'où le souhait de remerciement: «Que Dieu te le rende!» Si le défunt a mené une mauvaise vie, s'il était batailleur, voleur, s'il a tué, il est condamné à passer sur des charbons ardents pour arriver jusqu'à Dieu; ou bien, si c'est un assassin, il ne peut s'approcher de Dieu qu'après avoir bu tout le sang qu'il a répandu et que Dieu a conservé pour le lui faire boire. Les grands coupables sont arrêtés par la cime des arbres et ne parviennent jamais au lieu des âmes. Mais il faut avouer que la plupart des Mossi ne se soucient guère des peines qui peuvent les attendre dans l'autre vie ou en nient l'existence.

Les âmes vont à Bourtenga, au «lieu de rassemblement des âmes», d'après l'étymologie du mot, lieu dont la situation géographique reste indéterminée, ou à Pilimpikou, montagne située dans le Kipirsi. Là, leur seule occupation est d'aller au marché la nuit, et c'est pourquoi, au jour de l'enterrement, on donne au mort des cauris pour qu'il puisse acheter de la bière de mil, des habits pour qu'il n'ait pas l'air d'un gueux.

Les âmes sont blanches mais pour tout le reste ressemblent aux hommes, bien que plus agiles et pouvant se transporter sans effort et avec une très grande rapidité d'un lieu dans un autre. Elles font tout à l'envers, mangent avec la main gauche et font avec cette main tout ce que nous faisons avec la droite et c'est pourquoi le cadavre est lavé avec la main gauche. Elles mettent leurs habits à l'envers et la poche du pagne en dedans; elles portent le fer de la lance en bas, marchent à reculons, dit-on, par ce que leurs yeux sont derrière la tête, et c'est pourquoi la *bourita* qui représente le mort, porte tout à l'envers.

L'âme de ce qui lui est offert sur la terre, va les rejoindre: poules, moutons, chèvres, bœufs etc., et ils peuvent faire bombance et appeler leurs amis et réunir leur parenté car on se retrouve là-haut, et si les nabas ne le sont plus, du moins ceux qui sur terre leur furent soumis, reconstituent leur cour, et c'est pourquoi encore on dit que les parents viennent chercher leurs enfants, les nabas leurs pages et leurs épouses favorites, les amis, leurs amis, à moins que les vivants ne les traitent fort bien et ne leur donnent force victuailles.

En effet, les âmes des défunts reviennent sur la terre recevoir les présents qui leur sont offerts, boire le sang des victimes qui sont immolées en leur honneur, et la bière de mil qui leur a été préparée au jour de la fête annuelle des morts *(basra)*. C'est pourquoi tout Mossi fidèle à ces coutumes ne boira jamais de bière de mil sans en avoir d'abord versé un peu à terre; il verse encore ce qui reste au fond de la calebasse afin que les âmes puissent se réjouir avec lui. Et c'est un grand honneur qu'un naba fait à un ancien quand il lui dit de prendre un côté de la calebasse et de verser à terre avec lui.

Il ne faut pas rire des âmes des défunts et de leur venue sur la terre. Si vous doutez de leur retour, écoutez ce que me racontait un vieux naba: «Un jour, j'étais allé rendre visite à un naba, mon voisin et mon ami; nous nous étions donnés rendez-vous chez lui avec un autre chef des environs. Il nous reçut fort bien et la journée avait été des plus agréables. Nous reposions, la nuit, sous l'abri de sa *soukala* quand nous fûmes soudain réveillés par un bruit de grelots et de galop de chevaux. Le lendemain, nous quittâmes notre hôte. A peine nous étions partis, qu'il tomba malade. Huit jours plus tard, il n'était plus. Les âmes étaient venues le chercher. Oh! père, ne ris pas des âmes des défunts!» Et le bon vieux tremblait d'émotion. C'est qu'ils y croient, nos Mossi, à toutes ces histoires de revenants, ils y croient fermement.

Mais les âmes se réincarnent-elles? Pour les petits enfants morts avant l'âge de raison, il est admis que c'est eux qui reviennent dans la personne du premier enfant que la mère met au monde. C'est pourquoi, surtout si la même femme a perdu plusieurs enfants de suite, l'enfant, dès sa naissance, est marqué de signes distinctifs, spécialement de tatouages sur le ventre et sur le bas du dos; parfois, s'il meurt, on lui coupe un morceau du pavillon de l'oreille, ou on lui casse la phalange d'un doigt de la main ou du pied: et, paraît-il, celui qui naît ensuite, porte les mêmes marques, mais ce dont on n'a pu me citer aucun exemple actuellement en vie. Souvent après la mort de son bébé, la mère quitte la case où il est mort. Une vieille, le soir, répand des cendres devant la porte, et le lendemain matin, si on trouve des traces de petits pieds, c'est que l'enfant est revenu et désire rentrer dans le sein de sa mère.

Mais en dehors des petits enfants, la reviviscence n'est pas admise, même pour les jeunes gens non mariés. Ils restent au lieu des âmes des années et des années, sans qu'il soit possible d'en fixer le nombre, et aucune distinction n'est faite, de ce chef, entre les riches et les pauvres, les puissants et leurs sujets.

Les suicidés, maudits dans leur mort, le sont encore dans leur âme qui n'a généralement pas droit aux cérémonies funèbres et errent par le monde sans nuire à personne mais sans pouvoir trouver de repos.

La morale indigène est réduite à sa plus simple expression. Est mal tout ce qui nuit à autrui. Pense en ton cœur et désire tout ce que tu veux, pourvu que tu ne nuises pas au prochain, il n'y a pas de faute. Si la fornication et l'adultère sont des fautes, c'est quelles renferment une atteinte à la justice. Je ne parle pas des fautes contre nature qui sont à peu près inconnues. Si le vol, l'assassinat, si même les injures, les coups et les blessures sont punies, c'est en tant qu'injustice. La calomnie est en horreur chez eux, et dire de quelqu'un qu'il a calomnié, c'est lui faire une très grosse injure. Une injure contre sa mère est une de celles qu'un Mossi ne pardonne pas parce que c'est nuire à l'honneur de la famille et lui causer un préjudice. Il est donc nécessaire de veiller à ne pas manquer à la justice dans les relations qu'on peut avoir avec les indigènes; ils y sont très sensibles, et s'ils reçoivent sans murmurer une punition juste parce que le délit est prouvé, ils repoussent avec indignation toute accusation dont on ne peut pas faire la preuve, même d'ailleurs si l'accusation est fondée.

* * *

Mais à côté de cette morale générale, que de choses sont interdites non point parce qu'elles sont mauvaises, mais parce qu'elles entraînent des conséquences funestes! Les tabous (*kisgou* pour les Mossi, de *kisé* «défendre») sont presque innombrables. Ils peuvent se diviser en deux classes: les *kisgou* perpétuels, qui atteignent toute la famille; et les *kisgou* personnels et transitoires.

Les premiers consistent généralement dans l'interdiction de manger tel ou tel animal, ou de faire telle ou telle chose. C'est ainsi qu'il est défendu à certains nabas de se rencontrer, de se voir, et s'ils manquent à cette défense, l'un d'eux mourra dans l'année. Cette défense est facile à expliquer, si on se rappelle les guerres incessantes que se faisaient les grands chefs et la crainte qu'ils avaient d'être empoisonnés ou supprimés d'une manière quelconque par un de leurs adversaires. Ainsi encore, parti en guerre sur un fringant coursier, un Mossi a-t-il été obligé de fuir. Les ennemis allaient le saisir et il n'a dû son salut, le brave, qu'à la vitesse de son cheval. Rentré chez lui, il décrète que le cheval est un animal sacré pour lui et ses descendants et que, désormais, tous ses enfants et leurs enfants ont à bien traiter le cheval et à ne pas en manger la viande sous peine de devenir aveugles ou lépreux. Là d'ailleurs se borne l'interdiction. Le cheval n'est pas considéré comme un animal protecteur, aucun sacrifice ne lui est offert, et les Mossi ne l'appelleront ni *tangandé*, animal protecteur du village, ni *siga*, animal âme, mais *kisgou*, défense.

Le *kisgou* atteint parfois seulement certains membres de la famille. Un père a mangé du chien et a été malade et cela à deux ou trois reprises différentes; il consulte le sorcier et celui-ci déclare que le chien lui est interdit à lui et à ses enfants mais non aux autres membres de la famille. Ou bien encore, celui qui est né chez les Peuls, auxquels le chien est interdit, peut avoir le chien pour *kisgou*. Parfois, le *kisgou* n'atteint que lui, son fils, et son petit-fils, mais n'atteint pas ses autres descendants, parce que les premiers suivront son âme à lui, tandis que l'âme de ses autres descendants suivront l'âme de sa mère donc de leur arrière-grand'mère à qui le chien n'est pas interdit. Raison de sorcier contre laquelle il n'y a rien à dire.

Ce *kisgou* est le plus astreignant mais il peut cesser si celui qui l'a établi offre les sacrifices nécessaires ou par la volonté d'un des descendants qui s'en affranchit et en affranchit ses enfants. C'est ainsi que la famille du Saman-Naba, premier ministre à Koupéla, a le lièvre pour *kisgou*. Mais voyant ses frères et son fils chrétiens manger impunément du lièvre sans devenir ni aveugles ni lépreux, le naba s'est mis à en manger et ne s'en porte pas plus mal.

Les parents mettent les enfants au courant des différents *kisgou* de la famille et leur inspirent une crainte salutaire afin qu'ils n'en mangent pas. Si l'on vient à manquer involontairement à son *kisgou*, on peut tomber malade et le sorcier consulté dira ce qu'il y a à faire et quel sacrifice offrir au *tangandé* pour obtenir son pardon. Mais si on a fait exprès, s'il y a eu mépris, pas de pardon possible.

La seconde espèce de *kisgou* est toute particulière et personnelle. Ce sont les nombreuses défenses que le sorcier impose à un malade. Telle viande, telle sauce, lui est interdite, il ne peut boire de l'eau dans laquelle a été délayée de la farine de mil, il ne peut manger de gâteaux de mil ou de haricots. C'est ainsi qu'un pauvre enfant rachitique et atteint d'une maladie de cœur, s'est vu défendre ainsi successivement à peu près tout ce qui se mange. Ses parents avaient toutes les peines du monde pour trouver la nourriture qui ne lui était pas interdite, et finalement, il est mort d'inanition. Tous ces *kisgou* cessent évidemment avec la maladie qui les a fait imposer, à moins que la maladie, étant incurable, ne dure toute la vie du malade.

Chapitre Deuxième. — **Culte.**

Si l'on définit la religion, avec Mgr. Le Roy[1]: «L'ensemble des croyances, des obligations et des pratiques par lesquelles l'homme reconnaît le monde surnaturel, s'acquitte envers lui de ses devoirs et lui demande son assistance», après avoir étudié, dans le chapitre précédent, les croyances des Mossi sur le monde surnaturel, il reste à voir comment ils correspondent avec ce monde surnaturel, comment ils s'acquittent de leurs devoirs envers lui et lui demandent son assistance. C'est toute la question des sacrifices et des fêtes.

Mais à côté de ce culte, reconnu et raisonnable, il y en a un autre, la magie, qui est «l'art de réduire à son service, par certaines pratiques occultes et d'aspect plus ou moins religieux, les forces de la nature, ou de capter les influences du monde invisible[2]» et c'est toute la question des superstitions, des amulettes, fétiches, grisgris; c'est surtout celle des sorciers et de leur façon d'agir.

Le sacrifice est l'acte principal du culte dans toutes les religions et généralement le sacrifice est sanglant. D'où qu'ils tiennent leur origine, les Mossi ne manquent pas à cette règle générale qui domine le genre humain tout entier. Ils font des sacrifices sanglants et communient au sacrifice par la manducation de la victime à tel point que ceux même qui n'ont pas vu immoler l'animal peuvent en manger et sont dits avoir offert le sacrifice avec le sacrificateur.

---

[1] Mgr. Le Roy, *l. c.*, p. 49.

[2] Id., p. 331.

Pour un oui, pour un non, le sang des poules, des chèvres, des moutons, des bœufs, coule; parfois, celui des ânes, des chevaux et jadis même des hommes. Un Mossi n'entreprend rien sans sacrifice à son *tangandé* (animal-protecteur) ou à ses *kikirsi* (génies). S'il ne sait à qui sacrifier, il consulte le sorcier.

Quelqu'un de la famille est-il malade, un sacrifice ou plusieurs sont offerts; quelqu'un part-il en voyage, va-t-il à la chasse ou à la pêche, il offrira des sacrifices. Sacrifices encore quand deux hommes se sont disputés et veulent se réconcilier, sans compter tous les sacrifices qui doivent être offerts à la suite des rêves, de mauvais pressentiments, de dangers qui semblent menaçants. On sacrifie pour se rendre les *kikirsi* ou les mânes favorables, pour demander la réussite d'une affaire, pour accomplir un vœu, pour écarter une maladie, pour nuire à un ennemi, pour apaiser un ancêtre irrité, les *tisé*, les *kikirsi*, les *tangamma* courroucés. Il n'est guère de remède qui ne soit préparé sans sacrifice, et le sacrifice fait partie de tous les sortilèges, de toutes les préparations qui doivent nuire à un ennemi. On sacrifie avant les semailles, avant la moisson. avant de construire une case pour sa femme. On sacrifie pour tout et pour tous et presque à tout.

On sacrifie partout. Le bois sacré est le lieu le plus souvent choisi, avec la pierre qui sert de demeure au *kikiriga* protecteur du logis. Mais on peut sacrifier dans les champs, dans les endroits découverts où rien ne pousse, sur le chemin qui conduit au *tangandé* soit du village que l'on habite, soit de son propre village quand on a entendu dire qu'il demande un sacrifice et que l'on ne peut s'y rendre soi-même.

Tout homme peut sacrifier quand il a atteint l'âge de raison, et l'on voit parfois des enfants d'une dizaine d'années, offrir leur sacrifice aussi sérieusement que les plus âgés. Les femmes ne peuvent sacrifier elles-mêmes, elles doivent avoir recours au ministère des hommes, mais elles peuvent donner la victime et participer à la manducation. Un naba, un homme un peu riche, a son ou ses sacrificateurs attitrés. La règle est obligatoire pour un chef de province qui ne sacrifie jamais lui-même dans les grandes circonstances, et bien rarement en son particulier.

* * *

Il y a plusieurs espèces de sacrifices que nous allons étudier les unes après les autres afin de mieux saisir la manière dont les Mossi communiquent avec le monde invisible.

Tout d'abord, le sacrifice type, celui qui sert de base à tous les autres, le *mand'zallé*.

Le sacrificateur, accompagné de son fils portant un coq aux plumes blanches, ou de toute autre couleur, et une calebasse dans laquelle se trouve de la farine de mil délayée dans de l'eau, se rend au lieu du sacrifice, par exemple au *tangandé*.

En arrivant il dit:

Kabré, Kabré.	Pardon, excuse-moi.

Puis il s'asseoit, le visage tourné vers l'ouest et prend en main la victime et dit:

Na-Wend'daogo, sak'a tan!	Dieu-roi mâle, réponds trois fois!
Na-Wend'poko, sak'a nasé!	Dieu-roi femelle, réponds quatre fois!
Na-Wend'ka kou ned'yé, kon ky yé.	Si Dieu-roi ne tue pas, on ne meurt pas.
Na-Wendé ka léo, ned'kon lu'yé. — Pilimpik'dim n'yélé; lila kom'dim n'yélé t'eb y noara, ti no'pelra t'eb kis'tangandé t'a déé n'di né teng'-kikirsi lé teng'portapa.	Si Dieu-roi n'enchaîne pas, on n'est pas enchaîné. — Les papillons ont dit; les génies de l'eau ont dit de prendre un gallinacé que ce soit un coq blanc et de l'offrir au *tangandé* pour qu'il le prenne et le mange avec les *kikirsi* du village et leurs femmes.

Cette formule peut varier suivant les cas. Ici, le sacrificateur expose ce qu'il désire. Il raconte, par exemple, au *tangandé* que son fils est malade et que lui-même a été consulter le sorcier qui lui a dit de prendre un coq blanc pour l'offrir au *tangandé* avec de l'eau, pour que le *tangandé* rende la santé à son fils. Ensuite, il verse l'eau derrière lui, par conséquent à l'est, et dit:

Na-wendé, déé a ybou kom!	Dieu-roi, reçois l'eau de ton lever!

Puis il verse l'eau devant lui, à l'ouest en disant:

Na-wendé, déé a kyenbo kom!	Dieu-roi, reçois l'eau de ton coucher!

Enfin il verse l'eau sur la pierre du sacrifice ou devant ses pieds et dit:

Tangandé, yk'n'déé kom nyou la kwen la biga lafi!	*Tangandé*, lève-toi, reçois l'eau et bois-la et donne à mon fils la santé!
Nyé lé zouanga, nini ka yé.	Il est comme un aveugle, il n'a plus d'yeux.
Tangandé nyé youngo né wintoro la ko biga lafi.	Le *tangandé*, lui, voit la nuit et le jour et donne la santé à mon enfant.

Si le sacrifice comporte l'offrande de la bière de mil, il en verse sur la pierre du sacrifice en disant:

Na-Wendé ka nyou dam yé, la poré-dimma nyouda.	Dieu-roi ne boit pas de bière, mais sa suite en boit.

Il prend alors le coq de la main gauche, renverse la tête en tirant la crête et lui coupe le cou. Il fait couler le sang sur la pierre, là où il a versé l'eau, tout en disant:

Tangandé déé noara n'di, la kwen la biga lafi né sounoro!	*Tangandé*, reçois ce coq et mange-le, et donne à mon enfant la santé et la joie!

Il jette alors le coq devant lui en disant:

Noara bé Wennam, ba souk'ba'a.	Le coq est à Dieu, qu'il écarte la maladie.

Il envoie ensuite son enfant chercher le coq. L'enfant saisit la bête en choisissant le moment où elle est sur le dos et il l'aide au besoin à prendre cette position. Il la traîne à terre par les pattes jusqu'auprès du sacrificateur qui dit:

T'a vouda bemdaoge.	Traîne à terre mes ennemis.

Le sacrificateur prend alors la poule et la met sur ses pattes en tenant la tête droite:

T'a timma biga!	Qu'il donne la santé à mon enfant!

Il retourne le coq, lui met la tête en bas et les pattes en l'air:

T'a terlda bema!	Qu'il fasse mordre la poussière à mes ennemis!

De la main gauche, il arrache des plumes du cou, crache dessus et les colle sur la pierre ou par terre avec le sang de la victime et dit:

Yelbandé tou sébro!	Que tout ce qu'il y a de mauvais s'en aille avec le vent!
Ta toubré oum!	Que ses oreilles entendent (mes imprécations)!
Ta nif ka nya yé!	Que son œil ne voie pas!

Il brise une patte du coq.

T'a kao bemdaogo karga!	Brise la jambe de mes ennemis!

Il brise l'autre patte:

T'a kao bempoko karga!	Brise la jambe de mes ennemies!

Et il rend la victime à l'enfant qui l'emporte. Le reste de l'eau et du doie est répandu au lieu même du sacrifice.

Le coq est plumé soit sur place, soit à la maison et rôti ou cuit à l'eau, selon le sacrifice. Le sacrificateur enlève les ongles des pattes, le bec, les ailerons et le foie, et les met dans la main gauche de son enfant qui va les déposer à quelque distance sur le bord du chemin en disant:

Mand'déé gobra, la kwen détogo nyé masem.	Le sacrifice se reçoit de la main gauche, mais de la droite donne lui la santé.

Il revient au lieu où sont réunis les gens, et la victime est partagée entre toutes les personnes présentes. Quand toutes ont mangé ce qui leur revient elles se réunissent en groupe devant le sacrificateur et le saluent:

Wennam déé mando!	Que Dieu recoive ton sacrifice!
Wennam tou taoré!	Que Dieu l'accepte!

Le sacrifice est terminé.

Si c'est une chèvre ou un mouton ou un bœuf qui sont sacrifiés, au lieu des plumes du cou, on enlève des poils sur le sommet de la tête, on y ajoute un morçeau de la corde qui a servi à attacher la victime, et on colle le tout là où le sang a coulé; on ne brise pas leurs jambes.

Telle est la formule régulière du sacrifice, sauf évidemment les variantes qu'y peuvent introduire les particuliers ou la coutume de telle ou telle région. C'est le *mand'zallé*.

Le *mand'lingdem* ou *mand'dédem* que nous pourrions appeler «sacrifice caché», s'offre pour un malade qui est sur le point de mourir. Sa maladie tient à ce que son âme est sortie de son corps. Le sorcier a déclaré qu'elle se trouve au *tangandé*. A l'insu du malade, d'où le nom de «sacrifice caché», son père se rend au *tangandé*, accompagné d'un autre enfant qui porte la victime et l'eau, et de la mère du malade qui porte une grande calebasse à moitié remplie d'eau et dans laquelle elle place une calebasse plus petite.

Le sacrifice se fait comme précédemment, mais tandis que l'enfant fait rôtir la poule, le sacrificateur jette à terre trois cauris si c'est un garçon qui est malade, quatre si c'est une fille, et verse un peu d'eau, puis appelle le malade par son nom: «Bila, viens, réponds-moi.» Il appelle trois fois un garçon, quatre fois une fille. Puis il prend les cauris et une partie de la terre mêlée à l'eau et au sang de la victime. La femme soulève la petite calebasse qui nage dans l'eau, le sacrificateur met la boue et les cauris au fond de la grande calebasse et la femme met vivement la petite calebasse sur le tout et la maintient au fond de l'eau. Le même manège se répète trois et quatre fois selon le sexe du malade, puis la femme prend la route de la maison, tenant la calebasse d'une main et maintenant toujours la petite calebasse pour qu'elle ne surnage pas, tandis que le sacrificateur la suit, agitant son sabre ou sa lance derrière elle, afin d'écarter les mauvais génies. L'âme est au fond de l'eau, parmi la boue ensanglantée et les cauris, il faut à tout prix l'empêcher de se sauver de nouveau.

Quand le cortège est arrivé auprès du malade, on le fait asseoir, et la femme verse sur sa tête l'eau de la grande calebasse, toujours sans soulever la petite. Si le malade, surpris par cette aspersion qu'il n'attend pas, fait un sursaut, il est sauvé, son âme est rentrée dans son corps; sinon, il n'y a plus rien à faire qu'à l'abandonner à son malheureux sort, le *tangandé* n'a pas voulu rendre l'âme. Le sacrificateur et ses aides mangent alors la victime, mais le malade n'en mange pas.

* * *

Le sacrifice muet, *mand'moukou*, appelé aussi sacrifice de l'œuf, *mand'gellé*, parce que c'est un œuf qui est offert, se fait dans les circonstances suivantes. Il est des maladies qui ont la triste propriété de parler comme des gens. Elles appellent un individu qui, croyant que c'est réellement quelqu'un qui l'appelle, répond à son nom. C'en est fait, il tombera malade et mourra.

Le sorcier a annoncé qu'une telle maladie menace le village et qu'il faut faire un sacrifice muet. Le naba et les anciens, en émoi, délèguent l'un d'eux pour offrir ce sacrifice. Le lendemain matin, le vieillard désigné prend un œuf, souvent aussi une noix de kola et des racines spéciales, et suit le chemin que devrait suivre la maladie si elle venait dans le village. Il garde le plus profond silence. Arrivé à une certaine distance, il approche l'œuf de ses lèvres et lui dit mystérieusement qu'une maladie menace leur village et que si elle veut suivre ce chemin, il a à l'arrêter. Puis, il dépose à terre ou enfouit l'œuf, la noix de kola et les racines et s'en retourne. L'œuf qui est une poule future mais qui ne peut parler est choisi comme emblème du silence qu'il faut garder pour conjurer la maladie.

* * *

Dans le sacrifice appelé «mauvais sacrifice», la victime n'est pas consommée par les assistants mais abandonnée sur place où elle pourrit ou sert à repaître les vautours ou les hyènes. Toutes les victimes peuvent être ainsi offertes. Le sorcier seul décide des cas où il faut faire un tel sacrifice; c'est généralement pour conjurer un malheur public, par exemple pour éloigner une maladie contagieuse qui dévorera la victime et laissera les gens. La victime est parfois abandonnée vivante et chassée dans la brousse.

* * *

Tout peut être offert en sacrifice si le sorcier le dit. Les noix de kolas, les cauris, la cendre de certaines écorces ou de certaines racines, des pierres rouges, le fruit intérieur du *karité*, etc. Les poules sont la victime le plus généralement choisi mais les sacrifices de chèvres et de moutons ne sont pas rares. Nous avons vu que la pintade est le sacrifice préféré des *kikirsi*. Les nabas sont tenus de sacrifier parfois des bœufs et, dans certaines circonstances, des ânes. Quelques-uns peuvent sacrifier des chevaux mais pas tous. Enfin autrefois, même des hommes étaient offerts en sacrifice. Certains *tangamma* étaient avides de sacrifices humains, et les Peuls en faisaient souvent les frais. Les indigènes à teint clair, tirant sur le rouge, se rapprochant par conséquent de la couleur des mânes qui sont dites être blanches, étaient sacrifiés aux mânes de préférence à tous les autres. Mais ces sacrifices étaient rares et réservés aux plus grands chefs.

* * *

Parfois, au lieu d'offrir tout de suite un sacrifice, on fait un vœu. C'est le *poulongo mando*. Par exemple, une maladie sévit dans le pays, ou bien on a une grave affaire sur les bras et on se demande comment les choses vont tourner, ou encore on veut se débarrasser d'un ennemi. Celui qui fait le vœu, se rend au *tangandé* ou à la pierre des *kikirsi*, portant une calebasse d'eau. Il verse l'eau en disant: «*Tangandé*, si cette maladie s'éloigne, ou bien si mon affaire réussit, ou encore si mon ennemi meurt, je te sacrifierai un bouc ou un bœuf.» Et pour témoigner de sa bonne volonté, celui qui fait le vœu, achète, à la première occasion, le bouc ou le bœuf promis. Si le *tangandé* ou les *kikirsi* répondent à sa demande, il accomplit son vœu et dans la formule du sacrifice, au lieu de dire que c'est le sorcier qui lui a dit d'offrir telle ou telle victime, il rappelle son vœu et souvent promet un autre sacrifice pour l'année suivante.

Les musulmans ont inventé un autre sacrifice non sanglant à leur usage. Voici la recette: «Si quelqu'un est malade, dans ta *soukala* prends une kola, du miel, des gâteaux de miel, des haricots, du maïs, des cauris et mélange le tout dans une calebasse remplie d'eau. Puis appelle un Musulman-Yarga ou Peul, pour faire la prière. Bien entendu, ce dernier ne se déplacera que moyennant finance. Un mouton tout au moins doit accompagner la demande. Grave, majestueux et réservé comme tout bon musulman doit l'être, il s'assied dans la cour intérieure, près de la case où gît le malade, et tout le monde s'assied autour de lui, les deux mains ouvertes devant les yeux en forme de livre, les petits doigts réunis.» Le Musulman commence sa prière en mossi, répétant ce qu'on lui a demandé: la santé du malade. Quand il a terminé, il passe ses deux mains sur sa figure et toujours trois fois pour un garçon et quatre fois pour une fille, puis chacun reprend sa première position et notre homme baragouine n'importe quoi en arabe ou en peul. Quand il a fini, tout le monde se passe et se repasse les mains sur la figure, le maître du logis trempe sa main dans la calebasse qui renferme le mélange décrit plus haut et la porte à son front; les enfants emportent le tout et tous saluent le bon apôtre: «Que Dieu t'exauce!» Et notre homme reprend, toujours aussi grave, le chemin de sa demeure. L'eau servira à faire des ablutions sur le malade, on en mettra aussi quelque peu dans ce qu'il mangera. Ce n'est pas bien terrible, et si des malades guérissent par auto-suggestion, c'est tant mieux.

La bénédiction et la malédiction sont aussi en usage. Mais rentrent-elles dans le culte ou dans la magie? Quoiqu'il en soit, il y a des indigènes qui ont le pouvoir de tuer quiconque ils veulent, rien qu'en disant un mot, de faire sécher la récolte sur pied, de donner aux bestiaux la maladie qu'il leur plaît de donner. Il en est aussi qui peuvent bénir, rendre un voyage favorable, faire réussir une affaire, et si vous êtes blessés, recourrez à eux, ils vous mettront autour du membre blessé une corde graisseuse avec trois ou quatre nœuds selon votre sexe et le membre n'enflera pas, et la plaie sera très vite guérie.

Tels sont les principaux sacrifices et les actes du culte. Il n'a pas été question des sacrifices offerts aux mânes soit le jour de l'enterrement, soit le jour du *kouré*, car les animaux offerts alors ne sont pas, à proprement parler, sacrifiés, *kou mando*, mais offerts, donnés, *fabré*. Des sacrifices faits le jour de la fête des morts, nous allons parler à l'instant.

Les Mossi de Koupéla ont deux fêtes principales: la fête des morts ou *basra* et la fête musulmane du mouton, la *kibsa*, toutes deux fêtes intimes, fêtes familiales.

La *basra* est la fête des morts. Tout chef de famille doit, en ce jour, offrir des sacrifices aux mânes de ses ancêtres, lui seul peut sacrifier au tombeau; même si un membre de la famille est devenu puissant et riche, il ne se permettra pas d'offrir lui-même ce sacrifice qui revient de droit au chef de famille. Tous ceux de la famille qui veulent donc offrir un sacrifice au tombeau des ancêtres, doivent en ce jour passer par lui; mais les sacrifices offerts aux *kikirsi* et au *tangandé* — et presque tout le monde leur en offre en ce jour — peuvent être faits par n'importe qui. C'est en ce jour surtout qu'on peut voir des bambins immoler gravement leur poule à leurs *kikirsi* et au *tangandé*, et chacun tient à honneur d'offrir la sienne. Les coqs et les poules sont seuls sacrifiés en ce jour.

La *basra* n'est pas célébrée le même jour par toutes les familles. Les unes la célèbrent avant le chef de province, les autres après lui, la plupart le même jour.

Voici comment procède le naba de Koupéla, et les cérémonies sont les mêmes pour les particuliers à cela près que, moins riches, ils ne peuvent offrir autant de sacrifices. La *basra* est toujours célébrée par le naba un samedi. Dès le jeudi, il a pris de la bière non fermentée dans les cuves, et il est allé en verser sur la tombe de son père et de son grand-père. Il a aussi sacrifié une poule sur chacune des tombes. Partout où se trouve la tombe d'un de ses ancêtres, le gardien de la tombe y sacrifie une poule. Le vendredi soir, même cérémonie. Le sacrifice est le sacrifice ordinaire décrit plus haut, mais la formule d'invocation est remplacée par celle-ci: «Ame de mon père, étend la main et prend cette poule que je t'offre; fais que j'atteigne l'année prochaine en bonne santé, et je reviendrai te donner une poule.» La poule immolée au tombeau n'est pas grillée comme dans les autres sacrifices, mais cuite à l'eau.

En ces jours, il faut avoir bien soin de ne pas coucher dehors car les âmes viennent boire de la bière dans les cuves et malheur à qui se trouve sur leur chemin; elles le tueront ou tout au moins le rendront gravement malade.

Le jour même de la fête, s'ils ne sont pas venus la veille, tous ceux qui ont quelque obligation envers le naba, ou envers celui qui célèbre la fête, ceux auquels il a donné une femme, ou qui lui en ont demandé une, viennent le saluer avec un coq et des cauris. Beaucoup de ses administrés, surtout les chefs de cantons, viennent aussi offrir leur coq et leurs cauris. Par contre, si un visiteur de marque se présente ce jour-là, il est de la plus élémentaire politesse de lui offrir un coq.

Le jour même de la fête, il n'y a généralement pas de sacrifices sur les tombes. Les victimes sont offertes aux *kikirsi* protecteurs de la case, de la cour intérieure, de la cour extérieure, de la *soukala* toute entière. Les poules immolées sont d'autant plus nombreuses que les cadeaux ont été plus abondants. Quand les sacrifices sont terminés, le naba réunit ses gens, la bière est apportée et présentée au naba qui commence par en verser un peu à terre en offrande aux mânes, puis boit et fait partager les cruches entre ses gens. Si on a une affaire à traiter, ce n'est évidemment pas ce jour-là qu'il faut choisir, car, après midi, tous nos gens sont plus ou moins ivres.

Le lundi et le mercredi suivant, le naba se rend en grande pompe, au petit jour, dans deux villages voisins (Nakalbo et Sabré) afin d'y sacrifier un bœuf au *tangandé*. C'est grande fête ces jours-là dans ces villages; le naba y perd un bœuf mais y gagne force poules et quelques milliers de cauris. Il se rend aussi au village de Toulgou le jour où se célèbre la *basra* dans cette localité, parce que sa famille est originaire de Toulgou.

La *kibsa* est la fête musulmane du mouton et se célèbre quarante jours après la fin du grand jeûne. Tous les Mossi célèbrent cette fête en leur particulier, chaque famille a fait de la bière de mil et, en ce jour, la bouille de mil est remplacée par du riz et de la viande. C'est une fête encore plus intime que la précédante en ce sens qu'elle se célèbre partout le même jour et que les gens restent à peu près chez eux pour boire et pour manger. Ils se congratulent les jours suivants.

Le lendemain du jour où la lune a paru à l'horizon, c'est à dire neuf jours avant la fête même, le chef des Yarsé de Kalmodo vient solennellement saluer le naba de Koupéla. Il porte à la main la lance du naba Silga, un des prédécesseurs du naba actuellement régnant, et tient à peu près ce petit discours: Naba Gado (le naba des Yarsé de Kalmodo) et le naba Silga étaient amis. L'esclave du naba Gado se sauva et ce dernier le chercha partout et ne le trouva pas. Naba Gado alla donc trouver naba Silga et lui dit: «Mon esclave s'est sauvé et je l'ai cherché partout mais en vain.» Naba Silga répondit: «Je ne l'ai pas vu non plus.» Et naba Gado continua à chercher son esclave. Enfin il le trouva et revint prévenir naba Silga qui le lui fit rendre. Pour prouver sa reconnaissance, naba Gado offrit au naba Silga la fête du feu. Mais naba Silga refusa en disant: «C'est du feu, et le feu brûle.» Naba Gado proposa alors le jeûne, le ramadan. Naba Silga refusa encore car le jeûne c'est la faim et la soif et un ami fait-il un tel présent à son ami? C'est alors que naba Gado proposa la *kibsa* mais à la condition que naba Silga lui préparerait tous les ans une nourriture abondante, pour lui et tous ses gens, et que tous viendraient célébrer la fête ici même et joueraient le cœur plein de joie. Naba Silga accepta avec empressement.

Quand le naba de Kalmodo a fini ce petit discours, la première femme du naba lui offre une calebasse d'eau, car les musulman ne boivent pas de bière fermentée, et le naba de Kalmodo chante les louanges de tous les prédécesseurs du naba actuel de Koupéla. Puis tout le monde fait du bruit et danse. Huit jours plus tard, il revient toujours avec la lance et le tambour de guerre. Le naba lui offre un bœuf que le naba de Kalmodo égorge. Il répand le sang sur la lance et dit: «Que Dieu donne la santé au naba et à ses ministres!» Le naba fait apporter les victuailles et quand tous sont repus, ils viennent saluer le naba: «Que Dieu t'accorde l'an prochain!», et ils se retirent.

Ces deux fêtes de la *basra* et de la *kibsa*, sont célébrées par tous les Mossi[1]. Il en est d'autres qui sont propres au naba de Koupéla, nous n'en dirons qu'un mot.

Le *naky* (*naba ky* «mil du naba») est la fête personnelle du naba. Elle est toujours célébrée le samedi — comme toutes les fêtes du naba d'ailleurs —. Vingt et un jour à l'avance, elle est annoncée au marché par le crieur public. Sept jours avant la fête, le naba sacrifie à l'aire une chèvre, la mange sur place après l'avoir fait griller, et les trois nabas préposés à la garde du mil du naba battent un peu de mil, et tous les jours ils reviendront ainsi à l'aire pour battre un peu de mil jusqu'au jour de la fête. La quantité de mil ainsi battue ne dépasse pas d'ailleurs deux paniers.

Le jour de la fête, de bonne heure, les grands ministres vont, avec leurs gens, saluer le naba: «Que Dieu t'accompagne; que Dieu te donne de voir toute cette année!» Le cortège se forme et se rend à l'aire du naba. Ses sœurs et ses femmes enlèvent une partie du mil battu les jours précédents et le portent en criant et dansant jusqu'à un grenier situé en dehors de la *soukala* du naba. Puis tous boivent copieusement.

---

[1] Pour être exact, il faut avouer que le nom même de *basra* n'est pas employé partout au Mossi, mais il semble bien que la fête elle-même soit célébrée partout. A Bélousa, c'est la fête appelée *kytouara*. Le nom de la *kibsa*, au contraire, est connu partout, mais des circonstances particulières peuvent en empêcher la célébration. Ainsi les guerriers d'un canton ont été vaincus ce jour, la *kibsa* leur est néfaste et ils ne la célèbrent plus.

Le surlendemain, dans la soirée, nouvelle cérémonie. Les parents du naba se rendent à l'aire, mettent dans des tiges d'herbe le mil qui reste et en font un paquet que l'on porte au son des tambours et dansant, jouant, criant, comme au jour d'un enterrement. Ce mil est déposé dans le grenier avec celui qui a été porté le jour de la fête et un mouton et une poule sont sacrifiés auprès du grenier et partagés entre tous les assistants, mais le naba n'en mange pas, et pendant toute cette cérémonie il se cache, car s'il apercevait le cortège, il mourrait.

D'où vient cette coutume qui rappelle au naba que, si puissant soit-il, il est mortel comme tous ses sujets? D'où vient cette autre coutume que nous avons vu précédemment de construire à proximité de chez lui la case dans laquelle il sera enterré? Les Romains rappellaient au triomphateur qu'il n'était qu'un mortel. La pensée de la mort est saine et salutaire.

La fête des haricots est ainsi appelée parce que, en ce jour, le naba mange pour la première fois de l'année de la sauce faite avec des haricots.

La fête du piochage du naba *(na-kobo)* se célèbre vingt et un jour après la précédente et comme elle, comme le *naky*, toujours un samedi. Si le naba avait été solennellement intrônisé par le naba de Béiousa, il irait en grande pompe, avec un grand nombre de cavaliers, piocher un champ situé à quelque distance de Koupéla. Aujourd'hui, il se contente de piocher un sentier qui réunit ses cases à celles de ses deux premiers ministres. Il donne les premiers coups de pioche au son du tambour, et ses gens continuent. Si les Peuls et les cavaliers sont venus en nombre suffisant, ils font des courses, et comme toujours en ces circonstances, la bière coule à flots, et à la fin de la journée tout le monde est ivre. Ces fêtes ont surtout l'avantage de procurer au naba quelques milliers de cauris que ses administrés viennent lui offrir.

Ces fêtes *maky*, *nakobo*, ne sont-elles pas comme un hommage rendu à l'agriculture et ne rappellent-elles pas les mêmes fêtes célébrées jadis par les Romains et aujourd'hui encore par les Chinois?

Le marché qui suit chacune de ces fêtes, est toujours très fréquenté. On y tue plusieurs bœufs et quantité de moutons. Chacun tient à honneur de s'y rendre revêtu de ses plus beaux atours, et vraiment le spectacle de cette foule bigarée n'est pas banal.

Chapitre troisième. — **Magie.**

Mgr. LE ROY, avons-nous dit, définit la magie: «L'art de réduire à son service, par certaines pratiques occultes et d'aspect plus ou moins religieux, les forces de la nature, ou de capter les forces du monde invisible.» C'est elle que nous allons tâcher d'étudier et pour essayer de mettre de l'ordre dans un sujet qui en manque totalement dans l'esprit des indigènes, nous parlerons tout d'abord des superstitions, puis des sorciers.

Les Mossi, comme tous les primitifs d'ailleurs, qu'ils soient noirs ou blancs, sont très superstitieux. Nos pères ne l'étaient-ils pas au moyen-âge, et les croyances superstitieuses de treize à table, de la salière renversée, du trèfle à quatre feuilles, du lièvre qui traverse la route, etc. ont-elles été complètement extirpées par la science?

Quoi qu'il en soit de nous, la superstition règne en maîtresse ici. Les amulettes et les talismans sont très recherchés. Tout peut servir à en fabriquer, depuis la tête de grue couronnée, très prisée, jusqu'à celle de l'épervier et du héron cendré. Il y a de tout dans les nombreux sachets qui pendent au cou des indigènes, depuis le chiffon de papier sur lequel sont griffonnés quelques mots d'arabe et que les marabouts répandent à profusion dans tout le Soudan, jusqu'à un cauri ou à la cendre de toutes les racines possibles et imaginables. Il y a les bracelets amulettes qui se portent au bras gauche et protègent des sorciers *seuya* (v. p. 215) si on a soin de les remonter précipitamment quand on se trouve en présence d'un de ces terribles mangeurs d'âmes. Il y a le bracelet qui protège dans les combats et l'anneau de fer qui protège contre la morsure des serpents. Voulez-vous que celui dont vous désirez la fille en mariage vous reçoive bien et agrée votre demande? Portez à votre bras droit un certain bracelet et vous serez heureux dans vos démarches.

Les amulettes se portent autour de la tête ou du cou au bras ou au poignet. On en coud à sa calotte ou à ses habits, on en met à sa ceinture, à sa pipe, à son bâton, n'importe où. Nous n'en finirions pas s'il nous fallait indiquer toutes les espèces d'amulettes. L'omoplate d'un bœuf, fichée au bout d'un bâton, une chaîne de fer tendue à l'entrée d'une *soukala*, protègent les habitants contre une foule de malheurs et de visites nocturnes fort désagréables, et il est heureux qu'il soit possible de se défendre à si bon compte de ces esprits malfaisants, de toutes ces mânes en quête de victimes.

Si vous avez des chiens, prenez garde à ce qu'ils font. S'oublient-ils jusqu'à se coucher dans un panier, à y déposer leurs ordures, ou à vomir dans la case, tuez-les au plus vite, sinon vous mourrez vous-même. Si votre chienne ne fait qu'un petit, exécutez-la sans pitié. Lorsque le héron cendré passe au-dessus des cases en riant, les mères frappent sur leurs cruches de peur que leurs enfants n'aient la diarrhée. Les chasseurs ne doivent pas manger de la viande de koba avant de s'être divertis, et s'ils veulent être adroits, ils doivent se procurer certaines racines et les cuire dans l'eau et se laver les mains avec cette mixture.

Le dimanche est le jour des mânes, c'est en ce jour que se célèbre le *kouré*. Ce jour est aussi favorable pour construire des cases. Le lundi n'a rien de spécial. Mais il faut se défier du mardi, on ne peut jamais savoir ce qu'il réserve. Le mercredi est franchement mauvais, et il faut se garder de commencer un travail ou de partir en voyage ce jour-là. Le jeudi et le vendredi sont très favorables au mariage, surtout le vendredi. Les sorciers font grève le samedi et suspendent leurs consultations en ce jour. D'ailleurs chaque particulier a son jour faste et son jour néfaste, c'est à lui à le connaître et à en tenir compte.

Certaines pierres sont dites tombées du ciel et le jour où elle sont tombées, le chef de village a immédiatement couvert toutes les cruches qui, dans sa case, renferment les grisgris. Si, dans sa précipitation, il en a renversé une, il mourra dans l'année. Cette pierre devient sacrée. Qui peut la soulever n'a rien à craindre, mais qui ne peut y réussir mourra bientôt. On peut aussi l'interroger, et la réponse sera favorable ou non selon qu'on pourra la soulever ou qu'on ne le pourra pas. Les passants jettent dessus des tiges de mil, des brindilles coupées au passage, parfois des cauris pour obtenir d'elle que leurs affaires prospèrent.

Une comète est signe de guerre ou présage la mort d'un grand chef, et quand la comète de HALLEY fut visible à notre horizont, les poules, les chèvres et les moutons passèrent un mauvais quart d'heure. Il fallait détourner tous les malheurs qu'elle présageait. Il est vrai qu'elle fut superbe, et pendant plusieurs jours s'étendit presque d'une extrémité du ciel à l'autre ce qui était bien fait pour émotionner les indigènes: tant de gens, dit-on, ont été émus dans nos pays civilisés et ne l'ont pourtant pas vue dans tout son éclat. Malgré tous les sacrifices, le chef d'un des principaux cantons de la province, le naba de Pwitenga, est mort cette année là!

Mais il faut nous borner, et ces quelques exemples, qu'il nous serait facile de multiplier, suffisent pour faire comprendre le rôle que jouent les amulettes et les superstitions dans la vie de ce peuple.

Un mot cependant encore sur les superstitions. Le lecteur a pu remarquer que sans cesse les nombres trois et quatre et leurs composés revenaient sous notre plume, selon le sexe de la personne dont il s'agissait. Trois est réservé aux hommes et quatre aux femmes. Dans les sacrifices Dieu-roi mâle est appelé trois fois, Dieu-roi femelle, quatre fois. La corde du grisgris a trois ou quatre nœuds selon le sexe, une mère porte le deuil de ses enfants 33 ou 44 jours. Un mort reçoit 333 ou 3333 cauris; une morte 444 ou 4444, etc.

De même les cheveux doivent tomber chaque fois que l'indigène change d'état. Un enfant est rasé avant de recevoir un nom, une jeune fille avant de s'approcher de son mari et une femme quand elle passe à un autre par héritage, tandis que le mari n'est rasé que quand il reçoit sa première femme puisque de jeune homme il devient chef de case, mais il ne sera plus rasé quand il recevra de nouvelles épouses parce qu'alors il ne change pas d'état. Un indigène, élu naba, doit quitter ses cheveux de sujet qui ne conviennent plus à un chef. Un mort ne peut être enterré avec ses cheveux de vivant que s'il est mort d'accident, etc.

La croix joue aussi un rôle qu'il ne faut pas exagérer mais qui est réel. La poignée des sabres est en forme de croix, on oint souvent les pieds et les mains et la poitrine des malades avec du charbon, délayé dans de la graisse, et toujours en form de croix. La croix est le signe dont sont marqués la poitrine et le dos des habitants d'une *soukala* pour les préserver de la foudre. Les cases sont marquées de même, et la croix est tracée jusque dans la bouche du cheval et de l'âne. La croix marque la porte de la case d'un malade gravement atteint et doit écarter les mauvais génies. La croix de cendres sur la poitrine et le dos fait partie du costume de deuil.

D'où viennent ces coutumes? Les indigènes ne peuvent en rendre compte et répondent invariablement: «Nos pères faisaient ainsi.»

Mais à côté de ces pratiques superstitieuses qui n'engagent à rien et ne font de tort à personne, il en est d'autres qui peuvent être très utiles pour ceux qui les emploient et d'autres qui semblent bien ressortir de la magie. Nous voulons parler de ce que les indigènes désignent sous le nom générique de *tim* sans mettre de différences entre les remèdes véritables qui relèvent de la médecine et les superstitions, ou les maléfices qui relèvent de la magie, et il nous est souvent bien difficile de distinguer entre les uns et les autres.

Les amulettes et les grisgris sont des *tim* pour les indigènes, au même titre que les remèdes que les spécialistes leur indiquent et qui semblent avoir une efficacité réelle. Nous avons brièvement parlé de ces derniers en parlant des maladies. Mais ce que nous n'avons pas assez dit alors, c'est qu'il est bien rare que quelque sorcellerie ne se mêle pas à la confection de ces remèdes, et tout au moins celui qui a été guéri, grâce à un remède, doit en conserver quelque peu dans un sachet et tous les ans lui offrir une poule en sacrifice. Tout se passe comme pour les sacrifices ordinaires, mais la formule imprécative est remplacée par celle-ci: «Dieu-*tim*, avance la main et prend cette poule. Dieu m'a donné un puissant remède. Que ce remède me garde la nuit, le matin, au milieu de la nuit et sur le sentier et là où l'on joue et dans les cases. Ferme la greule du serpent, pour que l'an prochain je sois encore en bonne santé, qu'il ne m'arrive rien de fâcheux, que mon cœur se réjouisse sans cesse. Je reviendrai alors avec une poule, pour que tu te réjouisses aussi et que tu continues à garder mes femmes et mes enfants.» Puis il finit le sacrifice. Cette formule indique bien que c'est à Dieu qu'est rapportée toute la puissance que renferme le remède.

⁂

Certaines pratiques superstitieuses rentrant dans la catégorie des *tim*, sont employées pour des cas spéciaux. Voici, à titre de curiosité, ce qui se fait quand un indigène a tué une hyène, et pour préserver les cases de la foudre.

Quand un indigène a tué une hyène, il doit se hâter de recourir à un autre indigène qui en a tué une précédemment, sinon il deviendra fou furieux. Le chasseur va donc consulter celui qui connaît le remède contre cette folie furieuse et lui apporte une poule. L'indigène consulté indique quelles sont les racines qu'il faut ramasser, et le chasseur se met en devoir de les chercher dans la brousse. Il les coupe en morçeaux, puis les apporte à son médecin qui prend une cruche, saisit la poule, l'approche des racines et dit, en versant de l'eau dans la cruche: «Dieu-*tim* et son *kikiriga*, lève-toi, avance la main et prends de l'eau pour boire; prends cette poule pour la manger et fais que celui qui a tué l'hyène ne devienne pas fou furieux.» Il sacrifie la poule et verse le sang dans la marmite. Puis il met la moitié des racines dans la cruche et brûle l'autre partie et la réduit en cendres.

Le chasseur emporte le tout chez lui et pendant sept jours, il met dans sa bouillie de mil, de l'eau de son remède et mélange des cendres des racines à sa sauce.

Le septième jour, toute la famille se réunit et vient, avec les amis, saluer le chasseur. Chacun jette des cauris dans la calebasse qui renferme le remède, puis tous vont au marché en grande pompe. Le chasseur emmanche la tête de l'hyène au bout d'un bâton et la porte triomphalement au marché. Il a droit de prendre gratis des pistaches, des haricots, du mil, des gâteaux, etc. tout ce qu'il veut. Quand il a fini sa provision, volant comme l'hyène, le cortège se réforme et se rend sous un gros arbre, à proximité du marché. Là, le chasseur enfonce son bâton en terre, et tous se mettent à danser autour de lui; puis chacun saisit une baguette et en frappe le chasseur qui se sauve vivement. Il est certain de ne pas devenir fou et de plus il peut désormais tuer sans crainte toutes les hyènes qu'il voudra.

* * *

L'eau en général, la pluie en particulier, sont un grand bienfait en ce pays de soleil. Les caimans ont la réputation d'attirer l'eau dans les endroits où ils se trouvent et si tuer un caiman n'est pas toujours commettre un homicide, c'est au moins déssécher un marigot ou une mare, car les caimans quitteront ce lieu et l'eau s'en ira avec eux. Si la pluie tarde trop, les récoltes n'auront pas le temps de mûrir; si elle tombe trop abondante, surtout au début et à la fin de l'hivernage, les mauvaises herbes étoufferont le mil ou les fleurs tomberont avant que le fruit ne soit formé.

Aussi la pluie est-elle la désirée ou la redoutée selon les cas, et c'est au naba, le maître de la vie et de la mort de ses sujets, qu'est réservée la puissance de faire ou d'éloigner la pluie. En vérité, tout homme puissant est réputé avoir ce pouvoir et que de fois ne m'a-t-on pas demandé de faire la pluie! Les Blancs ne peuvent-ils tout ce qu'ils veulent, eux qui sont apparentés aux mânes, leur couleur en fait foi? Ne viennent-ils pas du pays de l'eau, ne sortent-ils pas eux-mêmes de l'eau? J'avais beau dire que Dieu seul peut faire la pluie, et qu'il fallait le prier pour l'obtenir, un sourire incrédule me prouvait que je n'étais pas cru.

Le naba a donc le grisgris, le talisman qui doit attirer la pluie et pour cela, il lui suffit, quand l'orage menace, de sortir de sa case une certaine cruche pleine de certaines racines et de la remplir d'eau à déborder. Si, au contraire, il veut chasser la pluie, il brûle d'autres racines et le vent emporte la fumée du côté où le naba veut envoyer les nuages; ou bien, il suspend par un fil, à un bâton, une queue de vache ou de cheval: le vent l'agite et par là chasse les nuages. C'est pourquoi, quand la saison des pluies approche, le naba envoie au marché un de ses gens, ramasser des fruits de *karité* qu'il prend à chacune des femmes qui en a apporté, car ces noyaux entrent dans la confection du grisgris et doivent avoir cette provenance. Si c'est un autre que le naba qui essaie d'attirer la pluie et s'il ne réussit pas, il attribuera son échec à un plus puissant que lui; si c'est le naba lui-même qui échoue, personne n'en parlera, ou bien on dira que le naba n'a pas voulu sérieusement attirer ou chasser la pluie, selon le cas.

La foudre accompagne tous les orages et tue souvent des gens dans ce pays où les orages sont si violents. Ses effets sont attribués à un génie malfaisant, à un ennemi qui peut envoyer la foudre contre son ennemi s'il connaît le *tim*, enfin à Dieu même. La foudre frappe un voleur, un assassin, et c'est un châtiment. Si elle ne le tue pas lui-même, elle tuera le produit de son vol, le cheval volé, les moutons volés, elle ne tue jamais personne sans raison.

Heureusement, il est possible de s'en préserver. Pour cela, il faut trouver dans la brousse un produit blanc, assez semblable à une crotte d'hyène et que les indigènes appellent: «crotte de la pluie» et certaines racines d'arbres. Une partie de ces racines est mise à infuser dans l'eau pendant trois jours, l'autre partie est réduite en cendres. Une poule est offerte au *tim* en sacrifice, puis l'eau dans laquelle les racines ont infusée est employée pour cuire la bouillie de mil et la sauce est faite avec des feuilles de baobab. Tous les habitants de la *soukala* doivent manger de cette bouillie de mil et chacun est marqué d'une croix sur le dos et la poitrine avec les cendres, mélangées à du beurre de *karité*. Le cheval et l'âne, et eux seuls parmi les animaux, sont marqués sur le dos, sur la poitrine et dans la bouche. Les cases sont marquées à l'est du côté d'ou vient la pluie et à l'entrée. Il n'y a plus rien à craindre. Nous pensons que le paratonnerre protège mieux.

Tous ces *tim*, remèdes véritables, amulettes, talismans, recettes superstitieuses, sont indiqués soit par des médecins veritables qui connaissent réellement les propriétés des simples et opèrent de véritables guérisons, soit par les sorciers. Les médecins sont souvent consultés, et comme ils sont spécialisés dans telle ou telle maladie, on n'a recours à eux que dans cette maladie. D'ailleurs, tout individu auquel un remède a réussi, l'indique volontiers à un ami qui a été saisi par la maladie. Les médecins sont nombreux comme sont nombreuses les maladies qui atteignent les hommes.

Certains ne se contentent pas d'être médecins, ils sont aussi empoisonneurs, et ceux-là sont très craints. Si l'on veut se débarrasser d'un ennemi, le plus sûr moyen est de s'adresser à eux, mais ils font payer cher. Ils ont des poisons lents qui minent peu à peu leur victime, ils en ont de foudroyants qui tuent en quelques heures. Ils les mettent dans la boisson, dans la bouillie de mil, plus souvent encore dans la noix de kola. Il y en a aussi, et ceux-ci sont plus sorciers que médecins, qui disent avoir le pouvoir de tuer à distance et qui savent pratiquer l'envoûtement. Leur prestige a baissé depuis l'occupation française, puis qu'ils n'ont pas pu tuer ainsi les Blancs qui se sont installés dans le pays; mais ils se défendent en disant que nos *tim* sont plus puissants que les leurs.

* * *

Les sorciers sont nombreux eux aussi. Il y a ceux qui le deviennent de leur propre volonté et ceux qui naissent sorciers. Les premiers sont les *bagré* et les *seuya*; les autres sont les *tibo*, les *bartibo*, les *waongo* et enfin les *nyonnyonsé*. Qu'on excuse ces mots barbares, mais il est impossible de les traduire en français.

Le *bagré*, c'est le sorcier bon enfant, le sorcier à l'eau de rose, celui qui vient en aide au pauvre peuple moyennant une redevance d'un ou deux sous. On les consulte pour tout. Pour savoir l'avenir: le feu détruira-t-il mes cases ou ne les détruira-t-il pas? Mon voyage sera-t-il heureux ou non, etc. et si la réponse est défavorable, que faire pour conjurer le mauvais sort? On a recours à eux surtout en cas de maladie pour connaître le génie, cause de la maladie et pour savoir ce qu'il demande. Le rôle du sorcier est donc principalement d'indiquer quel sacrifice il faut offrir et à qui l'offrir. Rarement ils indiquent un remède, et quand cela leur arrive on n'a guère confiance en ce remède; plus souvent, ils prescrivent un traitement négatif en disant ce qui est défendu au malade.

Pour connaître la maladie, ils procèdent par élimination. «Il a mal à la tête», déclare le sorcier. Si la réponse est négative, il indique un autre membre: «au ventre — non — au bras — non.» Il faut bien qu'il finisse par tomber juste. Si le malade guérit à la suite du sacrifice indiqué, le sorcier est déclaré habile, il est vraiment en relation avec les génies, et sa clientèle augmentera et par le fait même ses revenus. Si le malade ne guérit pas ou meurt, c'est que le sorcier a trompé ou qu'il ne voit pas. On recourt à un autre sorcier, espérant toujours trouver le vrai voyant.

Au reste les sorciers sont fidèlement écoutés et tout ce qu'ils prescrivent est fidèlement accompli. Comme le sorcier devine quelquefois juste, comme le plus souvent encore le malade guérit par auto-suggestion parce que le sorcier a déclaré qu'il guérirait, comme parmi ceux qui tombent malades, ceux qui guérissent sont, heureusement, plus nombreux que ceux qui meurent, leur prestige est grand et leur clientèle nombreuse, ce sont tous les Mossi. Mais les *bara* (pluriel de *bagré*) ne sont pas redoutés. En cas de non réussite, ils sont injuriés et jamais ils ne sont consultés dans les jugements pour connaître le nom d'un coupable.

Par contre, les particuliers leur demandent parfois qui a tué leur enfant, leur femme, leur bestiaux, et le *bagré* indique parfois à qui il faut s'en prendre, d'où inimitié entre la personne lésée et celle qui lui est signalée comme coupable. Souvent dans ce cas, l'accusé pour se défendre recourt à l'ordalie. Lui-même propose de boire un poison, d'être brûlé par un fer rouge ou étranglé au moyen de brins de paille entrelacés. S'il est innocent, le poison ne lui nuira pas, le feu ne le brûlera pas, les pailles se déferont d'elles-mêmes. Mais ne se soumettait à l'ordalie que celui qui le voulait bien et jamais les juges n'y recouraient. En jugement, il fallait apporter la preuve.

Tout le monde peut être sorcier, et ceux qui embrassent cette profession sont généralement de pauvres héros qui n'ont rien pour vivre, manquent de force pour piocher ou qui veulent simplement vivre sans travailler. Quand un individu entre dans la confrérie des *bara*, on dit de lui qu'il veut apprendre la paresse, et on en rit.

A la saison sèche, le pays est infesté par des bandes de Gourounsi et de Nankana, crasseux et loqueteux, qui font profession de tout savoir et d'avoir un grisgris pour tout, même pour faire pousser les arachides. Sous la conduite d'un chef qui baragouine plus ou moins mal le mossi, ils se promènent de village en village, dansant et chantant chez les nabas, comme les saltimbanques à la porte des roulettes des diseurs de bonne aventure pour attirer la clientèle… et ils sont consultés et ils s'en retournent dans leur pays bien nippés, grâce aux cauris que les badauds leur ont donnés.

* * *

Bien autrement redoutés sont les *seuya*, les mangeurs d'âmes. La mort d'un indigène, surtout d'un enfant, leur est très souvent attribuée. Ils ont le pouvoir de sortir du corps de l'homme qu'ils habitent et d'aller partout à la recherche d'une âme à manger. Le feu est leur véhicule, et ce sont eux qui passent, la nuit, sur les feux follets qui errent autour des cases, dans les champs. Ils peuvent s'arrêter dans les arbres, tomber à terre, et qui possède une amulette plus puissante qu'eux, peut les chasser.

Le *seuya* est extrêmement dangereux car il est impossible de se défendre complètement contre lui. C'est la nuit quil opère. L'âme de tout mortel sort souvent de son corps, la nuit, et va se promener partout. Malheur à elle si elle rencontre un *seuya*. Ce dernier se précipite sur elle ou la met sous une grosse pierre, et le malheureux corps, propriétaire de cette âme, tombe malade et finit par mourir. Le seul remède est de sacrifier au *tangandé* et l'animal protecteur du village se mettra en quête, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé et délivré la malheureuse âme; il la fait alors rentrer dans son corps et le malade guérit. Mais si le *seuya* a mangé l'âme, s'il est d'accord avec le *tangandé*, il n'y a rien à faire, c'est la mort à bref délai.

Les sorciers *bagré* peuvent dire qui est *seuya* et qui ne l'est pas. D'aucuns ont un *tim* qui leur permet de distinguer les *seuya* dans une assemblée. Il leur suffit de fumer leur pipe; les yeux de l'homme mangeur d'âmes deviennent rouges et se remplissent de l'armes. Ceux qui sont accusés d'être *seuya* s'en défendent généralement et une des plus grosses injures est de traiter quelqu'un de *seuya*. Nous avons vu la mort atroce réservée à ces malheureux. Les vieilles femmes surtout sont accusées de manger l'âme des petits enfants, et j'en ai connu qui se vantaient d'avoir ce pouvoir!

* * *

Les *tibo* sont une famille de sorciers. On nait *tibo* et le village habité par eux s'appelle *tibin*. Le naba de ce village a la spécialité de connaître toutes sortes de choses, et particulièrement si on a un ennemi, rien qu'en regardant dans une calebasse pleine d'eau dans laquelle on a mis un certain grisgris. Une poule a été immolée au préalable sur la calebasse. Le naba, mais lui-seul, peut aussi tuer à distance. Pour obtenir sa protection, il faut lui apporter une chèvre, une poule, de la farine de mil délayée dans de l'eau et de la bière de mil. Tot ou tard, celui qui a été désigné, meurt! Mais si cela tarde trop, le sorcier trouve toujours une excuse.

A Tibin se trouve la case dans laquelle sont alignés les fétiches *tibo*. Ils se composent essentiellement d'une marmite en terre cuite qui contient de l'eau, des branches et des feuilles d'arbres. Elle est fermée par une calebasse en terre qui sert à faire cuire la sauce et sur laquelle les sacrifices sont offerts. Des serpents et des tortues sont, dit-on, dans la marmite, mais seuls les sorciers *tibo* peuvent les voir. Chaque village a sa cruche *tibo* qui se trouve chez le naba, à la porte de sa case ou suspendue à l'intérieur. Ces *tibo* sont la demeure de *kikirsi* puissants.

* * *

Les *bartibo* sont des danseurs de profession. Ils ont la faculté, tout en dansant, de découvrir ceux qui ont le pouvoir de tuer les gens, que ce soit les donneurs de poison ou les *seuya*. Eux-mêmes, prétendent-ils, ont le pouvoir de monter sur le vent et d'aller tuer quiconque ils veulent. Mais leur spécialité est le grisgris pour enfantement à l'usage des femmes stériles.

* * *

Les *waongo*, sont aussi une famille spéciale. On naît *tibo*, *bartibo*, *waongo* et *nyonnyonga*. Les *waongo* se revêtent, dans leurs cérémonies, d'habits faits avec l'écorce du baobab et qui les couvrent entièrement. Quand ils portent cet habit étrange, il est impossible de les voir. On distingue bien quelque chose qui marche, mais il est impossible de savoir qui c'est, et une maladie terrible atteindra celui qui les frappera. Aussi qui voit cette masse informe, se sauve au plus vite. Quand ils font le *kouré* (anniversaire de la mort) d'un des leurs, ils mettent un masque. Le vent leur sert de monture et ils peuvent infliger des maladies, voire même tuer s'ils le veulent.

* * *

Les *nyonnyonsé* chevauchent aussi sur le vent. Les membres de cette famille de sorciers tuent qui leur est désigné. Celui qui désire se défaire d'un ennemi, va trouver un *nyonnyonga* et lui demande ce qu'il veut pour tuer celui qui lui est indiqué. Le sorcier demande une vache, un mouton, n'importe quoi, et une poule. La poule est sacrifiée sur le manche d'une hachette dont l'extrémité, là où le fer est emmanché, est percée de trois trous et entourée de cordelettes. Après ce sacrifice, le sorcier s'endort et de jour ou de nuit, son âme s'en va sur le vent, la tête en bas, la hachette à la main. Quand elle rencontre l'âme de celui qu'elle doit tuer, elle la frappe avec sa hachette et la tue, puis retourne animer le corps de son propriétaire. Les femmes, paraît-il, sont les plus féroces!

Qui le veut, peut obtenir communication de ce pouvoir, mais il faut le payer. La vie de ces sorciers est d'autant plus longue qu'ils tuent plus de gens, aussi qui veut être initié doit donner, à celui qui l'initiera, la vie d'un de ses enfants ou tout au moins d'un parent car le sorcier ne se contente pas d'un étranger ou d'un esclave.

Il serait curieux de rechercher quels sont les sacrifices et les cérémonies qui accompagnent de telles initiations. Il semble bien qu'avec ces derniers sorciers, *tibo*, *waongo*, *nyonnyonsé*, nous soyons en pleine magie noire, car les indigènes racontent sur eux des histoires effrayantes et citent leurs victimes. Force nous est d'avouer que nous n'avons pu avoir plus de détails sérieux sur le compte de ces sorciers et que nous n'avons été personnellement en relation avec aucun d'eux, de telle sorte que nous n'avons pu contrôler tout ce qui nous a été raconté à leur sujet et c'est pourquoi nous n'en parlons pas plus longuement. D'ailleurs, eux-mêmes interrogés n'auraient rien dit, avant d'être convertis.

Mais ces familles de sorciers sont une infime minorité chez les Mossi, et si on peut dire que ce sont là des sectes fermées, des sociétés secrètes, ce sont les seules qui existent à notre connaissance. Il n'y a donc pas au Mossi de sociétés secrètes proprement dites, rien qui ressemble à ce qui se voit en pays bambaras[1], et c'est heureux. Il n'y a pas non plus d'initiation, de culte caché et célébré la nuit, ni de doctrine ésotérique. N'est-ce pas par ce que les nabas, tenant à rester les maîtres, n'ont pas permis qu'à côté de leur pouvoir, s'élève une puissance plus formidable que la leur? Ou est-ce pour toute autre raison, peu importe.

Il semblerait qu'au milieu de tous ces génies qui envahissent l'air, la terre, le feu, les maisons, les champs, tout, et qui ne sont pas toujours d'humeur commode les Mossi devraient vivre dans des transes perpétuelles; ayant tout à craindre, le jour des empoisonneurs, la nuit des *seuya*. Pourtant il n'en est rien. C'est un peuple gai, qui aime à rire et n'a pas du tout l'air préoccupé. Comme j'en faisais la remarque à un vieillard, il me répondit: «Tout le monde n'a pas des ennemis. Et puis, pourquoi se tracasser de choses inévitables?» En effet, ces terribles sorciers ne sont guère à redouter que de ceux qui se connaissent un ennemi qui peut faire appel à leur puissance. Les génies s'apaisent par les sacrifices, et si l'âme a été prise la nuit par un *seuya*, qu'y faire sinon essayer de la délivrer si on le peut.

Au reste, comme tant d'autres, les Mossi, dans la pratique de la vie, oublient facilement toutes ces croyances et agissent comme s'ils étaient maîtres de leurs actes et assurés d'atteindre leur but. C'est en riant et comme en jouant qu'ils lancent des bâtons et des pierres aux tourbillons qui passent, soulevant la poussière et les feuilles mortes. Pourtant que de génies et de sorciers plus terribles les uns que les autres ne renferment-ils pas? Les plus fervents consultent les sorciers et offrent des sacrifices avant d'entreprendre quoi que ce soit; les autres ne s'occupent guère des sacrifices qu'à la fête des morts et quand le malheur vient les visiter. N'est-ce pas la souffrance qui ramène à la vie religieuse parce qu'elle nous rappelle notre dépendance d'un plus puissant que nous? Ici comme partout encore, il y a des fervents et des tièdes; des indifférents, il ne semble pas qu'il y en ait et l'athéisme est inconnu parmi eux. Ils ne sont pas encore assez civilisés pour avoir de telles conceptions!

Il semble que leur conversion au catholicisme n'est qu'une question de temps. «Messis quidem multa, operarii autem pauci.» Puisse le maître de la moisson envoyer en ce pays de nombreux ouvriers et hâter l'heure où ce peuple tout entier entre dans le divin bercail!

* * *

---

[1] Abbé HENRY, L'âme d'un peuple africain (Bibliothèque-«Anthropos», I, 2) — passim.

Conclusion.

Nous sera-t-il permis, en guise de conclusion, d'essayer d'ébaucher à grands traits la silhouette morale d'un Mossi, tel que nous le comprenons?

Le Mossi est un mélange de défauts et de qualités. Le Mossi en général, n'est guère scrupuleux sur le vol et le mensonge, mais ces défauts ne sont pas tellement invétérés qu'une formation de la conscience plus délicate ne puisse les corriger. Le Mossi est voleur parce qu'il trouve souvent l'occasion de s'approprier le bien d'autrui, surtout les cauris, monnaie d'un maniement très compliqué. Il est si facile, tandis que l'on compte des cauris, d'en glisser quelques uns dans sa poche sans que le maître s'en aperçoive! Les voleurs de grands chemins existent, sont fort redoutés et plusieurs arrivent à une réelle habileté. Mais ils ne sont, bien entendu, qu'une infime minorité.

Les dettes fournissent l'occasion la plus fréquente de voler. Tout Mossi doit être débiteur et créancier à la fois, et quand il a emprunté, Dieu seul sait quand il rend. Quand quelqu'un a une dette envers lui, il emprunte en disant: «Un tel me doit tant, quand il m'aura rendu, je te paierai», et il trouve toujours quelqu'un pour lui prêter. Peut-on refuser un service à un ami? Pour se faire payer, il faudra faire démarches sur démarches, et bien heureux sera-t-on quand on pourra rentrer dans ses fonds. Ce défaut est si invétéré chez eux que les plus riches n'en sont pas exempts et, bien que pouvant rendre facilement ce qu'ils ont emprunté, ils ne le rendent pas.

* * *

Le Mossi est menteur, mais surtout il pratique la restriction mentale. Interrogé, il excelle à poser lui-même une autre question pour voir si son interlocuteur est réellement au courant des faits. S'il peut tromper, il trompera; mais s'il voit qu'il y a avantage à avouer, il avouera, même si ses aveux compromettent des complices; mais il faut alors qu'il soit bien sûr de s'en tirer indemne.

Il n'est pas fourbe ni dissimulé, mais souvent ne dit pas la vérité par crainte de déplaire à un plus puissant que lui. Il cherche qu'elle est la réponse que désire son interlocuteur, et il faut se défier quand on veut obtenir un renseignement précis. Il trompe encore en ne disant que la moitié de la vérité; interrogé, il répondra parfois à la question posée, mais taira tel ou tel détail qui modifierait la réponse ou mettrait sur la voie d'une autre question à faire.

Il est discret et sait garder un secret, surtout le secret du roi. Quand il ne veut rien dire, il répond: «Je ne sais pas», ce n'est pas compromettant et cela coupe court à toute question indiscrète.

* * *

Le Mossi a des passions, et ce sont les mêmes que les nôtres. L'ambition, la jalousie, la gourmandise, la paresse, la luxure, parfois même, mais plus rarement, l'avarice, règnent chez lui, et, comme il ne sait pas se dominer, ne sait pas résister à ses mauvais penchants, ses passions deviennent tyranniques avec l'âge. Les enfants sont généralement assez souples. L'esprit d'obéissance et de soumission complète aux parents leur est inculqué dès l'âge le plus tendre de telle sorte que, pris assez tôt, ils sont susceptibles de formation, et on peut obtenir d'eux de véritables actes de vertu qui leur coûtent. Mais laissés à eux-mêmes, ils s'écoutent en tout et recherchent ce qui peut leur apporter quelque satisfaction. C'est un peu la morale à l'usage de l'esclave qui ne craint que le bâton.

Le Mossi est vaniteux et susceptible. Un mot, même dit en riant, mais mal compris, le froisse facilement. La pratique de l'humilité est loin d'être passée dans ses habitudes. Le Mossi est batailleur, irascible, surtout quand il a bu un peu plus de bière de mil qu'il ne conviendrait. Il n'est pas de fête, guère de marché un peu important sans que quelques indigènes ne se prennent de querelle et souvent pour un rien, parce qu'en passant l'un a frôlé l'autre. La rixe commence par des injures, continue par des coups de bâton et se termine par des coups de couteau. Personne ne cèdera. Un Mossi qui cède dans une querelle, se croirait déshonoré; qui cède prouve par là-même qu'il est le plus faible et à la première occasion, un des témoins de la scène, injuriera à son tour celui qui a cédé: à quoi bon se gêner avec lui puisqu'il ne se défend pas? C'est pourquoi un Mossi injurié, surtout si c'est son père et sa mère qui sont injuriés — et toute injure en arrive vite là —, ne cèdera qu'à la dernière extrémité. Séparés, les adversaires continuent à s'invectiver à distance. Un Mossi en colère ne se possède plus. Quand la querelle est terminée, il en reste souvent quelque chose; il est vindicatif; surtout s'il s'est trouvé le plus faible, il cherche à se venger d'une façon ou d'une autre pour qu'il ne soit pas dit qu'il a eu le dessous.

⁂

Si le Mossi a ses passions comme nous, il a aussi son tempérament comme nous. Il y a des lymphatiques, mous, incapables d'efforts; il y a des nerveux qui sont toujours en mouvement, susceptibles à l'excès, ils pleurent à la moindre observation; il y a des taciturnes qui ne rient presque jamais, croient que personne ne les aime et que tout le monde cherche à leur nuire, ils aiment la solitude et parlent peu; il y a les bilieux, plus portés que les autres à la colère, plus rancuniers aussi, mais plus énergiques.

L'énergie n'est pourtant pas la qualité maîtresse de ce peuple, habitué par ses chefs à une obéissance aveugle et exacte. Atrophier la volonté, détruire l'esprit d'initiative, ce sont les grands méfaits de cette forte organisation que nous avons décrite. C'est sa rançon. Un Mossi ne sait pas résister à un plus puissant que lui. Mais souple, presque lâche en face d'un supérieur, il se rattrape avec ses inférieurs et est plein de morgue et de mépris pour celui qui est plus faible que lui.

⁂

Le Mossi ne sait pas vouloir, il ne sait pas réfléchir, non qu'il manque d'intelligence, mais parce qu'il n'a pas l'habitude de la réflexion, excepté si ses intérêts sont en jeu, car alors certains se montrent vraiment intelligents et diplomates.

Le Mossi ne sait pas rechercher le pourquoi des choses, et alors que les petits enfants de chez nous sont raisonneurs et nous embarrassent parfois par leurs questions, un Mossi ne se demandera jamais: Comment cela se fait-il? Pourquoi est-ce ainsi et pas autrement? La première réponse lui suffit.

Ce manque de réflexion est cause de son retard dans la civilisation, car si nous avançons sans cesse, n'est-ce pas parce que nous cherchons à nous rendre compte de tout? D'où encore manque d'idées. Les conversations ne roulent guère que sur les femmes, la nourriture et, dans la saison des pluies, les cultures. Leur cercle d'idées est fort restreint, mais il est susceptible de s'agrandir car le Mossi peut être considéré comme intelligent.

Et si les proverbes sont la sagesse des peuples, les Mossi ne manquent certes pas de sagesse et ils y joignent souvent une grande finesse. Qu'on nous permette, pour le prouver, de citer ici quelques proverbes, saisis au passage dans les conversations par le R. P. THUEUX, qui a bien voulu nous les communiquer et qu'il s'est fait expliquer car certains sont de veritables énigmes pour nos cerveaux européens.

1° *Kota ṇingri, ka kot' sen kong'ye.*
Donne en haut, ne donne pas qui manque.
Qui donne à plus puissant que soi, en retire toujours quelqu'avantage.

2° *Maokasankaré ñarda kon lo'é naobi taoré.*
Le talon s'il se presse ne passera pas le doigt de pied devant.
Ce n'est pas à la poule à chanter devant le coq.

3° *Pang'sen tu soré, bũm buta mo'en.*
La Force lorsque suit le chemin la Justice s'écarte dans la brousse.
La Force prime le Droit.

4° *Ka suét'nil ba'a, nan ñóka.*
Qui ne craint pas le nez du chien, il le saisira.
Ne ris pas, car il pourrait t'en cuire.

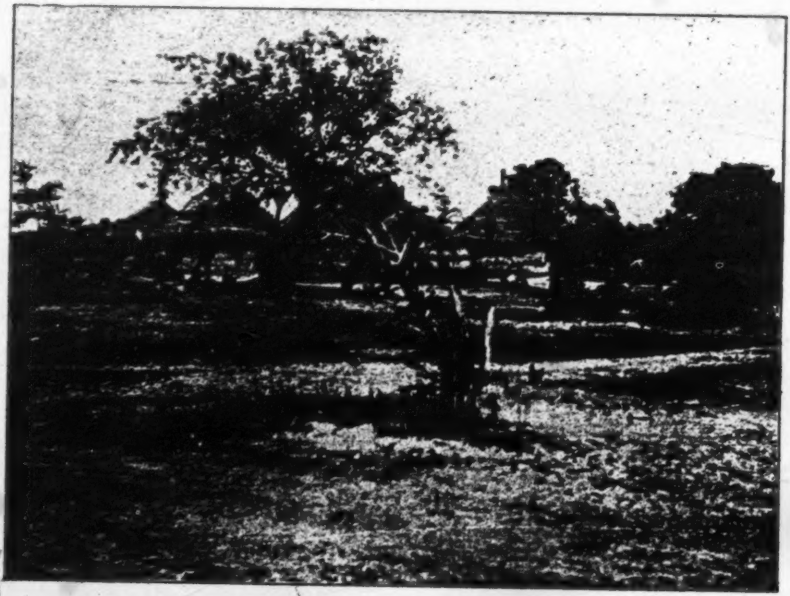
5° *Soam' garedga, ṃamma n' so.*
Un lièvre conteste, le maître de la chasse en est le maître.
Tout lièvre conteste, appartient au maître de la chasse.

6° *M'ba di sarabo, n' long'zom.*
Mon père a mangé la bouillée de mil, il va vers la farine.
Qui a bu, boira.

7° *Fo nan ka suk'korgo, ľe kurn sa'a*
Tu n'as pas encore fouillé le sac, et tu pleures la foudre.
Tu cries avant d'être battu.

8° *Danna benda, saon beo' kurga*
Aujourd'hui un caleçon, mieux que demain un pantalon.
Un tien vaut, se dit-on, mieux que deux tu l'auras.

9° *Kobré sen kyama, ya kob' kaodga.*
Un os qui (est) solide, c'est un os (qui) cassera.
Tes forces finiront par trahir ton courage.



Les Mossi.

Anthropos X–XI.

En haut: L'ensemble de la Mission de Ouagadougou.
En bas: Un campement.

[facing p. 110]

10° *Sarab' ki n' beng' a menga.*
La bouillie qui n'est plus bonne se reduit en eau elle-même.
Il s'est fait tort a lui-même.

11° *Yind' kondro, ka bé sokr'ye.*
Une chanson vieille, elle n'est pas demande (on n'en demande pas le sens).
On ne demande pas l'explication de ce que l'on connait.

12° *Abra kud' ka leb n' tuľ bé ias' yé.*
Une panthère vieille ne retourne pas là encore.
On ne retourne pas chez celui à qui on a fait quelque tort.

13° *Katré yi no'o, ka ginn' yé.*
La hyène a été bon, ne se détourne pas.
On retourne là où on été bien accueillit.

14° *F' sen ka nong' néda, a kurga ya yobro.*
Toi si tu n'aimes pas un homme, son pantalon c'est un sac.
Un ennemi fait tout mal.

15° *Sosra sen kaosda, wata ne korg' wenbsego.*
Un conversation qui dure, vient avec du sac le tâtement.
La familiarité engendre le mépris.

16° *Pu' pidya, bango luéya.*
Le ventre (est) plein, l'indiscrétion (est) liée.
Qui a besoin de vous est discret.

17° *Sad' no' o, yid noa' karga.*
Un rire bon, plus que d'une poule la cuisse.
Bon accueil vaut mieux que bon repas.

18° *Ned' kon wok' a bâka, ti pemsom yi ye.*
On n'ouvre pas son épaule, pour que le vent sorte.
On n'abandonne jamais un ami dans le malheur.

19° *Bunbundi ka dod' zaloïn yé.*
Celui qui se donne de la peine ne se relève pas avec rien.
Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins.

* * *

Le Mossi aime à causer, et si par lui-même il a peu de pensées, si on sait se servir de ce qu'il connait pour l'élever plus haut, il suit facilement un raisonnement, comprend assez vite ce qu'on lui dit, saisit l'enchaînement des idées et même les nuances, en un mot a une facilité d'assimilation assez remarquable. Que de fois ne m'est-il pas arrivé de montrer á un chef le maniement d'un fusil, le mécanisme d'une montre ou d'une bicyclette dans ses grandes lignes. Survenait un étranger, le naba reprenait les explications pour montrer évidemment qu'il est intelligent et les a bien saisies, et vraiment j'ai été souvent étonné de voir que la plupart s'en tiraient tout à fait à leur avantage.

Ils aiment les images; au début, ils les regardent souvent à l'envers, mais il suffit généralement de quelques explications pour qu'ils en saisissent le sens. Ils reconnaissent d'abord ce qu'ils ont vu eux-mêmes, les hommes, les chevaux, les chiens, les arbres, et se l'expliquent mutuellement. Ils arrivent à saisir la scène représentée, la raison d'être de l'attitude de tel ou tel personnage.

Dans les conversations, s'ils ne sont pas gênés, ils sont vifs, gais, ils aiment à rire et c'est un compliment qu'ils font de quelqu'un quand ils disent qu'il rit volontiers. Ils font parfois de l'esprit, comprennent les allusions, mais savent garder les distances et ne pas se permettre de familiarités, même en paroles, vis-à-vis d'un supérieur.

Ils sont très capables d'instruction, et les petits esclaves, élevés à Malte, se sont très bien assimilés la langue française, et tous ceux qui les ont fréquentés les disent intelligents. Nous avons eu à l'école des enfants qui ont rapidement appris à écrire, à lire, à compter, et qui n'ont guère oublié quand, mariés, il leur a fallu quitter l'école pour reprendre la pioche. Lire reste pour eux une distraction et ils s'entretiennent dans la connaissance de notre langue. Nous n'avons pas remarqué parmi eux ce qui a été si souvent signalé chez les petits Arabes qui, en bas âge, promettent beaucoup, donnent des signes d'intelligence réelle et dont il n'y a plus moyen de rien tirer quand ils ont grandi. L'intelligence du Mossi se développe au contraire avec l'âge et il y a là un grand moyen d'influence sur eux. Mais il ne faudrait pas que l'instruction, en leur ouvrant l'esprit, leur fasse perdre leur sens religieux et ne mette rien à la place. Ce serait en quelque temps la démoralisation et la ruine de ce peuple, susceptible, semble-t-il de rapides progrès et ce serait dommage.

* * *

Ils aiment raconter des fables, et il serait facile de faire tout un volume de littérature mossi en réunissant les légendes historiques, les proverbes et les fables qui ont cours parmi le peuple. Voici, à titre d'exemple, quelques histoires qui nous ont été racontées. Comme dans tous les contes primitifs, ce sont les animaux qui jouent le rôle de personnages intelligents: il y a longtemps que le roman de la rose nous a habitué à ce genre de littérature.

Le vautour chauve et l'épervier blanc.

Un vautour chauve se promenait de la brousse. Survint un épervier blanc qui dit au vautour: «Pourquoi n'as-tu rien à manger?» Le vautour répondit: «C'est vrai, je n'ai rien à manger. Dieu fasse que je trouve.» L'épervier dit: «Dieu ne peut pas donner assez à manger aux gens pour qu'ils soient rassasiés.» Le vautour répondit: «Si ce n'est pas Dieu qui me donne à manger, je ne mangerai pas.»

L'épervier blanc vit une colombe se poser sur un bois. L'épervier fondit sur elle mais le bois lui perça la poitrine et ressortit derrière la tête. Et le vautour vint et mangea l'épervier.

Le singe et la tortue.

Le singe dit à la tortue de l'accompagner dans sa promenade dans la brousse. Ils virent des fruits de *karité*, le singe monta dans l'arbre, le secoua et fit tomber tous les fruits. La tortue lui dit: «Singe, ce sont des fruits verts.» Le singe insulta la tortue parce qu'elle l'avait appelé par son nom et qu'il craint le chien. Enfin, la tortue appèle le singe qui descendit de l'arbre et celui-ci dit à la tortue d'aller chercher du feu afin de rôtir de la viande. La tortue alla chercher du feu et trouva un chien couché près de l'âtre. Le chien interrogea la tortue: «Qui t'a envoyé chercher du feu?» La tortue répondit: «C'est le singe qui m'a envoyé chercher du feu.» Le chien lui dit: «Est-ce bien vrai?» La tortue lui dit: «C'est vrai.» Alors le chien fit le mort. La tortue le saisit par la queue, prit du feu et retourna dans la brousse.

Le singe interrogea: «Le chien est-il mort ou est-il vivant?» .La tortue lui dit qu'il est mort. Le singe lui dit alors de l'apporter. Il saisit donc le chien par les jambes pour le soulever et prit une pierre pour lui casser les dents. Mais le chien ouvrit les yeux. Le singe dit alors à la tortue: «Viens prendre ce fils de chef pour que je puisse me lever.» La tortue répondit qu'elle ne viendrait pas. Le singe poussa le chien pour le faire tomber, se leva et se sauva. Mais le chien poursuivit le singe, l'attrapa, le tua et la tortue se sauva et se cacha.

Le bouc et l'hyène.

Un bouc était allé à Dori acheter du sel. L'hyène le rencontra et voulut prendre son sel. Sitôt donc qu'elle l'aperçut, elle fut saisie du foie et se mit à courir. Elle vit un lion couché parce qu'il avait mal au ventre et lui dit qu'elle connaît un homme qui a un remède contre les maux de ventre. L'hyène alla appeler le bouc. Le bouc vint, salua le lion et le lion lui raconta qu'il a mal au ventre et que l'hyène lui a dit que le bouc connaît un remède. Le bouc répondit: «En effet, j'ai un remède, mais on le confectionne avec du foie d'hyène.» Le lion dit à l'hyène: «Enlève toi un morçeau de viande et donne-le moi.» L'hyène s'enleva elle-même un morçeau de viande, la donne et le bouc prit la viande, la fit cuire avec du sel et la donna au lion. Le lion lui demanda: «Faut-il en ajouter?» Le bouc répondit: «Que l'hyène se donne elle-même toute entière.» Le lion dit à l'hyène d'enlever sa propre cuisse. L'hyène se mordit et cela lui fit mal et elle prit la fuite. Le lion saisit l'hyène et la tua. Le bouc se sauva avec son sel et retourna chez lui.

C'est pourquoi l'hyène prend les troupeaux. —

⁂

Le Mossi est poli. C'est une de ses qualités qui frappe dès l'abord tous ceux qui ont quelques rapports avec lui. Nous avons vu que les indigènes se saluent toujours entre eux. Craignant ses nabas, il se tient devant eux dans une posture respectueuse sinon presque humiliante; il est aux petits soins avec un étranger de marque, veille à ce que rien de ce qu'un indigène peut désirer ne lui manque: tabouret, natte, sont apportés, tout aussitôt ainsi que la boisson; la nourriture est abondante et généralement soignée et propre.

Le Mossi est très hospitalier et il fait volontiers l'aumône pour elle-même, c'est à dire à un pauvre qui ne pourra pas lui rendre. Il est généreux et partage toujours avec ses voisins, et quand il a de la bière de mil, il en distribue largement. Aucune faiseuse de bière ne laissera passer un étranger de quelque importance sans lui offrir une calebasse à boire et elle ne sera pas contente s'il refuse. Une chose offerte n'est pas reprise et il faut user de ruse pour obtenir que l'indigène reprenne, sous un prétexte quelconque, ce qu'il a une fois donné.

Il offre toujours de la main droite. Passer la calebasse ou de la prendre de la main gauche est une injure. Dans un groupe, l'aîné doit mettre le premier la main au plat et chacun le suivra par ordre d'ancienneté jusqu'au plus jeune. Par contre, l'aîné cesse de manger le premier et c'est le plus jeune qui finit la calebasse et la nettoie. Quand on boit cependant, c'est le plus digne qui doit boire la dernière gorgée.

Un enfant ne salue pas ses parents chez lui, parce qu'il est chez lui; mais si une fille bien élevée voit sa mère arriver avec une cruche pleine ou un panier, elle se précipitera pour la débarrasser, fût-ce à quelques mètres de la *soukala*. Il est de bon ton, quand une amie est venue en visite, de porter sa charge quelque temps quand elle s'en va. D'ailleurs, un visiteur est toujours reconduit souvent jusqu'à la sortie du village.

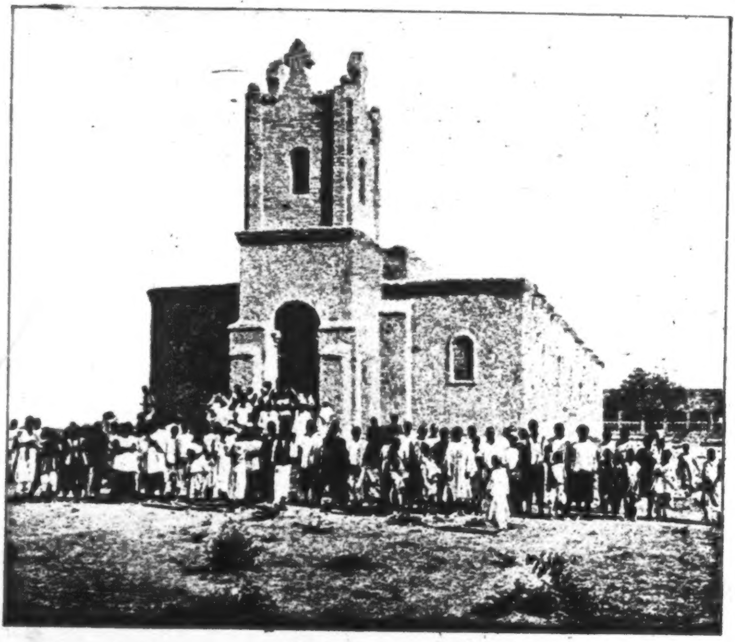
Le Mossi ne manque ne de tact, ni de délicatesse. S'il désire quelque chose, il enverra d'abord un ami avec un cadeau, puis fera dire qu'il a une petite affaire à traiter, parfois laissera entendre de quoi il s'agit et partira sans attendre la réponse. Ce n'est que quelque temps après qu'il enverra encore son ami solliciter ce que lui-même désire ou viendra lui-même le dire.

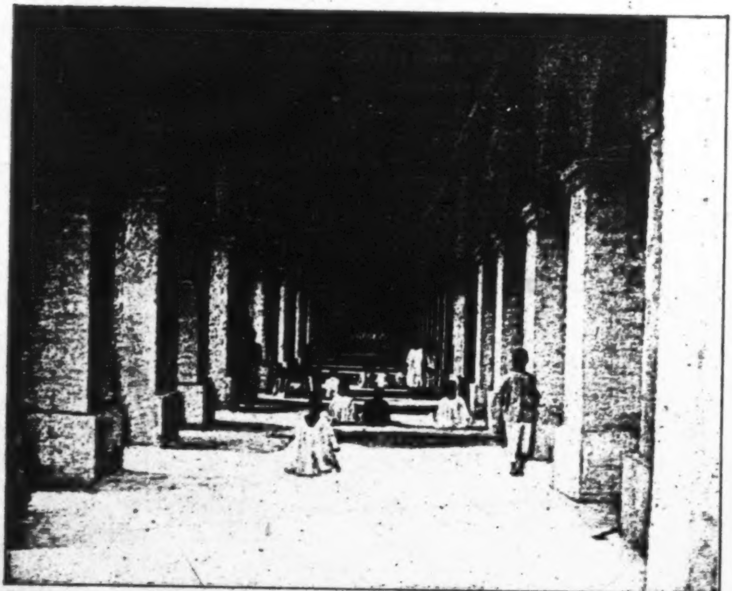
* * *

Sensible, capable d'attachement et même d'affection, le Mossi sait très bien reconnaître le bien qui lui a été fait et cherche à témoigner sa reconnaissance d'une façon ou d'une autre. S'il peut offrir un cadeau, œufs, mil, miel, poule, il l'offre discrètement: «Prends ce mil pour ton cheval; donne cette poule à ton enfant.» S'il n'a rien, il sera aux aguets pour éviter une peine, un travail quelconque à son bienfaiteur, prendra sa pioche pour nettoyer le champ à sa place, l'aidera à soulever un fardeau. Il témoigne sa reconnaissance comme il peut, moins par des paroles que par des actes.

* * *

Le Mossi n'est pas paresseux. On peut même dire qu'en général, il aime le travail et les paresseux sont montrés du doigt, on s'éloigne d'eux, on les méprise. A l'hivernage, tout le monde doit être aux champs depuis le matin jusqu'au soir, hommes, femmes, enfants, ne restent à la maison que ceux qui ne peuvent travailler ou qui y ont de la besogne. En cette saison, le Mossi travaille beaucoup. Pendant la saison sèche, au contraire, il a du loisir. Mais outre que la plupart tissent ou voyagent pour leur commerce, outre que les enfants ont encore à couper la paille pour couvrir les toits, qu'il y a tout le mil à battre, il faut avouer qu'il n'est pas possible de travailler en ces pays de soleil torride comme en nos pays tempérés d'Europe. Et puis, pourquoi travailler puisqu'il y a fort peu de débouchés? Depuis que la paix française assure les communications, le commerce a pris une grande extension. Les indigènes, certains de récolter le fruit de leur traveil, développent leurs cultures et tous les ans, les champs gagnent sur la brousse. Les villages les plus importants sont tout entourés de cultures à perte de vue. S'ils ne travaillent pas davantage, ce n'est donc pas par paresse, mais faute de





[facing p. 114]

Les Mossi.

Anthropos X–XI.

En haut: Clocher de l'église de Ouagadougou.
En bas: L'intérieur de l'église de Ouagadougou.

débouchés. Il semble bien que le pays se développera très rapidement sitôt que des voies de communications l'auront ouvert au commerce européen.

* * *

Tels sont, très succinctement exposés en toute impartialité, les qualités et les défauts de ce peuple. Lesquels l'emportent? Le lecteur en jugera. A nos yeux, le Mossi est un peuple extrêmement intéressant et susceptible d'un brillant avenir mais à une condition, c'est de devenir chrétien. Ce qui frappe surtout en lui, nous l'avons dit et redit, c'est son sens religieux et sa soumission absolue à tout ce qui est revêtu d'autorité.

Evidemment, notre civilisation européenne battra tout d'abord en brèche ces deux tendances, et par quoi les remplacera-t-elle? Le jour où l'instruction sera assez développée pour faire douter les Mossi de l'existance de leurs génies, de la puissance de leurs sorciers; le jour où ils sentiront que leurs chefs n'ont plus d'autre autorité que celle qu'ils tiennent d'un Blanc qui réside souvent à plusieurs journées de marche mais auprès duquel il est toujours possible de réclamer et qui écoute volontiers les plaintes déposées contre les nabas, qu'on peut faire mettre ainsi son naba en prison ou tout au moins lui causer de graves ennuis: ce jour là, le Mossi relèvera la tête, et comme il ne laisse pas d'être indépendant quand il n'a pas peur, ses chefs n'auront plus aucune autorité; ce sera l'anarchie. Les croyances superstitieuses ayant perdu toute force, les indigènes deviendront sceptiques, et l'égoisme règnera en maître avec tout son cortège de vices.

Seul le christianisme peut empêcher cette décomposition morale en donnant à tous une juste notion de ce qu'est l'autorité et en remplaçant la crainte des génies et des sorciers par la crainte ou mieux par l'amour de Dieu. L'Eglise a toujours été la grande initiatrice de la civilisation car celle-ci ne consiste pas seulement dans un certain développement économique ni dans un bienêtre materiel plus grand, mais surtout dans l'élévation morale des pensées et des sentiments.

La conversion de ce peuple au catholicisme n'est d'ailleurs qu'une affaire de temps, de tact et de bonté de la part des missionnaires. Se faire aimer des indigènes; gagner sinon la confiance et l'affection des nabas, du moins leur estime et, si possible, leur sympathie en respectant tout ce qui en eux est respectable, en se montrant plein de déférence pour eux; expliquer à tous, grands et petits, ce que l'on attend d'eux, le leur faire bien comprendre, car ils sont capables de le saisir, mais avec ceux sur lesquels on a quelque autorité, savoir veiller à l'exécution de ce que l'on a commandé et être ferme au besoin, et on obtiendra tout des Mossi.

Mais les missionnaires sont, hélas! trop peu nombreux. Jusqu'ici, en effet, il n'y a que huit missionnaires et deux postes pour évangéliser 1,500.000 âmes. On ne peut donc que désirer voir leur nombre s'augmenter considérablement car les emplacements favorables à l'installation des missions ne manquent pas, et partout où les missionnaires pourront s'établir et dépenser leur zèle, ils sauront, en répendant la civilisation chrétienne, faire accepter, bien mieux faire aimer la domination de la France qui les envoie, au nom de Dieu. Mais il faut se hâter. L'Islamisme peut devenir un danger et, dans un avenir plus ou moins rapproché, de grandes voies de communications traverseront ce pays. Le chemin de fer s'approche rapidement, amenant avec lui le développement matériel mais aussi tous les déchets de notre civilisation. Puisse-t-il trouver le cœur de nos Mossi cuirassé contre tous les appâts du monde, prêt à s'ouvrir à tout ce qu'il y a de beau et de noble dans nos conceptions européennes, mais assez fort pour résister à leurs attraits dissolvants et corrupteurs.

Encore une fois, le christianisme seul peut les sauver d'un esclavage bien plus redoutable que celui du corps, l'esclavage de toutes les passions. Mais comment connaîtront-ils le christianisme si personne ne le leur enseigne? Qui le leur enseignera s'il n'y a pas de prédicateurs? Et comment les prédicateurs pourront-ils évangéliser s'ils n'ont pas de ressources? Oh! qui nous donnera le moyen d'inonder ce pays de missionnaires zélés? qui ajoutera, à la couronne royale du Christ ce beau fleuron que le Divin Maître a conquis au prix de son sang!